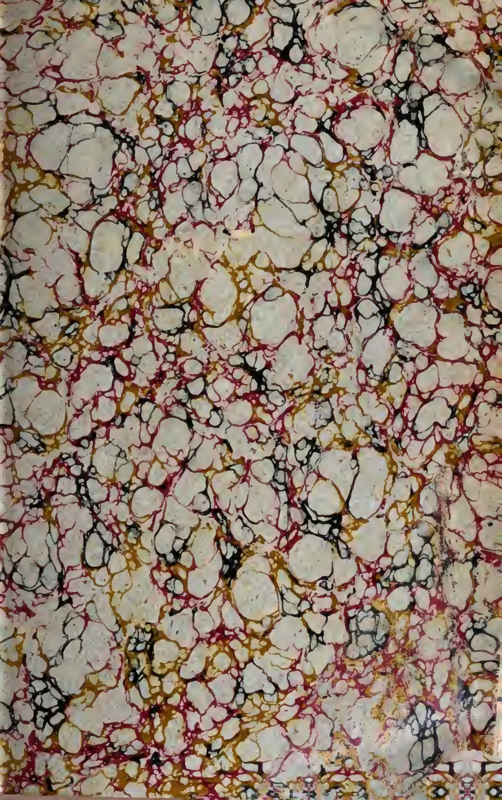

PALLI


·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·
Grande Sala O.S.
36-II-14
20 VII 10



COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

HENRI CONSCIENCE

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

HENRI CONSCIENCE

TRADUCTION DE

LÉON WOCQUIER

PARUES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

Aurélien	2 vol.
Batavia	1 —
Le Conscrit	1 —
Le Coureur des grèves	1 —
Le Démon de l'argent	1 —
Le Démon du jeu	1 —
Le Fléau du village	1 —
Le Gentilhomme pauvre	1 —
La Guerre des paysans	1 —
Heures du soir	1 —
Le jeune Docteur	1 —
Le Lion de Flandre	2 —
Le Mal de pêche	1 —
La Mère Job	1 —
L'Orpheline	1 —
Scènes de la vie flamande	2 —
Souvenirs de jeunesse	1 —
La Tombe de fer	1 —
Le Tribun de Gand	2 —
Les Veillées flamandes	1 —

IMPRIMERIE L. TOINON ET Cᵉ, A SAINT-GERMAIN.

LES VEILLÉES
FLAMANDES

PAR

HENRI CONSCIENCE

TRADUCTION DE

LÉON WOCQUIER

COMMENT ON DEVIENT PEINTRE
LA MALE MAIN
ANGE ET DÉMON — UNE ERREUR JUDICIAIRE
LE FILS DU BOURREAU

NOUVELLE ÉDITION



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1864

VEILLÉES FLAMANDES

COMMENT ON DEVIENT PEINTRE

I

DÉCOUVERTE D'UN MERVEILLEUX TALENT. — CONSEIL DE FAMILLE SUR LA DESTINATION D'UN ENFANT. — L'ACADÉMIE D'ANVERS DÉCRITE PAR UN OUVRIER. — QUE PEINDRE EST UN MÉCHANT MÉTIER.

Dans une petite maison de la paroisse Saint-André, à Anvers, par un soir du mois de mai 1832, trois personnes travaillaient à la lueur d'une petite lampe de ferblanc.

Assise devant un carreau à dentelle, une vieille femme entremêlait sans relâche les fuseaux bruyants et faisait voyager les épingles sur le carreau avec une étonnante agilité. Son visage respirait cette douce bienveillance qui donne tant d'attrait, malgré les rides profondes, à la physionomie de certains vieillards.

Elle semblait de bonne humeur, et son monotone travail ne lui était pas trop à charge, car de temps en

temps elle forçait sa voix chevrotante à redire en tons plus ou moins euphoniques la traînante mélodie d'une chansonnette de son jeune temps. Cette chansonnette paraissait consister en un unique refrain et commençait toujours par ces mots :

Hier est mort un tendre amant

pour finir invariablement par ceux-ci :

Et sa main traça sur le sable :
Mon cœur d'amour est consumé.

A côté d'elle se trouvait une femme plus jeune, jolie et bien faite. Elle aussi faisait de la dentelle. De même que la vieille elle portait le costume habituel à la classe ouvrière d'Anvers : un casaquin de couleur rose, une jupe de laine noire et un bonnet d'une forme charmante. Il y avait entre les vêtements des deux femmes cette seule différence que ceux de la plus âgée étaient parsemés des grandes fleurs à la mode au siècle dernier, tandis que ceux de la plus jeune, d'un goût plus moderne, portaient de petits dessins sur un fond uni.

La troisième personne qui se trouvait dans la chambre était un jeune garçon de onze ans environ, dont la physionomie était aussi pure et aussi douce que celle d'un petit ange. De grands yeux noirs, pleins d'animation et de vie, brillaient sous ses longues paupières et tranchaient comme le jais sur les roses de ses joues. Sa petite bouche, dont les coins étaient légèrement relevés, donnait à ses traits une expression spirituelle et intelligente. Le tout était couronné d'une forêt de beaux che-

veux bouclés; en un mot, ce petit garçon, riche de santé et de vie, avait vraiment une ravissante figure d'enfant, et ne portait aucun des flétrissants stigmates de la misère.

Assis près de la table, cet enfant paraissait écrire avec un crayon sur un morceau de papier. Par intervalles, il levait la tête, contemplait attentivement la vieille femme qui travaillait à l'autre bout de la table, et traçait chaque fois un nouveau trait sur le papier. On devait penser qu'il faisait le portrait de la vieille femme, ou du moins qu'il s'efforçait de le faire. Les regards qu'il jetait tour à tour sur son papier et sur la vieille femme trahissaient une étude si scrupuleuse, son attitude et l'expression de son visage étaient si graves qu'on ne pouvait douter qu'il n'y eût dans ce jeune esprit des dispositions extraordinaires pour les arts d'imitation. Une autre circonstance venait confirmer cette conjecture; en jetant les yeux sur les murs à demi éclairés on s'étonnait de n'y pas trouver une place grande comme la main qui ne fût couverte de dessins représentant des hommes, des soldats, des chats, des chiens, des oiseaux, dessins qui n'atteignaient qu'une certaine hauteur, et devaient indubitablement avoir été esquissés au charbon ou à la craie rouge par une main d'enfant.

L'étincelle du génie rayonnait-elle dans la tête de cet enfant? Le sentiment de l'art germait-il déjà en lui?

Ces trois personnes étaient depuis près d'une demi-heure dans la même attitude, lorsqu'on entendit dans la rue du Couvent le tambour battre la retraite.

La jeune femme se leva, posa son carreau sur une chaise, et dit à l'enfant :

— Franz, il faut aller te coucher... allons! Mets ces papiers de côté.

FRANZ.

Oh! mère, ne puis-je rester encore un peu? Je serai si tranquille!

LA GRAND'MÈRE.

Allons, allons, Annemie [1], laisse notre Franz encore un instant levé; laisse-le dessiner encore un instant!

LA MÈRE.

Oui, mais si son père rentre, il y aura encore une fois du tapage... et il y a si longtemps qu'il gribouille sur ce papier. Dieu sait s'il n'a pas fait vingt fois votre portrait!

LA GRAND'MÈRE.

Oh! Annemie, puisque l'enfant y trouve son amusement, comment peux-tu y trouver du mal?

LA MÈRE.

Voyez-vous, grand'mère, vous gâterez tout à fait notre Franz, car vous l'aimez plus que la prunelle de vos yeux. Mais il faut qu'il aille se coucher. Allons, Franz...

Pendant ce débat, Franz, en garçon obéissant, avait rassemblé ses papiers et y avait roulé son crayon; il alla jusqu'à son petit lit, mit soigneusement ses dessins sous le coussin, et revint près de sa mère pour se laisser déshabiller. La mère lui dit :

— Fais ton signe de croix, Franz, et dis ta prière.

1. Abréviation de *Anne-Marie*.

L'enfant alla s'agenouiller près du lit, et se mit à prier les mains jointes et à haute voix :

— Le soir, quand je vais me coucher, seize petits anges m'accompagnent : deux se placent à mon chevet, deux à mes pieds, deux à ma droite, deux à ma gauche, deux me défendent, deux m'éveillent et deux me montrent le chemin du céleste Paradis [1].

La prière finie, il s'approcha de sa mère, puis de sa grand'mère, reçut de chacune d'elles un baiser et une croix sur le front, et se blottit ensuite silencieusement dans son lit.

Lorsque les deux femmes crurent l'enfant endormi, elles commencèrent à voix basse l'entretien suivant :

LA GRAND'MÈRE.

Pourtant, Annemie, si j'étais vous, je verrais à faire entrer cet enfant à l'Académie. Bien sûr, il y a en lui l'étoffe d'un peintre.

LA MÈRE.

Je le sais bien, grand'mère. Croyez-vous que je ne le voie pas? Mais comment pourrait-il arriver à l'Académie? Il est si jeune encore, et sans protecteur!

LA GRAND'MÈRE.

Oh! on dit que monsieur Van Brée est un si bon homme... Et monsieur Wabbes [2] donc! Bien que je soie

1. Cette singulière prière, de même qu'une autre commençant par ces mots : *Bon ange Saint-Michel, je vous recommande mon âme et mon corps*, est encore récitée à Anvers, par les enfants, dans une foule de familles. Immédiatement après suit le *Notre Père* ou toute autre prière connue.

2. Nom donné par le peuple à M. Wappers, qui, depuis lors, devint directeur de l'Académie d'Anvers, et qui est une des gloires les plus incontestées de l'école flamande moderne.

si vieille et si cassée, j'oserais bien aller toute seule leur demander une place pour notre Franz.

LA MÈRE.

Oui! oui! Vous, grand'mère, vous vous jetteriez dans le feu pour lui, je le sais bien. Mais ce n'est pas là le pire : son père veut absolument qu'il devienne maçon!

LA GRAND'MÈRE, *avec indignation.*

Quoi! notre Franz maçon? L'enfant unique de mon Annemie! Non, cela ne sera pas, tant que je vivrai... S'il lui faut, malgré tout, apprendre un métier, ce sera celui d'ébéniste.

LA MÈRE.

A parler franchement, j'aimerais pourtant mieux le voir à l'Académie.

LA GRAND'MÈRE, *pleine d'enthousiasme.*

Et pense donc, Annemie, tu ne peux savoir ce qui peut arriver... Si notre Franz est accepté maintenant, et qu'il devienne un jour peintre, que sera-ce alors? Quels grands yeux feront les voisins! Franz bien habillé, gagnant de l'argent comme de la boue, demeurant dans une maison à deux étages, reçu partout comme un prince! Hein? Et quand il aura fait un beau tableau, on nous montrera dans la rue et on dira : Voyez! c'est la mère et la grand'mère de ce fameux peintre! Eh bien! Annemie, qu'en dis-tu? Mon cœur bat rien que d'y penser.

LA MÈRE, *avec un soupir.*

Oui, oui; mais si cela arrive un jour, Franz aimera-t-il encore ses pauvres parents?

LA GRAND'MÈRE.

Mauvaise que tu es, y penses-tu? Quand je devrais manger du pain sec et aller pieds nus toute ma vie, si notre Franz devenait peintre je serais encore heureuse.

LA MÈRE.

Voyez-vous, grand'mère, n'en parlons plus. Vous me tournerez si bien la tête que j'en deviendrai folle. Je sais bien que Franz n'est pas un âne, et qu'il y a quelque chose dans cet enfant-là; mais faites-le donc croire à son père!

LA GRAND'MÈRE.

Eh bien, soit! je le lui ferai croire, et cela dès ce soir. Aide-moi seulement un peu, cela ira bien.

LA MÈRE, *se levant.*

Je l'entends : le voilà qui frappe!

La porte s'ouvrit. Un homme entra silencieusement. Après avoir ôté le surtout de toile grossière qui recouvrait ses vêtements, il prit place à table comme quelqu'un qui se dispose à manger. Un grand plat de pommes de terre étuvées fut placé devant lui, et il se mit à souper avidement.

Bien que robuste et vigoureux en apparence, le corps de cet homme était courbé par le travail; son dos s'inclinait comme un arc au-dessus de la table; son visage attristé était sillonné de rides que l'âge n'avait pas creusées, et la morne impassibilité de ses traits fatigués témoignait assez qu'un incessant et pénible labeur avait émoussé en partie sa sensibilité.

Tandis qu'il soupait, les deux femmes s'excitaient à

entamer l'épineux entretien. Enfin, la grand'mère prit la parole en ces termes :

— Paul, j'ai quelque chose à vous dire.

LE PÈRE, *avec indifférence.*

Oui ? dites, grand'mère ; qu'est-ce ?

LA GRAND'MÈRE.

N'avez-vous pas encore défendu à Franz de ne pas faire autre chose toute la journée que des bonshommes ? Tout le mur en est plein ; tous mes patrons sont remplis de chiens, de chats, et de toutes sortes de bêtes singulières que je ne connais pas moi-même. Il n'entre pas un sac de café à la maison que... pouf ! voilà des bonshommes dessus !

LE PÈRE.

Laissez Franz faire des bonshommes, grand'mère. Il vaut mieux qu'il fasse cela que de courir les rues.

LA GRAND'MÈRE.

C'est ce que je dis aussi ; mais ne voyez-vous pas qu'il y a quelque chose dans ce garçon-là, et que ce serait peut-être dommage de... on ne peut pas savoir.

LE PÈRE, *avec attention.*

Eh bien ! que voulez-dire ? parlez net.

LA GRAND'MÈRE.

Ne serait-il pas bien de l'envoyer à l'Académie ? Dieu sait s'il ne deviendrait pas peintre !

LE PÈRE, *avec énergie.*

Je vous vois venir depuis longtemps, grand'mère. Vous croyez, sans doute, que je ne vous devine pas avec tous vos détours. Recommencez-vous encore votre

vieille chanson? Notre Franz sera maçon, et laissez-le tranquille jusque-là; autrement, vous ferez si bien qu'il ne grandira pas...

LA MÈRE, *tressaillant et d'un ton de reproche.*

Voyez-vous, Paul, Franz est mon enfant aussi bien que le vôtre, et vous n'avez pas, seul, tout à dire.

LE PÈRE, *à demi fâché.*

Oui, vous vous êtes bien sûr laissée sermonner par la grand'mère! Je vous dis que je ne veux pas entendre parler de peintre, — et ne m'en cassez pas plus longtemps la tête.

LA GRAND'MÈRE.

Annemie a raison, vous n'aimez pas votre enfant, sans cela vous ne parleriez pas ainsi.

LA MÈRE, *les larmes aux yeux.*

Il y a longtemps assez que j'ai vu que vous n'aimez pas notre enfant. Vous trouvez que c'est déjà trop de lui parler, à ce pauvre agneau!

LE PÈRE, *d'une voix triste et profondément émue.*

Je n'aime pas mon enfant? Et cela parce que je veux lui faire apprendre un bon métier, et l'élever comme ses parents ont été élevés? N'a-t-il pas des mains pour travailler, ou voulez-vous en faire un fainéant inutile? Peindre! peindre! c'est peut-être un bon état; mais cela coûte cher, et c'est difficile à apprendre.

LA MÈRE, *avec vivacité.*

Les autres l'apprennent bien.

LE PÈRE.

Oui; mais les autres ont de l'argent, et nous n'en

avons pas. Voyez-vous, femmes, vous n'entendez rien à cela. Il y a si longtemps que vous me rebattez les oreilles du même *oremus*, que je suis allé trouver un peintre qui vient souvent chez notre propriétaire. Si vous saviez quelle litanie il m'a dégoisée sur son triste métier, vos cheveux se dresseraient sur la tête!

LA GRAND'MÈRE.

Il vous a conté des menteries. Tous les peintres sont comme cela : quand il y en a trop, le métier se gâte.

LE PÈRE.

Oui? Hé bien, écoutez... Voici comment on devient peintre : En entrant à l'Académie, vous allez pour toute une année dans la classe des *nez* et des *oreilles*, puis un an dans celle des *têtes*, et puis deux ans dans celle des *bonshommes*, et puis trois ans dans celle du *plâtre*, et puis quatre ans dans celle des *modèles vivants*, comme ils disent... Et quand vous vous êtes crevé la poitrine comme cela pendant onze ans à gribouiller, vous êtes aussi en état de faire des tableaux que vous et moi... Après cela, il vous faut aller encore une année entière à la classe de *tante mie*[1] dessiner des morts... Et savez-vous ce que vous êtes capable de faire après cela? Rien encore! Pouvons-nous garder notre Franz pendant onze ans sans qu'il gagne un sou? Pouvons-nous lui acheter des couleurs, des pinceaux, des toiles, pendant tout ce temps? Et ne sera-ce pas son malheur s'il ne réussit pas? Oui, car alors le veau sera noyé; il sera trop tard : ses mains de demoiselle ne seront plus bonnes à rien, et il

1. Nom donné par le peuple à la classe d'*anatomie*.

sera devenu trop lâche pour travailler. Non, j'aime mon enfant tout autant que vous; mais je suis heureux dans mon état; le pain ne manque jamais à la maison, et je crois que je ne puis mieux faire qu'apprendre à Franz à gagner son pain comme moi. Je suis sûr qu'alors il ne souffrira jamais de la misère... Il sera maçon, je le veux, et c'est mon dernier mot : maçon !

Les deux femmes se turent; elles n'avaient rien à répliquer aux bonnes raisons de l'ouvrier. Elles aussi, en l'écoutant parler, avaient renoncé à leur premier projet, et s'étaient décidées à ne plus parler de l'affaire; mais au moment où le père s'écriait, comme s'il eût rendu un arrêt sans appel : Il sera maçon ! on entendit tout à coup l'enfant gémir et sangloter dans son lit, comme si ses larmes longtemps contenues faisaient enfin explosion.

Franz avait tout écouté avec la plus vive anxiété. Un rayon d'espoir et de joie avait lui à ses yeux lorsqu'il avait entendu parler de l'Académie; mais les paroles de son père, qui le condamnaient, comme une sentence irrévocable, au métier de maçon, avaient gonflé son cœur de tristesse, et ne pouvant se contenir plus longtemps, il s'était mis à pleurer.

La grand'mère courut précipitamment vers le lit, en tira Franz, le plaça sur ses genoux, et se mit à le couvrir de baisers, tandis que de grosses larmes coulaient sur ses joues à elle. La mère commença de pleurer aussi, et ce fut dans toute la famille un chagrin si profond et si amer qu'on eût dit qu'un grand malheur venait d'arriver. Enfin, la grand'mère dit d'un ton de reproche à l'ouvrier :

— Comment pouvez-vous tourmenter ainsi votre enfant? Vous le tuerez!...

LA MÈRE.

Oui, oui, cela arrivera, bien sûr; vous le mettrez dans la fosse. Pourquoi ne pouvez-vous laisser aller Franz à l'Académie, puisqu'il en a le goût?

LE PÈRE, *avec une vive irritation et en serrant les poings.*

Ne me mettez pas en colère!

FRANZ, *il saute des genoux de sa grand'mère et court à son père.*

Oh! cher petit papa, ne vous fâchez pas... je serai maçon.

LE PÈRE, *il embrasse l'enfant avec tendresse, une larme brille dans ses yeux.*

Franz, mon enfant, je ne me fâcherai pas. Va te recoucher tranquillement.

FRANZ, *saisissant la main de son père et la caressant.*

Papa, vous savez bien que Jacques, de la maison du coin, va à l'Académie, et pourtant il est maçon.

LE PÈRE, *tout calmé.*

Oui, mon enfant; mais c'est autre chose. Il ne fait pas des bonshommes, il est dans la classe de *Koepe-depeer*[1].

FRANZ.

Et que fait-on là, papa?

LE PERE.

Je n'en sais rien; des maisons, sûrement. (*Il réfléchit*

1. *La coupe des pierres.*

un instant, l'enfant consulte ses yeux avec angoisse.) Écoutez, je vois bien que vous ne me laisserez pas tranquille. Que Franz aille à l'Académie si vous pouvez l'y faire recevoir. (*L'enfant bondit de joie, embrasse son père, embrasse sa mère, embrasse sa grand'mère, et jette des exclamations de bonheur.*) Mais à une condition; c'est que si Franz n'apprend pas bien et vite, il quittera l'Académie à mon premier mot.

FRANZ, *les yeux étincelants et avec exaltation.*

Oh! j'apprendrai si bien, cher petit papa!

LE PÈRE.

Maintenant, va te coucher, mon enfant.

Franz, tout joyeux, regagna bien vite son lit.

Les trois autres personnes prirent la lampe et montèrent un escalier étroit et raide pour aller aussi se livrer au repos. Parvenus en haut, ils se consultèrent sur les moyens à mettre en œuvre pour faire admettre Franz à l'Académie. Après un débat passablement long, on s'arrêta aux résolutions suivantes.

Thérèse, la voisine, connaissait l'apprenti du barbier du domestique de monsieur Wappers. Par Thérèse on aurait bien la protection de cet apprenti; il parlerait à son maître, son maître au domestique de monsieur Wappers, le domestique à monsieur Wappers lui-même, et monsieur Wappers parlerait de l'affaire à monsieur Van Brée.

Cette chaîne extraordinaire de protecteurs ne permettait pas de douter du succès, et nos braves gens en furent d'autant plus convaincus que la grand'mère fit remar-

quer qu'aucune protection n'était plus puissante que celle d'un barbier, vu qu'on a peu de chose à refuser à l'homme qui vous tient tous les jours le rasoir sur la gorge.

Enfin, le surlendemain, mère et grand'mère mettraient leurs habits du dimanche : justaucorps de parade, jupe étoffée, bonnet de dentelles et souliers de velours. Elles emporteraient avec elles quelques dessins de Franz pour les montrer aux messieurs de l'Académie, et la grand'-mère prendrait la parole pour leur faire apprécier le merveilleux talent de l'enfant.

II

DÉMARCHE A L'ACADÉMIE. — LES SUCCESSEURS D'UILENSPVEGEL. — CONSULTATION DES PROFESSEURS SUR L'ADMISSION DE FRANZ. — EXAMEN DE SES TITRES. — L'ACADÉMIE COMPTE UN ÉLÈVE DE PLUS.

Le soleil, le plus grand peintre du monde, préparait sa palette sous l'horizon; il combinait et assortissait ses plus belles couleurs pour illuminer d'un éclat extraordinaire le jour solennel où Franz devait faire le premier pas dans la carrière de l'art. Bientôt il jeta d'un seul coup de pinceau une première couche d'un jaune pâle sur son immense panneau, et la ville d'Anvers apparut comme une esquisse ébauchée dans les lueurs du crépuscule.

Les coqs, adorateurs du soleil, saluèrent son retour de cris perçants, et s'égosillèrent si longtemps et si haut

que la grand'mère s'éveilla en donnant sa première pensée à son cher Franz.

Bien qu'on en fasse un effrayant portrait, la nuit est souvent une bienfaitrice. Elle seule est toujours juste : elle comble les bons de joies et de bienfaits, elle inflige aux méchants des tortures imaginaires Envoyée de Dieu, elle lit au plus profond des cœurs et prédit à l'homme la récompense ou le châtiment que méritent ses actes et qui leur sont réservés.

Cette fois, la nuit avait choisi ses tableaux les plus séduisants et les avait fait passer sous les yeux de la grand'mère. Elle avait vu des richesses inouïes : des maisons splendides comme des palais, des chevaux légers comme le cerf, des voitures éblouissantes comme un trône, des jardins aussi beaux que le paradis, de fraîches couronnes de lauriers ! et au milieu de tout cela, Franz, sa mère, son père et elle-même. En s'éveillant, elle se frotta les yeux à les rendre tout rouges pour revoir ces attrayantes visions; mais en s'apercevant, non sans regret, que ce n'était qu'un rêve, sa joie ne s'évanouit cependant pas tout à fait. La séduisante perspective ne disparut pas avec le sommeil.

A peine la ville avait-elle pris une seconde teinte d'un jaune d'or, que toute la famille était sur pieds. L'ouvrier devait être de bonne heure à son travail et ne pouvait partir sans déjeuner; les parents descendirent tous trois.

En entrant, leur regard se porta en même temps sur Franz, qu'ils virent assis sur son lit, occupé à dessiner à la douteuse lumière du matin, et entièrement absorbé par son œuvre.

Lorsque le feu fut allumé, la mère mit l'enfant hors du lit et l'assit sur ses genoux.

— Fais aujourd'hui une bonne prière, Franz, dit-elle, pour que le bon Dieu nous fasse réussir !

L'enfant s'agenouilla avec une lenteur si solennelle qu'on y devinait l'ardente dévotion qu'il allait mettre dans sa prière. Il dit de sa douce voix :

— Le matin, quand je me lève, je vois devant moi deux petits anges. Chers petits anges, doux petits anges, faites que Franz ne fasse pas de mal. — Notre père, etc.

Après cette prière, il fut lavé et habillé, et dès qu'on lui rendit la liberté, il prit ses morceaux de papier, alla s'asseoir auprès du feu, et se mit à dessiner l'un ou l'autre des objets qui se trouvaient dans la chambre.

Bientôt le café fut prêt, les tartines de pain noir coupées et les tasses sur la table. Avant de se mettre à déjeuner, tous firent le signe de la croix, mais Franz y ajouta sa prière habituelle :

— Petit Jésus, venez manger avec nous, amenez votre mère chérie. Petit Jésus, là où vous êtes tout est béni. Mangez et buvez, mais souvenez-vous que cela vient du Dieu tout-puissant. [1]

L'ouvrier perd peu de temps à table : en un instant toutes les tartines eurent disparu. Le père endossa son surtout de toile, et franchit la porte en disant :

— Jusqu'à midi !

Alors seulement commencèrent les grands apprêts. Franz fut déshabillé et lavé de nouveau, avec du savon

1. Même observation pour ces prière que pour la précédente.

d'Espagne[1] et de l'eau chaude; ses cheveux bouclés furent peignés avec soin; on lui mit sa veste des dimanches, son pantalon à raies et sa blouse des grands jours.

Après cela, les deux femmes se mirent à leur toilette. On tira d'un coffre deux bonnets de dentelles blancs comme la neige; deux jupes, l'une noire, l'autre à grands ramages; deux paires de souliers de velours; deux justaucorps, l'un court, l'autre long, et un manteau de coton de la grand'mère. C'était tout; avec ces vêtements, les deux femmes devaient se faire belles et parées pour paraître avec avantage devant les messieurs de l'Académie.

Quand la toilette fut à sa fin, la grand'mère dit :

— Mais, Annemie, es-tu sûre que la voisine Thérèse a parlé à l'apprenti du barbier du domestique de monsieur Wabbes ?

LA MÈRE.

Oui, il dit qu'il est très-difficile de faire entrer quelqu'un à l'Académie; mais il a promis de faire tout ce qu'il pourrait, — et son maître le barbier est le meilleur ami du domestique de monsieur Wabbes.

LA GRAND'MÈRE.

L'Académie s'ouvre à six heures; il faut ne pas arriver trop tard. Dépêche-toi un peu!

LA MÈRE.

Mais savez-vous où nous devons aller? On dit que

1. Une preuve de l'importance du commerce que les Espagnols firent jadis à Anvers, c'est l'épithète que le peuple y joint encore à maint produit des Indes ou du midi de l'Europe. C'est ainsi qu'on dit : savon d'Espagne, poivre d'Espagne, froment d'Espagne, etc.

l'Académie est si grande qu'on peut facilement s'y perdre pendant tout un jour.

LA GRAND'MÈRE.

Que tu es simple, toi! En demandant son chemin on arrive toujours à Rome.

LA MÈRE.

Oui, c'est vrai. Mais que dirons-nous à ces messieurs? car vous savez qu'on ne les aborde pas comme vous et moi, et que de grandes gens comme cela montent bien vite sur leurs grands chevaux. Bien sûr, vous vous expliquerez mal!

LA GRAND'MÈRE.

Il n'y a pas de danger; laisse-moi faire. En entrant, je dirai : Bonjour, monsieur Van Brée! Bonjour, monsieur Wabbes! Votre servante, messieurs! Peuvent-ils prendre cela en mauvaise part? C'est assez poli, sûrement?

LA MÈRE.

Oui, oui. Et puis, comment leur ferez-vous comprendre l'affaire de Franz? C'est là le nœud !

LA GRAND'MÈRE, *avec impatience.*

Sois tranquille; j'emporte avec moi les dessins de Franz, et lorsque je les leur aurai montrés, peut-être qu'ils voudront d'eux-mêmes que Franz reste à l'Académie. Allons, il est près de six heures : partons. Franz, donne-moi tous ces papiers, que je les mette dans mon sac. Es-tu prête, Annemie? N'oublies-tu rien? Ferme donc la porte...

Quelle joie n'éprouvait pas le cœur de Franz au mo-

ment où, entre sa mère et sa grand'mère, il s'en alla à l'Académie ! Comme ses petits pas étaient légers et rapides ! De quel affectueux regard il suivait chaque enfant qui passait près de lui, un rouleau de papier à la main ! Déjà tous les élèves de l'Académie étaient ses amis. Ah ! s'il eût pu les embrasser !

Arrivées à la porte de l'Académie avant l'ouverture des cours, les deux femmes ahuries tombèrent au milieu d'une foule de jeunes gens qui attendaient et ne répondirent à leurs questions que par des plaisanteries. Honteuses et confuses, elles voulurent s'éloigner jusqu'à l'ouverture de la porte; mais les gamins moqueurs accoururent autour d'elles et les enfermèrent dans un cercle infranchissable. Alors commença un *concerto* de sifflets déchirant les oreilles; un affreux bourdonnement dans les rouleaux de papier, cent cris de *Mère grand' ! mère grand' ! Hou ! hou !* et une formidable clameur de *Hourra ! hourra !* tellement que les pauvres femmes, ne sachant à qui entendre ni que dire, étaient sur le point de fondre en larmes; mais par bonheur, ou plutôt par malheur, la porte de l'Académie s'ouvrit en ce moment.

Comme un fleuve furieux qui brise sa digue, les jeunes gens se précipitèrent sous la porte. Les femmes ne purent résister au torrent et furent entraînées et bousculées à travers la porte et la cour jusqu'à ce qu'elles se trouvassent enfin dans une longue allée sans savoir comment elles y étaient arrivées et encore tout étourdies de la tourmente. Le bonnet de la grand'mère était de travers sans qu'il fût possible de le remettre en place; les cheveux de Franz étaient tout ébouriffés,

et les vêtements des deux femmes vilainement fripés.

D'une voix basse et tremblante, la grand'mère murmura :

— Vertu du ciel, Annemie! Quelle vie mène-t-on ici? On dirait une bande de diables!

LA MÈRE.

Oh! Dieu, grand'mère, je crois qu'ils nous ont bousculées pendant une demi-heure au moins. Mais où sommes-nous ici? Cela ressemble à un couvent. Voici un petit garçon; celui-là ne paraît pas être un vaurien. Demandez-lui où est la chambre de monsieur Van Brée.

LA GRAND'MÈRE, *au petit garçon.*

Mon petit ami, ne savez-vous pas où il nous faut aller pour parler à monsieur Van Brée? Où est monsieur Van Brée?

LE GAMIN, *tirant la langue et posant les deux index aux côtés de la bouche.*

Monsieur Van Brée est dans sa peau, et quand il en sortira il ira mal! (*Il se sauve.*)

LA GRAND'MÈRE, *avec désespoir.*

Mon Dieu! mon Dieu! quel tas de chenapans! Annemie, nous n'y arriverons jamais! (*Paraît un gamin qui saisit son bonnet par une aile et l'arrache à demi de sa tête.*) Quels polissons! Ils finiront par nous arracher les habits du corps... Voulons-nous retourner à la maison?

LA MÈRE.

Çà, çà, redressez votre bonnet! Il ressemble à un chat avec lequel auraient joué les gamins de la rue. Et maintenant, voyons à trouver ces messieurs!

FRANZ, *à voix basse.*

Voyez, grand'mère, voilà un monsieur qui vient; il vous ôte son chapeau; il ouvre la porte!

LA GRAND'MÈRE.

Oh! mon Dieu! le voilà parti, et nous n'en savons pas plus.

FRANZ.

Mais, grand'mère, il y a quelque chose écrit sur la la porte. Allons voir... (*Ils vont vers la porte.*)

LA MÈRE.

Sais-tu lire cela, Franz?

FRANZ.

Oui, maman. (*Il étudie un instant l'écriteau et lit*): Cham...bre... de... la... di...rec...tion!

LA GRAND'MÈRE.

Que nous sommes bêtes, pourtant! C'est la chambre de monsieur Van Brée et de monsieur Wabbes... Et quand j'y songe bien, ce jeune monsieur était monsieur Wabbes lui-même. Franz, il faut ôter ta casquette, sais-tu?

FRANZ.

Oui, grand'maman.

LA GRAND'MÈRE.

Frappe, Annemie!

LA MÈRE.

Mais pouvons-nous frapper? Voilà une sonnette qui pend au-dessus de la porte... Sonnons plutôt (*Elles cherchent le cordon de sonnette, mais en vain, vu qu'il se trouve à l'intérieur.*)

LA GRAND'MÈRE.

C'est drôle, hein? Allons, frappe! (*Un élève qui passe, lance, pour mettre les deux femmes dans l'embarras, un tel coup de pied dans la porte, que tout le corridor en retentit.*)

LA MÈRE, *effrayée.*

Oh! grand'mère! voulons-nous nous sauver? Je n'ose rester davantage.

LA GRAND'MÈRE.

Oui, oui, retournons à la maison.

FRANZ, *retenant sa mère.*

Oh! non, n'est-ce pas, bonne maman, ne retournons pas...

UNE VOIX, *dans la chambre.*

Entrez!

FRANZ.

Entendez-vous, maman, on crie que nous devons entrer. (*Les deux femmes entrent toutes tremblantes et s'arrêtent pleines de crainte près de la porte.*)

LA GRAND'MÈRE, *en inclinant la tête.*

Bonjour, monsieur Van Brée? Bonjour monsieur Wabbes! Votre servante, messieurs!

M. WAPPERS.

Approchez, la petite mère. Qu'y a-t-il pour votre service?

LA GRAND'MÈRE.

Monsieur Wabbes, si vous ne le prenez pas mal... votre domestique... le barbier... et...

LA MÈRE, *lui donnant un coup de coude.*

Est-ce que c'est parler, cela ? Ne balbutiez donc pas comme cela !

M. VAN BRÉE.

Braves femmes, c'est sans doute pour cet enfant que vous venez...

M. SNEYERS.

Vous voulez obtenir pour lui une place à l'Académie ? Ne craignez rien ! Parlez franchement, et dites ce que vous désirez.

LA GRAND'MÈRE, *avec un sourire reconnaissant.*

Comme vous êtes bons, messieurs ! Oui, monsieur Wabbes, oui, monsieur Van Brée, si vous avez la bonté de permettre à notre Franz (*Elle fait avancer l'enfant devant elle*) de venir à l'Académie... Vous ne pouvez comprendre combien nous serons contentes !

M. VAN BRÉE.

Quel âge a-t-il, la mère ?

LA MÈRE.

Onze ans, monsieur.

M. WAPPERS.

On ne le dirait pas. Voyez-vous, la mère, si je puis vous donner un conseil, c'est de le laisser aller à l'école encore pendant un an ou deux ; car ici il n'apprendrait rien. Il est trop petit : il ne pourrait encore atteindre aux tables...

LA GRAND'MÈRE, *attristée.*

Oh ! monsieur Wabbes !... il a tant de goût pour cela !... Voyez, les larmes lui viennent aux yeux...

Pauvre Franz! (*L'enfant regarde tour à tour tous les professeurs d'un œil suppliant; sa physionomie est si expressive et si douce qu'elle produit sur eux une profonde impression.*) Et si vous saviez, messieurs, comme il est toujours occupé à dessiner!

LA MÈRE, *l'interrompant.*

Oui, messieurs, il y est toujours occupé... En mangeant, en buvant, jusque dans son lit, il ne fait rien que des bonshommes. Toute notre maison en est pleine... Hier soir encore il a fait le portrait de sa grand'mère que voilà.

LA GRAND'MÈRE.

Oui, messieurs, c'est vrai! (*Tous les professeurs témoignent une grande curiosité.*)

M. SNEYERS.

Il y a peut-être quelque chose dans cet enfant. N'avez-vous pas le portrait sur vous, la mère?

LA MÈRE.

Oui, la grand'mère l'a dans son sac.

M. WAPPERS.

Laissez-nous voir cela; donnez!

LA GRAND'MÈRE *fouille assez longtemps dans son sac.*

Seigneur! l'aurais-je perdu? Ah! non, le voici! Voyez, messieurs! Ce n'est encore qu'un enfant, messieurs. Je ne dis pas que le portrait soit bien fait; mais il ressemble pourtant un peu. (*Les professeurs se passent le papier de main en main. L'un se mord les lèvres, l'autre feint d'éternuer; mais en voyant la grand'mère qui se place*

au milieu de la chambre comme modèle de comparaison, ils partent enfin d'un long éclat de rire.

LA MÈRE, *bas à la grand'mère.*

Grand'mère, ils rient !

LA GRAND'MÈRE, *avec joie.*

Laisse-les faire. Plus ils riront, mieux cela vaudra. Ne vois-tu pas que je le fais pour cela. Franz sera maintenant reçu bien sûr à l'Académie.

LA MÈRE, *d'un ton de doute.*

Je ne le crois pas.

LA GRAND'MÈRE.

Voyez-vous, messieurs, on ne se fait pas soi-même... Ce n'est pas ma faute si je ne suis pas plus belle. Que peut être une vieille femme ?

M. SCHAEFFELS.

Mais, petite mère, il a sans doute fait de meilleurs dessins que celui-ci? N'en avez-vous pas d'autres sur vous?

LA MÈRE.

Oui, monsieur; il ne voit rien qu'il ne le dessine aussitôt. Voici le tambour-major du 6e, qui a des connaissances dans notre voisinage; il n'avait pas passé trois fois dans notre rue que Franz l'avait couché sur son papier... Montrez-le, grand'mère.

LA GRAND'MÈRE, *passant un morceau de papier à M. Van Brée.*

Voyez, messieurs! Cela ressemble peut-être encore mieux. (*Les professeurs s'efforcent de garder leur sérieux. M. Schaeffels pose sa tête sur la table.*)

LA GRAND'MÈRE, *continuant.*

Il a aussi rapporté à la maison l'église de Saint-André, et c'était bien beau, avec toutes les portes et toutes les fenêtres. Je l'ai aussi dans mon sac : la voici, messieurs !

M. VAN BRÉE.

On dirait d'une cheminée sur l'église; c'est du nouveau.

LA GRAND'MÈRE, *avec un visibe mécontentement.*

Oui, cela est mal. Cela est mal, Franz. Pourquoi as-tu mis une cheminée sur l'église ?

FRANZ.

Mais, grand-mère, pour que monsieur le curé fasse cuire son dîner. (*Cette réponse provoque de nouveaux rires.*)

M. VAN BRÉE, *à M. Wappers.*

Que vous en semble; admettrons-nous cet enfant à l'Académie ?

M. WAPPERS.

Je crois que ce serait bien; l'enfant ne manque pas d'esprit. Je suis d'avis qu'on peut en faire quelque chose.

M. SERRURE.

Sait-il lire et écrire, braves femmes ?

LA GRAND'MÈRE.

Oui, monsieur, il va depuis cinq ans à l'école des frères, et demandez un peu à maître Klincko : il a encore eu deux prix cette année. En flamand il n'a plus rien à apprendre; il apprend le français maintenant !

M. SERRURE.

Oh! oh! c'est autre chose!

M. WAPPERS, *à M. Van Brée.*

Laissez-moi interroger l'enfant. Approchez, mon petit homme. (*L'enfant s'approche; M. Wappers lui caresse le menton. Franz sourit d'un air reconnaissant.*) Dites-moi, mon enfant, quel métier aimeriez-vous d'apprendre?

FRANZ, *sa physionomie prend une expression étrange, ses yeux noirs étincellent.*

Je veux peindre comme Rubbes[1], monsieur!

M. WAPPERS.

Mais, dites-moi, mon enfant, ce bonhomme, ce n'est pas votre grand'mère, n'est-ce pas? Du moins, elle n'a pas les cheveux ébouriffés autour de la tête comme cela?

FRANZ, *d'une voix posée.*

C'est vrai, mais le soir, quand grand'maman travaille, elle ôte son bonnet, et alors ses cheveux sont comme cela.

M. WAPPERS, *à M. Van Brée.*

Il faut admettre cet enfant à l'Académie : il paraît très-intelligent.

M. VAN BRÉE.

Sans doute, sans doute.

M. WAPPERS.

Apprendrez-vous bien, mon bonhomme?

1. Le peuple prononce le nom de Rubens, comme celui de Wappers, en supprimant l'avant-dernière lettre.

FRANZ, *le regardant dans les yeux avec espoir.*

Oh ! oui, monsieur!

M. SCHAEFFELS.

Nous le placerons sur un petit banc.

M. WAPPERS.

C'est bien. Apprenez donc bien, et attendez un instant; je vais vous chercher une place avec monsieur Van Hool.

LA GRAND'MÈRE, *allant à Franz.*

Remercie ces messieurs et baise ta main ! (*L'enfant baise sa main et regarde tour à tour tous les professeurs avec l'intention évidente de les remercier. Il revient ensuite près de sa mère et de sa grand'mère, auxquelles il adresse un regard mouillé de larmes de joie.*)

M. WAPPERS, *aux deux femmes.*

Retournez chez vous, bonnes femmes. Franz demeurera à l'Académie.

LA GRAND'MÈRE, *faisant une révérence.*

Merci, monsieur Van Brée, merci monsieur Wappers, merci à vous tous, messieurs. Viens, Annemie, tout est bien maintenant!

(*Elles sortent et regagnent leur demeure en suivant la rue des Minimes.*)

LA MÈRE, *d'un ton joyeux.*

Eh bien, grand'mère, qui l'aurait dit! Ce que c'est que de n'avoir jamais rien vu! Nous qui avions si peur de paraître devant ces messieurs... Je veux être je ne sais quoi si je n'aime pas mieux avoir affaire à eux qu'aux gens de notre quartier. Comme ils sont honnêtes

et bons! ils ont parlé avec nous comme frère et sœur : voilà des hommes! C'est un bonheur que monsieur Wabbes vous ait aidée; sans cela vous restiez joliment dans l'embarras!

LA GRAND'MÈRE.

Oh! oui, monsieur Wabbes est bon pour les pauvres gens; je le sais depuis longtemps... Vois, il va chercher une place pour Franz comme si c'était son enfant!

LA MÈRE.

Oui, mais monsieur Van Brée est bon aussi, grand'-mère!

LA GRAND'MÈRE.

Oh! ce sont tous de braves gens!

(*Elles continuent à s'entretenir sur le même ton jusqu'au logis.*)

Franz était reçu à l'Académie. A dater de ce jour, il commença à envisager avec quelque connaissance la carrière dans laquelle il entrait; il comprit combien devait être lente et pénible l'étude de l'art, lui qui, après avoir rêvé portraits et tableaux, venait de s'efforcer pendant toute une matinée à dessiner un grand nez sans avoir pu y réussir; mais il se dédommagerait à la maison de ces ennuyeux essais. C'est pourquoi il contempla avec une attention passionnée toutes les images qui se trouvaient à portée de sa vue, et se grava dans l'esprit l'endroit où nez, yeux et bouche se trouvaient dans la tête, et comment bras et jambes étaient attachés au corps. La mémoire pleine de ces souvenirs, il quitta l'Académie à la fin des leçons, et gagna la plaine du Château, qui n'était

pas éloignée de la maison, et où il savait que les soldats étaient occupés à cette heure à apprendre l'exercice. Après les avoir regardés pendant une demi-heure, il accourut à la maison et se mit instantanément à dessiner. Bientôt il montra à sa grand'mère un morceau de papier en s'écriant triomphalement :

— Voyez, voilà les soldats sur la plaine du Château !

— C'est-il Dieu possible ! s'écria la grand'mère avec admiration.

III

LE CHEMIN DE L'ART. — DIFFÉRENTES CLASSES DE L'ACADÉMIE. — DISTRIBUTION DES PRIX. — OU L'ON FAIT CONNAISSANCE AVEC LE BARON DE BRET.

Depuis son admission à l'Académie, Franz s'était amouraché de plus en plus de la peinture; tous les jeux l'ennuyaient; son caractère devenait plus sérieux, et il s'identifiait chaque jour davantage avec ses hautes destinées. Papier ni crayon ne le quittaient jamais, et lorsque, le dimanche, il recevait de ses parents quelques centimes, il les consacrait à l'achat d'une feuille d'images qu'il copiait ensuite une vingtaine de fois au moins. Ses progrès à l'Académie n'en furent pas sensiblement accélérés, car il demeura une année entière dans la classe d'*esquisse des têtes*. Cette marche était trop lente au gré de son impatience, et il n'y avait rien d'étonnant à ce que, de retour à la maison, il se mit dans une classe plus élevée que celle de l'Académie.

En étant encore au dessin des contours, il dessinait déjà des images ombrées que le curé lui avait données à l'école en récompense de son application. La seconde année, Franz fut proclamé *premier* pour la *figure au trait*. Il y gagna une couronne de laurier qui lui fut décernée dans la distribution solennelle des prix, au milieu des applaudissements. La grand'mère et la mère l'embrassèrent au moins dix fois, et, dans leur ignorance, les braves femmes pensèrent que l'opulence qu'elles avaient rêvée allait infailliblement arriver. Le père seul voyait avec défiance ces marques de joie, et prétendait qu'il n'y avait pas grand art dans les dessins faits le jour même par son fils; mais il ne réussit pas à diminuer l'allégresse des deux femmes.

La seconde année, Franz remporta le second prix de la *figure ombrée*.

Il avait quinze ans, et, comme il était de haute taille, il avait déjà l'extérieur d'un jeune homme. Tous ses efforts tendirent à se faire admettre dans la classe de *dessin d'après l'antique;* mais il échoua parce qu'il ne s'y trouvait pas de place vacante. En attendant, il fit la connaissance d'un élève qui en était au *modèle vivant;* chaque semaine il lui demandait le *sujet* donné, soit pour la *composition*, soit pour l'*expression*, et dessinait ses sujets en cachette pour les montrer ensuite à son nouvel ami. La première fois qu'il s'efforça de faire une *composition*, M. Van Brée avait proposé le sujet suivant :

« Le peintre Adrien Brauwer ayant fait d'amples libations dans un cabaret, et ne pouvant payer son écot,

demande une plume et du papier, et se met à faire un dessin sur la table où il est assis. Les buveurs, ses compagnons, viennent se grouper derrière lui; il y en a même qui montent sur les chaises. »

Franz communiqua à l'élève d'après le *modèle vivant*, sa *composition*.

Ce premier essai eut peu de succès; mais cela ne ralentit pas son zèle, et en peu de temps il en vint à faire des *compositions* passables.

Bien que Franz, grâce à la fréquentation quotidienne de ses condisciples, eût perdu en partie la sympathique douceur de son naturel, son cœur n'en était pas moins sensible et vertueux. Il avait voué à sa grand'mère la plus profonde vénération et le plus ardent amour. Souvent, lorsque la vieille femme l'encourageait en lui ouvrant de séduisantes perspectives, il s'écriait, les yeux brillants de reconnaissanee :

— Oh! grand'mère, si un jour je deviens peintre et suis assez heureux pour gagner de l'argent, oh! alors, je vous récompenserai, vous et mes parents, de vos soins et de votre bonté. Je ferai en sorte que vos vieux jours soient beaux et joyeux. Vous ne me quitterez jamais, et je ne me marierai pas pour vous aimer toujours. Ne craignez rien, je ne ferai pas comme beaucoup de peintres qui, nés comme moi de parents pauvres, ne veulent plus les connaître plus tard. Non, si un jour quelque gloire m'est réservée, si je dois remporter un triomphe, je vous montrerai avec orgueil, et je dirai : Voilà celle qui m'a fait peintre !

Des larmes de joie coulaient alors sur les joues ridées

de la vieille femme, et un baiser réciproque terminait ces affectueux épanchements.

Franz fit les premiers pas dans la véritable carrière de l'art; il était entré dans la classe du dessin d'après l'*antique* ou le *plâtre*, et n'avait plus à copier des dessins, mais à reproduire sur le papier les belles formes de l'*Apollon* ou du *Laocoon*. Cela lui parut difficile d'abord, et il s'écoula passablement de temps avant qu'il parvînt à saisir les procédés au moyen desquels on exprime harmonieusement les reliefs et les creux, les lumières et les ombres. Il eut à suivre en même temps les cours de *composition* et d'*expression*. Il trouva dans cette dernière étude un attrait particulier, et dès son premier essai, quelque imparfait qu'il fût, on put s'apercevoir qu'il était doué d'une grande aptitude à faire exprimer les passions par la physionomie.

Qu'on ne croie pas, d'après ces preuves imparfaites du talent du jeune homme, qu'il ne faisait pas de progrès; nous n'avons parlé jusqu'ici que des résultats de ses premiers efforts dans chaque branche.

Bientôt sa main répondra aux inspirations de son génie : il est passé dans la classe du *modèle vivant*. Il va maintenant étudier les formes du corps humain et en calculer les proportions.

Depuis quelque temps, un remarquable changement s'était opéré dans la manière de vivre de Franz. Il avait compris qu'un peintre, sans posséder des connaissances de toute sorte, au moins superficiellement, pouvait difficilement devenir un grand artiste et faire honneur à l'art même, c'est pourquoi il se mit à la recherche de

livres d'histoire, de costumes et d'antiquités; il les acheta ou les emprunta, et passa toutes ses soirées à les étudier et en faire des croquis pour s'exercer la main au grand art de la composition. Vers cette époque, un nouvel ouvrage, l'*Année merveilleuse*[1], lui tomba sous les yeux. En voyant les dessins qui s'y trouvaient, il voulut s'essayer à mieux illustrer le livre, et en esquissa plusieurs sujets.

Chaque fois que Franz rencontrait une œuvre qui lui inspirait quelque belle idée, il couchait immédiatement celle-ci sur le papier; il se forma ainsi une riche collection d'études et de croquis qui devaient lui être plus tard d'une grande utilité. Quelque occasion qu'il rencontrât d'exercer son talent, il la saisissait, et, ce faisant, il mettait à profit le vrai moyen de devenir un bon et savant artiste. Un livre français, dû à l'un de nos compatriotes, l'*Écuelle et la Besace*[2], étant tombé entre ses mains, il y rencontra le portrait de l'espion Guarez qui cherche à surprendre les paroles de quelqu'un; quelque difficile à saisir que fût cette physionomie, il essaya de la rendre et fit un croquis, qui à lui seul suffirait pour donner une idée de son zèle à s'instruire, de son activité et de ses remarquables progrès.

Tout ce zèle, tout ce travail, joints à une aptitude innée, faisaient marcher à grands pas notre jeune artiste; il dépassa tous ses camarades dans ses études. En 1839, à l'âge de dix-neuf ans, il remporta presque tous les premiers prix des classes supérieures de l'Académie.

1. Premier ouvrage publié par Conscience lui-même (1837).
2. Œuvre remarquable de feu Ernest Bussehman.

Le sujet du concours de *composition* était une exécution publique en Espagne. Franz en fit une belle esquisse; mais il s'en rencontra une meilleure, car il n'obtint que le second prix. Il fut plus heureux dans le concours d'*expression*. Le sujet donné était : *La Prière*. Franz fit choix d'un moine pour le rendre, et donna à sa physionomie tant de piété et d'extase que son œuvre fit l'admiration de ses camarades eux-mêmes. C'était vraiment bien et infiniment meilleur que toute description que nous pourrions en donner.

Enfin, pour surcroît de bonheur, Franz remporta cette année le premier prix de dessin d'après le *modèle vivant*, c'est-à-dire le plus grand triomphe auquel on pût atteindre à cette époque à l'Académie.

Le jour de la distribution des prix, on pouvait voir parmi les spectateurs une vieille femme qui, chaque fois que retentissait le nom de Franz, bondissait sur sa chaise et s'efforçait de contenir les larmes de joie qui remplissaient ses yeux. Son cœur débordait de félicité : elle avait vu son enfant, son bien-aimé Franz, couronné quatre fois, recevant quatre médailles d'or, descendant de l'estrade au bruit de longs applaudissements.

Le bourgmestre l'avait embrassé, le gouverneur [1] lui avait serré la main. Et l'heureuse grand'mère voyait tout cela avec un ravissement tel qu'elle en perdait presque la tête.

La distribution terminée, monsieur le baron de Pret voulut reconduire dans sa voiture le lauréat chez ses parents; mais il l'emmena d'abord chez lui, lui offrit un

1. Le rang du gouverneur équivaut à celui du préfet en France.

verre de vin, et lui fit présent de livres précieux, en joignant à son cadeau d'excellents conseils.

Chemin faisant, Franz avait répondu avec beaucoup de sens aux questions du baron de Pret, et lui avait parlé avec tant d'effusion de sa grand'mère, que le baron voulut voir la vieille femme.

Lorsque la voiture atteignit le quartier Saint-André et approcha de la maison de Franz, le cocher fut forcé d'en ralentir la marche et de faire aller les chevaux au pas, tant il y avait de monde dans les rues; tout le quartier était sur pied, jeunes et vieux s'empressaient de faire honneur et fête à l'enfant de la paroisse ; partout il était salué de longues et éclatantes acclamations.

Le baron descendit de voiture avec Franz, entra chez lui et adressa quelques paroles de bienveillante félicitation aux parents, après quoi il se retira.

La mère et la grand'mère de Franz étaient bien près de perdre la tête; le père lui-même était tout orgueilleux. Comment en eût-il été autrement des femmes? Le baron de Pret, ce généreux protecteur des arts, était venu dans l'humble maison; il leur avait parlé : tout le quartier le savait; tous les voisins respectaient ou enviaient leur bonheur!

Mais quel ravissement, quel honneur ne fut-ce pas quand le soir une harmonie nombreuse vint se faire entendre devant la pauvre demeure !

L'air : *Où peut-on être mieux?* porta surtout à son comble la joie des deux femmes. La grand'mère, bien que raidie par la vieillesse, bondit de sa chaise, sauta autour de la chambre, saisit par la main Franz et sa

mère, et les força de danser une *ronde* tandis qu'elle chantait d'une voix rauque :

> Où peut-on être mieux
> Qu'au sein de sa famille, etc.

Sa voix fut bientôt couverte par les frénétiques clameurs des élèves de l'Académie, qui, entassés devant la porte, criaient à tout rompre :

— Vive Franz ! vive le primus !

Qui pourrait compter les larmes de joie qui furent versées ce jour-là par l'heureuse famille ?

IV

CHANGEMENT DE TON. — POURQUOI IL Y A SI PEU DE BONS PEINTRES. — MOYENS DE FAIRE DES PROGRÈS ASSURÉS DANS LE CHEMIN DE L'ART.

Il y a en Belgique un nombre infini d'artistes. Mais pourquoi y en a-t-il si peu dont le nom ait quelque lustre? pourquoi y en a-t-il tant qui sont dans le besoin?

On pourrait répondre sommairement par le proverbe connu : *Beaucoup d'appelés, mais peu d'élus*, ou par le vers du poëte :

> Soyez plutôt maçon, si c'est votre métier.

Mais ces raisons ne suffisent pas à expliquer la rareté des bons artistes; il y a d'autres causes qui exercent une influence beaucoup plus pernicieuse sur les jeunes élèves, et brisent leur carrière avant qu'ils sachent s'ils

sont vraiment appelés dans le royaume de l'art. Pour faire toucher du doigt ces causes, esquissons rapidement la manière dont un jeune homme *qui doit échouer* commence ses études artistiques.

Un père croit remarquer chez son fils de grandes dispositions pour la peinture; qui n'en croit pas autant de ses enfants? Il l'envoie à une académie ou à une école de dessin de la ville qu'il habite. Paresseux et lourd de caractère, l'enfant apprend cependant en quelques années les principes du dessin; s'il y met du zèle, il les apprend plus tôt. Et si nous supposons qu'il a vraiment en lui tout ce qu'il faut pour faire un grand artiste, alors l'orgueil, cet imposteur, ce détestable conseiller, se mêle de l'affaire. Le père lève les bras au ciel à la vue des études imparfaites de son fils; il lui semble qu'il fasse déjà des miracles. Il va dans les hôtels, les cafés, les sociétés et importune tout le monde par l'incessante apologie du talent du jeune homme. Quelques personnes ajoutent foi à ces fanfaronnades; elles les répandent. Enfin, le fils passe dans le voisinage pour une petite merveille, et toutes les formules d'éloge rebattent ses oreilles. Il se bouffit de vanité, et il n'a pas sitôt dessiné l'*antique* pendant quelques jours qu'il lui faut un *atelier;* il faut qu'il peigne, qu'il fasse des tableaux, lui qui serait incapable de dessiner un nez de son chef.

Et vraiment il achète panneau, palette, pinceaux et couleurs. Ses moustaches encore blanches se montrent timidement sur ses lèvres; ses cheveux croissent à l'aventure incultes et désordonnés, et les gamins crient après lui : *Artiste!*

Il peint donc; mais que sera son œuvre? C'est un homme endormi la tête sur une table, — remarquez qu'il ne sait pas peindre la figure; — à côté se trouve, sur un plat, un jambon auquel un chien vient mordre à belles dents, et dans le fond quelque armoire, des pots, des chaudrons, etc.

Il travaille trois mois à cette insignifiante composition; il frotte, il nettoie, il barbouille, il pille à l'occasion... Et voici qu'enfin sort de ses mains quelque chose qui, de loin, ressemble à une peinture.

Le père et les amis disent :

— C'est un Téniers!

Mais d'autres disent, avec plus de raison, que c'est une misérable croûte. Les règles de la perspective y sont méconnues; les objets placés au second plan sont plus grands que ceux du premier; bras et jambes tiennent au corps comme si le personnage était estropié, ou sont tantôt trop longs, tantôt trop courts; l'équilibre n'est pas mieux respecté, tout tombe; le chien est une énigme que Buffon même n'eût pas devinée.

Jusque-là le mal n'est pas grand : le jeune homme écoute encore les conseils d'artistes plus habiles : il fréquente encore l'Académie, bien qu'il ne le fasse qu'avec répugnance.

Mais, ô malheur! un ami de sa famille ou quelque piètre amateur ignorant lui donne cent francs de son tableau!

La bombe éclate... il veut, il lui faut un *atelier* hors de la maison paternelle, afin qu'on demande désormais : Où est l'*atelier* d'un tel? Il prend chez lui et fourvoie

un jeune homme, de cette façon il a un élève... de cette façon il est maître. Ira-t-il encore désormais à l'Académie? Ira-t-il s'asseoir, lui qui est maître, au milieu des élèves? Certes, son orgueil ne peut s'y résigner : c'est pourquoi il quitte l'Académie ou l'école de dessin.

Hé bien, que peut devenir un pareil artiste? Il ne sait pas dessiner; il ignore la structure du corps humain; la perspective est pour lui une science étrangère...

Il peut poursuivre chez lui l'étude du dessin, croira-t-on peut-être; mais c'est une vérité reconnue parmi les peintres que celui qui aborde prématurément la peinture, prend le plus souvent le dessin en aversion.

Non! l'artiste ignorant demeure toute sa vie un barbouilleur, vend de temps en temps un tableau mauvais ou insignifiant, et ses jours sont empoisonnés par l'orgueil, l'envie et le découragement. Il est jaloux de chacun, il dit du mal de ses confrères... et meurt peintre en bâtiments.

Et peut-être était-il appelé à illustrer sa patrie! Peut-être richesse, gloire, bonheur, l'attendaient-ils? mais ses mauvaises études l'ont précipité dans l'abîme et ont paralysé le génie qu'il avait reçu de la nature.

Nous devons le reconnaître : quelques esprits laborieux conçoivent, dans cette situation, les moyens de se sauver, et se sauvent en effet; mais il faut pour cela une dose peu commune de courage. Nous en connaissons qui s'exercent à dessiner pendant une partie du jour, et y consacrent même de nombreuses veilles, qui lisent, recherchent, comparent et ne négligent rien pour regagner le temps perdu. Nous en connaissons qui, à force

d'essais et de tentatives, se sont créé un coloris particulier. Ceux-là travaillent du matin au soir, et se distinguent par de belles productions. Nos paroles sévères ne s'adressent pas à ces laborieux artistes. Au contraire, nous les prisons et les estimons comme des hommes qui ajoutent beaucoup à la renommée de l'école flamande. Jamais un travail entrepris avec courage et poursuivi avec constance n'a manqué à produire des fruits importants, des résultats remarquables.

Non, nos dures vérités tombent sur ceux qui gaspillent leur temps avec insouciance; qui travaillent une heure ou deux par jour à une œuvre de pacotille, et n'ont peut-être en leur possession ni crayon ni craie; qui, pendant l'année entière, ne manquent pas une soirée au cabaret, et là, par leurs hâbleries et leurs fanfaronnades, feraient croire que l'art consiste à avoir la langue bien pendue, et cela à tel point que leurs auditeurs les plus simples en haussent les épaules; sur ceux qui avec une suffisance inouïe osent porter un jugement sur tout, et croient qu'il suffit d'être affublé du nom d'*artiste* pour posséder la science infuse sans qu'il soit jamais nécessaire de prendre un livre en main... sur ceux, en un mot, qui ravalent l'art par leur présomptueuse ignorance!

Quand donc ces malheureux comprendront-ils que l'art est un temple où l'on n'entre pas sans initiation? où l'on ne pénètre qu'après s'être purifié aux sources de l'étude des souillures de l'ignorance? Quand concevront-ils qu'on ne peut faire honneur à son pays qu'à la condition de se respecter et de s'estimer soi-même? Jamais! Comprenez-vous cette présomption?

Jeunes élèves qui commencez vos études artistiques, faites attention à mes paroles! Je vous le dis, en vérité, voulez-vous devenir peintres et arriver à la gloire, apprenez tout ce qui peut être appris dans le domaine de l'art... alors vous serez riches en connaissances; votre talent se développera sans effort; votre main saura obéir à l'inspiration de votre âme, et rien ne viendra mettre obstacle à l'accomplissement de vos créations. Étudiez et travaillez pendant vos jeunes années... sinon acceptez comme une prédiction certaine ces paroles... *Barbouilleur oublié, — existence misérable, — et pain amer!*

V

L'HISTOIRE DE FRANZ DEVIENT TRISTE. — COMMENT LE BARON DE PRET ENCOURAGE LES ARTS. — GRANDS MALHEURS QUI ACCABLENT FRANZ. — COMMENT IL REÇOIT ENFIN LA RÉCOMPENSE DE SES TRAVAUX. — CE QU'IL EST AUJOURD'HUI. — CONCLUSION.

Ceux-là sont dans l'erreur qui croient qu'avec d'éminentes aptitudes intellectuelles, le génie naturel le plus heureux et d'excellentes études, on peut devenir peintre en peu de temps; il s'écoule encore de longs mois, parfois même des années, avant qu'on se rende maître des couleurs au point d'en disposer comme de dociles instruments. On fait tant de méchante peinture avant de produire un bon tableau!

La famille de Franz et Franz lui-même commencèrent seulement à faire cette rude expérience. Ses

parents avaient fait pour lui tous les sacrifices sans la moindre défiance, parce qu'ils ne doutaient pas qu'avant peu il ne trouvât un prix élevé de ses œuvres; mais, hélas! combien les bonnes gens se trompaient! Peu à peu leurs sacrifices devinrent, par la force des choses, plus grands et plus onéreux à mesure que Franz se rapprochait de l'âge d'homme : il lui fallait à tout instant des couleurs, des pinceaux, des toiles; et tous ces frais devaient être prélevés sur les minces profits des dentelles de la grand'mère et de la mère, et sur le salaire du père.

Les deux femmes cachèrent longtemps à l'homme qu'elles avaient emprunté de l'argent, enfin elles lui révélèrent qu'elles étaient endettées jusqu'au cou. Le probe et digne ouvrier fut terrifié; et plus d'une fois il alla à son travail le cœur navré, mais il n'adressa un mot de reproche ni à Franz ni aux deux femmes. Lui-même était devenu fier de son fils, et comprenait qu'il n'était plus temps de reculer. Il dévora en silence la honte que lui causait la pensée d'avoir des dettes, et vit s'avancer un sombre avenir.

Un événement très-simple sauva la famille attristée du danger imminent qui la menaçait.

Depuis quelque temps, la grand'mère allait tous les jours dire une prière à l'église Saint-André, devant la statue de la Vierge consolatrice des affligés. Un jour, après sa prière, en revenant à la maison, elle rencontra le baron de Pret dans la rue de l'Église-Saint-André.

L'homme généreux se souvint des traits de la vieille femme, et lui demanda avec beaucoup de bonté com-

ment elle se portait et si elle était heureuse. Il s'ensuivit naturellement une longue doléance de la grand'mère, et cela d'autant plus qu'elle ne pouvait penser autre chose sinon que le bienfaiteur des artistes avait été envoyé à son secours par l'intervention de la Mère de Dieu. Elle ne se trompait pas dans sa croyance, la bonne femme! Le baron de Pret prit sa main amaigrie dans les siennes, et lui dit en souriant :

— Pourquoi ne m'avez-vous pas dit cela plus tôt? Tranquillisez-vous, brave femme. Connaissez-vous monsieur Wappers?

— Oui, monsieur le baron.

— Hé bien, dites à Franz qu'il aille prendre tous les mois vingt-cinq francs chez monsieur Wappers; je les y déposerai pour lui.

Ce disant, le baron s'éloigna de la grand'mère toute saisie. Il remarqua avec émotion deux grosses larmes qui brillaient comme des gouttes de rosée sur le revers de sa main, larmes que la grand'mère avait versées comme un gage d'éternelle reconnaissance.

La bienfaisance du baron de Pret permit à Franz de poursuivre ses études sans crève-cœur; il en vint à ce point qu'il osa entreprendre de composer et d'exécuter un tableau.

Un ami imprudent, ou bien plutôt ignorant, lui persuada que son œuvre était bonne et qu'il devait la placer à l'*Exposition permanente*. Combien Franz eut à déplorer son étourderie ! Son tableau, défectueux en réalité, fut d'autant plus ravalé, et décrié d'autant plus haut qu'il venait d'un débutant qui ne s'était pas encore

procuré des défenseurs ou des apologistes perpétuels.

Il fit de plus belles et de meilleures peintures; mais la prévention déjà enracinée contre lui le fit échouer chaque fois. Il semblait qu'il ne fût plus bon à rien désormais, et qu'il fût incapable de produire autre chose que des *croûtes*. Ce préjugé devint à la fin tellement fort, que ses rares amis eux-mêmes n'osaient plus louer ses ouvrages, dans la crainte de passer pour des *épiciers* ou des gens de mauvais goût. Repoussé du cercle des artistes, renié par des hommes qui avaient moins de talent que lui, reconnu pour un barbouilleur, Franz persista cependant à étudier et à travailler; mais ses œuvres persistèrent aussi, au grand étonnement de la grand'mère, à tapisser les murs de la pauvre demeure.

Que cet exemple serve de leçon à tous les jeunes artistes! Quiconque expose pour la première fois un tableau avec la conscience d'en pouvoir faire un meilleur, est un sot qui se fait lui-même un irréparable tort. N'est-ce pas d'après la première production d'un artiste qu'on juge son talent passé, présent et à venir? Et que de peines inouïes, que d'œuvres excellentes ne faut-il pas pour détruire cette première impression? Ceux qui ont vu les mauvais tableaux ne voient pas d'ailleurs toujours les bons, et persistent ainsi dans leur première opinion.

Plus d'une fois Franz déplora amèrement sa première imprudence; souvent, lorsqu'il était assis devant un panneau, dans son grenier ou *atelier*, il se frappait le front et s'écriait :

— Comment est-ce possible! Quelle stupidité, quel

aveuglement m'a poussé? Je savais que mon tableau était plein de défauts... Et aller l'exposer! Oh! j'avais certainement perdu la tête...

Mais ses infortunes n'étaient pas encore à leur fin.

Comme si Dieu eût voulu éprouver de plus en plus sa vocation artistique, il fut frappé en même temps de deux terribles malheurs. Son père, qui travaillait au déchargement des navires, eut le bras cassé et en outre broyé en partie par la chute d'un tonneau.

Deux jours après mourut son bienfaiteur le baron de Pret.

Ce dernier malheur accabla tellement la pauvre famille, qu'ils passèrent tous deux jours entiers dans les larmes, et pour ainsi dire sans prononcer une parole.

Le jour de l'enterrement du baron de Pret, une humble *Vigilante* suivait de loin le funèbre convoi. Arrivé à Hemixem, lieu de la sépulture, trois personnes sortirent de cette voiture. Elles gagnèrent un chemin détourné voisin du cimetière, et ne se montrèrent pas pendant la cérémonie des funérailles.

Lorsque tout fut fini, et que les magnifiques équipages eurent emporté grand train tous les assistants vers Anvers, on vit trois personnes entrer à pas lents dans le cimetière. C'était Franz donnant le bras à sa vieille grand'mère, que soutenait la mère de l'autre côté. Personne ne les vit, car un silence de mort et une solitude complète régnaient dans le cimetière.

Les voyez-vous tous trois, les yeux rougis par les larmes, la respiration brisée par les sanglots, s'approcher du monticule de terre fraîchement remuée où

repose celui qui faisait le bien en cachette... Oh! ne dites pas que la vertu n'est pas honorée, n'est pas récompensée! les larmes de ces braves gens pèsent d'un poids immense dans la balance de Dieu!

Voyez! les deux femmes s'agenouillent sur la tombe. Elles joignent les mains, leur front s'incline; leurs lèvres s'émeuvent.....

Débitent-elles aussi des fleurs de rhétorique? Leurs paroles sont-elles comptées, mesurées, couchées par écrit, pour n'en rien oublier? Oh! non, elles ne connaissent qu'une prière, une prière que le Sauveur lui-même leur a enseignée; elles disent et redisent ce *Notre Père* tout-puissant et qui renferme toutes les demandes. Leurs voix deviennent plus distinctes en prononçant ce passage :

« Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.

« Sainte-Marie, mère de Dieu, priez pour nous maintenant et à l'heure de notre mort. Ainsi soit-il. »

Leurs cœurs, leurs larmes, leurs sanglots, dirent le reste au Seigneur.

Dors en paix, homme de bien! Nous ne plantons pas de fleurs sur ta tombe; elles ne sont pas immortelles comme la mémoire de tes innombrables bienfaits... Que ton âme reçoive dans le sein de la Divinité une récompense que le monde ne peut donner!

Mais pourquoi Franz ne s'agenouille-t-il pas sur la tombe? Pourquoi? Il est abîmé dans sa douleur, il ne se sent plus vivre, et il a oublié où il se trouve. Voyez, il est là, comme une statue, la tête penchée sur la poi-

trine, les mains crispées sur le front. Comme elles brillent les larmes qui s'échappent de ses yeux ! Malheureux jeune homme ! qui pourrait décrire le mortel désespoir qui gonfle ton cœur à le briser ?

Réveille-toi ! Ne vois-tu pas que cette terre glacée va porter atteinte à la santé de ta grand'mère? Arrache-la à cette tombe ! Le soir la trouverait encore là agenouillée et pleurant. Sois courageux, retourne chez toi...

Le lendemain, Franz dit d'une voix triste à ses parents :

— Nous sommes malheureux et pauvres : je suis la cause de vos chagrins, je le sais. Laissez-moi pourtant vous faire une question, et répondez-moi franchement : Pouvons-nous vivre trois mois encore sans gagner un sou ?

La question demeura longtemps sans réponse. La mère, qui connaissait le projet de son fils, se rapprocha de son mari malade et se consulta avec lui; puis elle dit :

— Trois mois à peine, mais pas davantage !

— Eh bien ! reprit Franz, je vais faire une dernière tentative. Je vais faire encore un tableau, un seul ; et si je ne le vends pas en peu de temps... alors, ma mère, ma grand'mère, je deviendrai peintre d'ameublements !

Ce dernier mot lui coûta à prononcer, et sortit avec peine de sa gorge contractée ; mais il se remit bientôt, et demanda une seconde fois si on voulait le laisser travailler tranquille et libre pendant trois mois. Les parents approuvèrent son projet.

Franz alla chez monsieur Wappers et y reçut les der-

niers vingt-cinq francs que son bienfaiteur y avait déposés pour lui. Avec une partie de cet argent, il acheta des couleurs, et le jour suivant il s'enferma au grenier, et jeta sur la toile l'ébauche du sujet qu'il voulait traiter.

C'était le cimetière d'Hemixem avec une tombe récemment fermée, sur laquelle deux femmes agenouillées priaient; sur le second plan, un jeune homme, accablé de douleur, pleurait; à côté s'élevaient les murs de l'église, et dans le fond s'étendait un riant paysage.

Franz travailla sans relâche pendant deux mois et demi; il peignit d'après nature le cimetière d'Hemixem avec ses accessoires, et fit poser, comme modèles, sa mère et sa grand'mère.

Jamais artiste n'avait fait un tableau avec plus d'ardeur, d'amour et de zèle. Tout entier à son entreprise, pendant tout le temps qu'il y consacra sa tête fut brûlante comme s'il eût eu la fièvre.

Ce tableau pouvait-il être mauvais? Non, il devait être marqué au coin du talent, et c'était ainsi, en effet.

Franz acheta un cadre à crédit. Il eut, cette fois, une autre inspiration; il envoya son tableau à l'exposition de Cologne en Allemagne... Réussirait-il? En tout cas, le tableau serait loin et demeurerait loin, sans que personne en sût rien.

Une pauvreté comme ils n'en avaient jamais éprouvé vint assaillir la famille dans l'attente. Ils mangèrent un pain amer, et succombèrent sous le coup d'une affreuse désillusion. Celle qui montrait le plus de courage était la bonne grand'mère; elle porta en cachette tous ses vêtements et le peu d'objets en or qu'elle possédait au

mont-de-piété, et consola les autres. Mais cela ne pouvait durer longtemps; les habits de Franz et ceux de sa mère finirent par aller aussi au mont-de-piété; les médailles même et les souvenirs des succès passés de Franz furent engagés chez le boulanger pour quelques pains!

On avait fait des dettes chez le boucher, chez l'épicier; le boulanger ne voulait plus rien livrer, personne ne consentait encore à faire crédit au *pauvre artiste* : c'était le nom de Franz dans le quartier. Le loyer à la semaine n'avait pas été payé depuis un mois, et le propriétaire avait déjà envoyé trois fois un huissier pour en réclamer le paiement.

Une après-dînée du mois de septembre, la misère de la famille infortunée était à son comble. On n'avait rien mangé dans la maison depuis la veille au soir. L'huissier était venu signifier qu'il reviendrait à six heures, et que, si le loyer n'était pas payé, le lendemain matin ils seraient expulsés avec leur misérable mobilier.

La grand'mère tenait la main de Franz et s'efforçait de le consoler; la mère pleurait en silence; le père, qui portait encore le bras en écharpe, était assis près de la cheminée, et promenait autour de lui de sombres regards. Tout à coup l'ouvrier fondit en larmes.

Jamais Franz n'avait vu pleurer son père : c'était la première fois de sa vie. Oh! cette vue fut pour lui un coup de foudre; un cri d'angoisse s'échappa de sa gorge, et il tomba à genoux devant son père.

— Mon père! mon père! s'écria-t-il. Vous pleurez? vous! Oh! calmez-vous, demain je serai peintre en bâtiment; je gagnerai trois francs par jour...

L'ouvrier releva son fils et le serra sur son cœur.

— Franz, dit-il, je ne dis pas que ce soit ta faute, mon fils; mais nous sommes si malheureux! Je pleure parce que j'enrage de ne pouvoir travailler. Nous avons faim. Qui nous donnera à manger avant la nuit? Que deviendrons-nous lorsqu'on nous aura jetés dans la rue? N'y a-t-il pas de quoi devenir fou... de quoi se no...

Franz serra vivement son père sur sa poitrine, et étouffa sur ses lèvres par un ardent baiser ce dernier et terrible mot.

Tandis que le père et le fils étaient unis dans cette suprême étreinte, la porte de la chambre s'ouvrit; un homme ayant un portefeuille de cuir sur le dos y plongea la main et en tira une lettre.

Franz se dégagea violemment de son père et s'élança vers la lettre; mais le facteur la retira et dit froidement :

— Une lettre d'Allemagne : c'est deux francs!

Deux francs! Dans quel coin caché de cette misérable maison trouver un tel trésor? Deux francs! — pour des gens qui meurent de faim!

Qui pourrait décrire la désolation et le supplice de la famille infortunée?

Cette lettre renferme peut-être la fin de leurs malheurs; peut-être sécherait-elle leurs larmes, leur donnerait-elle le pain qui leur manque, les mettrait-elle à l'abri de l'expulsion... Et voyez, au moment où, le cœur palpitant, ils dévorent la lettre des yeux et demandent en grâce à pouvoir l'ouvrir, le facteur veut partir et emporter avec lui toutes leurs espérances. Le sol brûle sous les pieds des malheureux; ils piétinent d'impa-

tience; ils s'arrachent les cheveux... Le pauvre Franz se tord de chagrin; il ressemble au navire perdu dans la tempête et ballotté par les flots furieux; il espère et il craint en même temps; cette lettre est peut-être la délivrance : il la voit... et elle va lui échapper !

La mère se jette aux pieds du facteur; elle tend vers lui ses mains suppliantes.

Ah ! il pleure... il n'a pas un cœur de roche. Le voilà qui donne la lettre à Franz, en lui disant :

— Tenez ! je suis pauvre aussi; mais je ne puis voir cela plus longtemps.

Franz ouvrit la lettre lentement et avec anxiété; chaque pli fut déployé avec précaution. Mais il n'eut pas sitôt jeté les yeux sur le contenu que les muscles de son visage se contractèrent convulsivement; il devint pâle comme un mort, et un cri retentit dans la chambre, cri lugubre comme une clameur de détresse. Il s'appuya sur la table, et la lettre, échappant à sa main défaillante, tomba sur le plancher.

La chambre se remplit de cris désolés : la grand'mère leva les bras au ciel; la mère tomba à la renverse sur sa chaise, comme si tous ses membres étaient frappés de paralysie.

Franz s'efforça de parler. On voyait qu'il voulait dire quelque chose; mais les paroles ne pouvaient franchir ses lèvres frémissantes. Enfin, sa voix éclata; il ressaisit vivement la lettre, vola les bras ouverts à sa grand'mère, et s'écria d'une voix altérée :

— Grand'mère ! mère ! mon père ! Je suis peintre ! Cinq cents francs pour mon tableau !

Les quatre bien heureux, dans les bras les uns des autres, s'embrassèrent, se prodiguèrent des caresses, et l'on n'entendit qu'un mélange confus d'exclamations joyeuses.

Après les premières démonstrations de joie, les femmes témoignèrent la curiosité de connaître le contenu de la lettre. Le jeune homme, qui savait passablement le français, la leur traduisit comme il suit :

Cologne, le...

« MONSIEUR,

« Le tableau que vous avez envoyé sous le titre : *Le tombeau d'un bienfaiteur*, a été fort recherché et très-apprécié par les amateurs. Je m'estime heureux de pouvoir vous annoncer que cette même œuvre a été acquise par M. E..., de notre ville, pour le prix que vous aviez fixé.

« A la réception de la présente, vous pourrez toucher la somme de cinq cents francs dans les bureaux de M. L..., banquier en votre ville.

« Vous n'apprendrez pas avec moins de plaisir, je l'espère, que M. E... désire de vous un second tableau de la même grandeur. Le paiement en sera effectué dès que vous aurez mis le tableau à ma disposition.

« LE SECRÉTAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES BEAUX-ARTS DE COLOGNE. »

— Oh ! s'écria une seconde fois Franz, me voilà peintre, grand'mère ! me voilà peintre !

— Oui, mon enfant, répondit la grand'mère avec un

regard plein de fierté, oui; ne te l'ai-je pas prédit? Nous voilà si riches que nous ne verrons pas la fin de notre argent. Laisse-les dire *le pauvre artiste!* Tu vois bien que Dieu est bon, pourtant; nous avions trop souffert. Je vais faire une neuvaine de remerciement à Notre-Dame-des-Sept-Douleurs. Et maintenant, Franz, mon garçon, faisons joyeux accueil à ce que Dieu nous envoie. Nous pouvons bien nous donner un cruchon de bière d'orge et une livre ou deux de côtelettes de cochon. Faisons bombance! Le brave facteur en prendra sa part!

Un quart d'heure après on entendait déjà jusque sur le seuil les côtelettes frire dans la poêle, et l'odeur allait comme une messagère porter l'heureuse nouvelle dans le voisinage; la bière d'orge remplissait les verres, et le facteur passa gaiement la soirée avec Franz et ses parents.

Le lendemain, on appela deux bons médecins pour le père. Les habits et les médailles hypothéqués furent dégagés et toutes les dettes payées.

De ce moment-là, Franz travailla avec courage et sécurité; ses tableaux furent vendus avant d'être terminés, et il ne put bientôt plus satisfaire aux commandes des amateurs.

Franz n'habite plus avec ses parents la pauvre maisonnette; ils ont les deux étages rêvés et de belles chambres bien décorées et garnies de beaux meubles. Le père ne travaille plus sur le quai; il fume sa pipe auprès d'un élégant poêle de Markelbach.

La grand'mère a une servante pour la servir et l'amour

de son cher Franz pour la rendre heureuse sur cette terre.

Ici s'achève notre récit; ajoutons toutefois que nous avons omis, et cela avec intention et pour éviter toute confusion, de dire à nos lecteurs que Franz a eu un petit frère la première année de son admission à l'Académie. L'enfant a aujourd'hui dix ou onze ans, et nous fournira peut-être un jour l'occasion d'écrire une nouvelle histoire.

LA MALE MAIN

En effet, voisin, c'est vrai : il arrive fréquemment des choses qui dépassent l'intelligence humaine, des événements qui viennent démentir toutes les données de la science, et nous font rêver malgré nous d'esprits invisibles et d'une puissance mystérieuse et inconnue. A ce sujet, je veux vous raconter un fait dont j'ai été témoin oculaire, et qui a fait sur mon imagination une impression ineffaçable.

En l'année 1834, demeurait à Borgerhout[1] une orpheline âgée d'environ dix-huit ans, du nom de Thérèse. Elle était d'un caractère doux et paisible, gagnait son pain quotidien par des travaux de couture et habitait seule une chambre louée. Ses traits délicats portaient

1. Commune voisine d'Anvers.

tous les signes de la santé et du bonheur; sa conduite irréprochable et sa gaieté naturelle la faisaient aimer de tout le monde; et comme elle était très-laborieuse et gagnait par là un très-joli salaire, elle s'estimait à bon droit l'une des plus heureuses créatures de la terre.

Une incroyable aventure vint tout à coup faire de la jeune et joyeuse fille un être triste et misérable. Voici à peu près comment elle racontait l'événement :

Un jour, elle s'était rendue à Berchem pour y faire à la journée des vêtements de femme et d'autres ouvrages de couture. Vers le soir, à cette heure où il ne fait ni jour ni nuit, elle avait pris un chemin de traverse pour regagner sa demeure. Elle se hâtait fort, car le ciel se couvrait de nuages noirs, et l'obscurité menaçait de la surprendre à l'improviste. De plus, il avait fait ce jour-là une chaleur étouffante; tout faisait craindre qu'un terrible orage n'éclatât bientôt, et cela d'autant plus que par moments déjà d'ardents éclairs illuminaient l'horizon lointain. Thérèse n'était pas des plus hardies : le silence de mort qui régnait dans la campagne, cet instant lugubre qui précède l'orage et où la nature épouvantée semble plongée dans la stupeur, tous ces signes effrayants faisaient battre d'angoisse son cœur et accéléraient doublement sa marche.

Soudain un formidable éclair jaillit des nuages; la foudre tonne et ébranle le sol. Thérèse s'arrête saisie d'une vive anxiété et porte les mains à ses yeux; mais son effroi grandit encore en entendant tout près d'elle une voix étrange qui lui demande l'heure. La jeune fille terrifiée laissa tomber ses mains, et son regard s'arrêta

avec horreur sur une laide vieille femme qui, avec un rire hideux, réitérait sa demande :

— Eh bien, ma fille, quelle heure est-il ?

Sans réfléchir et la tête entièrement perdue, Thérèse répondit :

— Huit heures.

Une expression de colère se peignit sur le visage ridé de la vieille, et elle s'écria d'un ton de méchante ironie :

— Oh ! toi aussi, tu es de ceux qui se moquent des vieilles gens à cheveux gris ! Tu ne fais pas bien, ma fille, de courir après neuf heures dans ce chemin solitaire. Tu ne sais pas ce qui peut arriver !

En disant ces mots, elle frappa trois coups sur l'épaule droite de Thérèse, et continua sa route. Au contact de la vieille femme, la malheureuse jeune fille devint froide comme glace; elle sentit un indéfinissable frisson parcourir son corps, et il lui sembla qu'un rude lien étreignait son cœur.

Tremblante et immobile, elle resta quelques instants comme frappée de stupeur à la même place, avant que l'idée lui vînt de frapper la vieille à la tête pour briser le charme de la male main dont elle craignait d'être touchée; mais la femme était déjà si loin dans l'obscur sentier, que Thérèse n'osa la suivre, d'autant plus qu'un nouveau coup de tonnerre déchira les nuages et que la pluie se mit à tomber par torrents.

Les vêtements tout trempés et à demi morte, Thérèse atteignit enfin sa demeure, se déshabilla et se mit au lit.

Le lendemain, vers midi, une personne de la maison entra dans sa chambre afin de l'appeler pour le dîner;

mais elle n'eut pas sitôt mis le pied dans la chambre, qu'elle recula avec un cri affreux, descendit en courant l'escalier, et tomba au milieu des convives en criant :

— Oh ! Thérèse est morte !

A ces mots, deux hommes et trois ou quatre femmes se levèrent de table et montèrent précipitamment. A la première vue, ils crurent aussi voir un cadavre; mais, s'étant approchés du lit, ils commencèrent à douter de ce malheur. Thérèse gisait sans mouvement, il est vrai; l'un de ses bras semblait bien si souple qu'il pendait comme une corde au bord du lit; son visage était bien transparent comme le verre et d'une teinte jaunâtre; mais ses yeux étaient ouverts, et bien que brillant d'un éclat fixe et effrayant, étaient vivants et intacts. Un des hommes présents voulut poser sur le lit le bras pendant; il ne fut pas peu effrayé en trouvant ce bras aussi raide et aussi peu flexible que du fer. Bien que le corps de Thérèse portât tous les signes de la mort, cependant un sentiment inexprimable remplissait le cœur des spectateurs. Pas un seul d'entre eux ne se tenait pour certain que la jeune fille eût quitté ce monde; au contraire, tous avaient la conviction qu'elle vivait encore, quoiqu'elle restât sourde à tout appel et insensible aux pincements et aux secousses.

En dépit de tous les efforts des médecins, Thérèse demeura dans cet état pendant deux jours et deux nuits. Au coup de la quarante-huitième heure, elle s'éveilla d'elle-même, se frotta un instant les yeux comme quelqu'un qui sort d'un profond sommeil, promena un regard surpris dans sa chambre et sur les personnes qui

l'entouraient, et se mit tout d'un coup à verser des larmes si abondantes que tous ceux qui étaient là, pris de compassion, pleurèrent avec elle.

Chacun lui adressa la parole et lui demanda comment cet inexplicable mal lui était survenu; mais chaque fois elle pleurait plus amèrement et ne répondait rien. Après un long interrogatoire que lui fit subir le docteur, elle s'écria enfin avec un sanglot déchirant : Oh! priez pour moi; je suis ensorcelée!

Peu de personnes crurent d'abord à cette assertion. Moi-même, qui l'entendis, estimai que c'était là un effet de l'égarement d'un esprit malade. Mais le récit de sa rencontre avec la vieille femme donna du moins à toutes les personnes présentes, à l'exception du docteur et de moi, la conviction qu'elle était effectivement ensorcelée.

Quoi qu'il en fût, la suite parut confirmer son horrible pensée. Pendant cinq années, ses yeux gardèrent leur éclat, sa peau demeura jaunâtre et transparente comme le verre. On ne remarquait d'ailleurs en elle aucun autre changement qu'un amaigrissement toujours croissant, et déjà chacun croyait que la mort avait marqué d'une croix rouge la jeune fille ensorcelée, et qu'elle ne tarderait pas à emporter sa victime. Tous les ans, au jour et à l'heure de sa rencontre avec la vieille, elle était prise subitement d'un sommeil léthargique qui, comme le premier, durait chaque fois quarante-huit heures. Durant ces crises, elle devait entendre et voir d'horribles choses, comme aussi subir d'atroces souffrances; c'est du moins ce que faisaient assez pré-

sumer les plaintes et les paroles entrecoupées qui lui échappaient; mais ni promesses ni menaces ne pouvaient la décider à dire ce qu'elle ressentait ou voyait. Une puissance mystérieuse et redoutable pour elle la forçait au silence sur ce point. Elle racontait cependant à qui voulait l'entendre que toutes les nuits, sur le coup de minuit, elle voyait la porte de sa chambre s'ouvrir et la vieille sorcière apparaître; que cette méchante femme s'approchait du lit, lui montait sur le corps et lui comprimait la poitrine sous ses genoux jusqu'à une heure, tellement que la douleur lui faisait perdre le sentiment et la vie sans qu'elle sût crier ni se lever.

Deux femmes, qui ne croyaient pas à la réalité de ces apparitions, prirent une fois l'audacieuse résolution de veiller auprès de son lit jusqu'à ce qu'elle s'endormît. Elles ne virent pas la sorcière; mais, au coup de minuit, la jeune fille endormie ouvrit des yeux brillants, et, toute en sueur et avec des cris rauques et effrayants, se mit à lutter et à se débattre contre un être invisible qui devait peser sur son sein, et sa physionomie prit enfin une telle expression d'angoisse que les deux femmes épouvantées s'enfuirent de la chambre.

Ces souffrances continuelles et inexplicables n'empêchaient pas Thérèse de se livrer à ses travaux habituels. Elle considérait son état comme un sort inévitable, et bien qu'elle laissât ses voisins consulter les médecins et chercher des remèdes à son mal, elle-même semblait demeurer indifférente à leurs efforts. On comprend assez que tous les charlatans, tous les possesseurs de secrets contre la sorcellerie avaient été mis à contribution à ce

sujet. On avait prononcé toutes sortes de paroles, en des langues connues et inconnues, sur la jeune malade; elle s'était couchée avec un crapaud vivant dans la main; elle avait posé deux os de mort en croix au pied de son lit; elle avait mis sous son oreiller, pendant six mois, une de ces coiffes avec lesquelles naissent parfois les enfants, et maintenant elle portait sur son sein un morceau de la corde qui avait servi à pendre un assassin. Et pourtant tout cela n'avait servi de rien; la sorcière continuait toutes les nuits à écraser sous ses genoux et à martyriser la malheureuse fille.

Vers la fin de 1839, Thérèse était tellement amaigrie et épuisée qu'elle ne se tenait plus debout qu'avec peine, et que chaque jour paraissait devoir être son dernier jour. Elle avait tout à fait l'aspect d'un squelette habillé; ses joues étaient caves, ses yeux étincelants enfoncés dans l'orbite, et ses doigts effilés craquaient comme des osselets dépouillés de chair.

Vers cette époque, les voisins apprirent d'une paysanne qu'entre Zoersel et Schilde, au milieu de la bruyère, demeurait un petit vieillard qui avait pouvoir contre tout sortilége, et savait délivrer de la male main et de tout mauvais sort. La paysanne raconta comment le vieillard avait désensorcelé ses vaches, comment il avait délivré de la male main l'enfant de son frère, et beaucoup d'autres faits merveilleux qui décidèrent les voisins à essayer une fois encore si cet homme ne pourrait venir en aide à Thérèse.

On envoya quelqu'un à Schilde chercher le vieillard, et celui-ci, après force instances et prières, revint à

Borgerhout avec le messager. Comme tous les septuagénaires, il avait le dos voûté, les cheveux blancs, les joues creuses et desséchées et les yeux profondément enfoncés. Cependant sa physionomie ne manquait pas d'une certaine noblesse, et on y lisait la finesse et la ruse. Sa démarche était lente, ses pas mesurés et son regard constamment fixé sur le sol.

Quand il entra dans la chambre de Thérèse, il s'y trouvait quelques vieilles femmes et moi-même. La jeune fille ne s'émut pas à l'arrivée du nouveau faiseur de miracles et le considéra avec indifférence et incrédulité. Lui, sans prendre garde à elle, alla successivement murmurer dans chaque coin de la chambre quelques mots incompréhensibles, prit dans le foyer deux tisons enflammés, posa ceux-ci en croix devant la porte, et alors seulement vint se placer devant la jeune fille. Après l'avoir un instant regardée dans les yeux, il lui adressa, d'une voix dont le timbre était étrange, les questions suivantes :

— Ma fille, une male main s'est posée sur vous.

— Je le sais.

— N'avez-vous rien sur la conscience ?

— Oh ! non, je vais à confesse tous les mois.

— Ne vous êtes-vous pas maudite vous-même ?

— Encore bien moins.

— Ne savez-vous pas si votre père ou votre mère vous a jamais maudite ?

— Je n'en sais rien ; ils m'aimaient beaucoup et sont morts de bonne heure.

— N'avez-vous jamais caressé un chat noir ?

— Non.

— Ne vous êtes vous jamais arrêtée à minuit dans un carrefour?

— Jamais.

— Alors, vous pourriez bien avoir raison de penser que la vieille femme vous a ensorcelée.

— Oh! quant à cela, j'en suis sûre.

— Voulez-vous être délivrée?

— Pouvez-vous le demander?

— Répondez-moi!

— Oui, je veux être délivrée.

Le vieillard alla silencieusement s'accroupir sur ses talons auprès du feu, et regarda fixement les flammes sautillantes en paraissant parler à un esprit invisible.

Il est inutile de vous peindre l'anxiété et la frayeur des femmes qui se trouvaient là : toutes étaient pâles, tremblantes, et se regardaient les unes les autres d'un air interrogateur et interdit. Les plus intimidées eussent volontiers quitté la chambre; mais aucune n'eût osé franchir les tisons enflammés, sachant qu'une sorcière s'y casse infailliblement le cou. Cependant, la chambre s'était remplie de fumée; les pauvres femmes suffoquaient, et suaient à grosses gouttes des efforts qu'elles faisaient pour ne pas tousser.

Enfin, au bout d'un quart d'heure, le vieillard se leva, et, revenant devant la jeune fille, reprit la parole en ces termes :

— Ma fille, maintenant je connais votre mal et celle qui a posé sur vous la male main.

— Est-ce la vieille sorcière?

— C'est la vieille sorcière.

— Oh ! je le sais bien.

— Je puis vous délivrer, mais seulement par une lutte de vie ou de mort. Dites-moi, si vous mouriez tandis que je m'efforcerai de vous délivrer de la male main, me le reprocheriez-vous au jour du dernier jugement ? En chargeriez-vous mon âme ?

— Oh ! non ; ne suis-je pas condamnée à mourir si vous ne me délivrez pas ?

— Est-ce là votre dernier mot ?

— Oui.

Le vieillard se tourna vers les femmes épouvantées, et dit :

— Désirez-vous toutes que cette fille soit délivrée ? Eh bien, je puis accomplir cette œuvre ; mais pour la mener à bonne fin j'ai besoin d'une chose que je ne puis trouver que dans le cimetière d'un village du pays de Waes, de l'autre côté de l'Escaut. Je pourrais bien faire le voyage à mes propres frais ; mais il doit être fait avec de l'argent expressément donné pour cela.

— Mais, demanda là-dessus une toute vieille femme qui peut-être avait envie aussi de se mêler de magie noire, mais ne pouvons-nous savoir ce dont vous avez besoin ? Nous pourrions peut-être vous le procurer.

— Impossible ! reprit le vieillard. Il me faut de la mousse qui ait crû sur une tête de mort de cent ans. Où iriez-vous en chercher ? Je connais dans le pays de Waes un village où se trouve un très-vieux charnier et où des os de mort centenaires sont maçonnés dans le mur de l'église. C'est là qu'il me faut aller, à l'heure de minuit,

gratter la mousse avec un couteau neuf, en prononçant certaines paroles. Ainsi, si vous voulez faire une bonne œuvre, donnez-moi deux ou trois florins pour défrayer mon voyage.

L'argent demandé fut rassemblé par les femmes et donné au vieillard. Celui-ci reprit :

— Mes amis, je ne puis me mettre en route sans avoir la certitude que, cette nuit, trois gaillards déterminés veilleront dans cette chambre; car si on ne l'empêche pas, la sorcière par vengeance martyrisera et torturera tellement la pauvre fille, que nos efforts pour la sauver seraient peut-être à jamais inutiles. Promettez-moi donc, sur votre foi, que vous chercherez trois hommes. Voici ce qu'ils auront à faire : l'un d'eux aura la main pleine de pois; quand à minuit la porte s'ouvrira, il jettera ces pois au hasard autour de lui. Si l'un des pois touche la sorcière, elle deviendra visible et s'envolera, en hurlant, par la fenêtre. Il faut dans ce but laisser celle-ci ouverte. Il n'y a d'ailleurs rien à craindre, car elle n'a aucun pouvoir sur les veilleurs.

On promit de satisfaire au désir du vieillard. Celui-ci prit son bâton, et dit à la malade :

— Allons, consolez-vous et soyez tranquille, ma fille. Après-demain, la male main sera levée, vous guérirez, et vous recouvrerez une santé meilleure que jamais.

A ces mots, il ramassa les tisons mis en croix devant la porte, les jeta dans le foyer et quitta la chambre.

Dans le courant de la journée, le commissaire de police vint deux ou trois fois s'enquérir du vieillard; mais

chaque fois on lui dit qu'il était parti, et qu'on ne savait s'il s'était rendu à Schilde ou ailleurs.

Ce ne fut pas sans beaucoup de peine qu'on trouva trois hommes assez hardis pour veiller dans la chambre de Thérèse. Après beaucoup d'allées et de venues on en avait rencontré deux qui avaient pris sur eux de risquer la périlleuse veillée, mais à condition que je ferais, moi, le troisième.

J'avais dans le voisinage une certaine réputation de courage, bien qu'au fond je ne sois pas grand amateur de sorcellerie ni d'accointances avec les esprits. Mais ici je me vis forcé de soutenir ma bonne renommée.

Vers une heure du soir, nous montâmes les escaliers avec des battements de cœur, en proie à une émotion qui provenait d'une profonde inquiétude, et nous nous introduisîmes dans la chambre, silencieusement, avec circonspection, comme trois spectres. Nous allâmes, sans dire mot, nous asseoir sur des chaises, à proximité d'une table. Peu à peu, cependant, le courage nous revint; nous commençâmes à chuchoter entre nous à voix basse à l'oreille. On déboucha une bouteille d'eau-de-vie; chacun de nous alluma sa pipe et lança quelques bouffées de fumée par la fenêtre ouverte. Thérèse gisait sur son lit devant nous; elle dormait les yeux fermés, et n'eût été sa maigreur de squelette, nous n'eussions remarqué en elle rien d'extraordinaire. La marche du temps influait singulièrement sur notre disposition d'esprit; de onze heures à onze heures et demie, nous nous sentîmes de plus en plus à l'aise, et notre voix devint plus haute et plus joyeuse; mais de onze heures et demie à

minuit, nous perdîmes peu à peu le courage et la parole, si bien qu'aux approches de l'heure fatale nous nous trouvâmes pris d'une indicible anxiété. Pas une pipe ne fumait encore ; pas un mot ne tombait de nos lèvres ; nos yeux seuls étaient en mouvement, et lançant de rapides et furtifs regards, se promenaient hagards de la porte à Thérèse. La seule lampe qui nous éclairât parut aussi se ressentir de la prochaine arrivée de la sorcière, car elle commença à brûler d'une façon bizarre et désordonnée; tantôt elle projetait de vives lueurs, tantôt elle éclairait à peine, et par moments des étincelles s'échappaient de la flamme en petillant comme un feu d'artifice...

Tandis que, pâles et tremblants, nous nous regardions les uns les autres, un coup de cloche sonore vint frapper nos oreilles : nous tressaillîmes de frayeur ; les pois tombèrent de la main de celui qui était chargé de les jeter et accrurent notre anxiété par le bruit qu'ils firent en roulant sur le plancher. Heureusement, nous en avions en réserve un paquet tout entier. Nous fixions sur la porte des yeux écarquillés, ne doutant pas que la sorcière ne fût sur le point de l'ouvrir. Mais en ce moment notre attention fut soudain appelée sur Thérèse. Celle-ci avait les yeux ouverts et semblait éveillée ; une expression affreuse contractait ses traits ; elle faisait d'horribles contorsions comme si elle eût cherché à se délivrer d'un poids qui l'écrasait, et des cris rauques s'échappaient de sa gorge comprimée. Le moment nous parut venu de lancer les pois, car nous étions certains que la sorcière était occupée à torturer Thérèse. Nous en fûmes encore

plus convaincus lorsque, d'une voix faible mais navrante, la malheureuse fille adressa ces paroles à son ennemie invisible :

— Oh ! laissez-moi reprendre haleine. Grâce ! grâce ! Oh ! non, non, ne déchirez pas mon cœur avec vos ongles... Donnez-moi le coup de grâce, faites-moi mourir !

Elle se tut un instant et reprit, comme si quelqu'un lui eût parlé :

— Vous vous trompez : ce n'est pas moi qui ai appelé l'homme. Oh ! lâchez-moi ! ôtez de ma poitrine ce poignard brûlant. Je dirai que je ne veux pas, — je chasserai le vieillard.

Vous comprendrez facilement la terreur que nous inspirèrent ces paroles ; nous avions perdu la tête et étions, pour ainsi dire, hors de nous. Cependant, l'un de nous eut encore assez de présence d'esprit pour se souvenir de ce qu'il devait faire : il prit une poignée de pois, et les lança de toutes ses forces sur le lit. Il nous sembla qu'un souffle comme un vent passait devant notre visage. Thérèse ferma les yeux ; son visage prit soudain une expression de calme : elle dormait comme auparavant. Cette victoire nous rendit du courage et des forces ; nous crûmes notre tâche terminée, et fûmes tout joyeux de pouvoir quitter la chambre sans honte. Mais une nouvelle apparition devait encore glacer le sang dans nos veines. En nous retournant nous vîmes sur l'appui de la fenêtre un chat noir qui fixait sur nous des yeux flamboyants et semblait menacer de nous faire expier ce que nous avions fait. Nous regardâmes l'ani-

mal ou plutôt l'esprit avec une frayeur croissante ; lui, sauta de la fenêtre dans la chambre, et s'avança lentement vers nous.

L'un de nous ouvrit la porte, et pour être plus tôt dans la rue se laissa choir du haut en bas des escaliers. J'ose le dire, nous le suivîmes de près et prîmes la fuite comme lui. Parvenus dans la rue, nous reconnûmes qu'aucun de nous n'avait l'audace de s'aller coucher ; nous éveillâmes un baes voisin et achevâmes de veiller jusqu'au matin dans son estaminet.

Nous apprîmes alors dans la maison qu'habitait Thérèse qu'elle était dans un triste état et conservait à peine assez de force pour mouvoir la tête et les mains.

Vers midi, le vieillard revint de son voyage, et nous annonça que le soir même, à minuit, il dompterait la sorcière et délivrerait Thérèse. Mais il fallait lui procurer quelques objets, notamment le cœur saignant d'un agneau, un chien vivant, une grande aiguille à tricoter toute neuve et un chaudron de cuivre dans lequel on n'eût jamais cuit ni raie ni flotte.

Le cœur d'agneau fut bientôt trouvé, les bouchers ayant précisément abattu ce jour-là le bétail de la semaine ; on acheta l'aiguille à tricoter ; une âme complaisante prêta le chaudron ; mais quant au chien ce fut plus difficile : personne ne voulait donner le sien, parce qu'on savait que la male main qui pesait sur Thérèse devait retomber sur l'animal. Il ne se trouva pas un voisin qui eût envie d'avoir chez lui un chien ensorcelé. Enfin, on apprit qu'un paysan de Deurne avait l'intention de noyer son chien. Un homme se rendit chez lui,

et revint l'après-midi avec un barbet noir si vieux qu'il savait à peine encore marcher.

A onze heures du soir, bon nombre d'hommes et de vieilles femmes étaient réunis chez un cordonnier non loin de la demeure de Thérèse. La délivrance solennelle ne devant pas s'opérer sous le toit de la personne ensorcelée, le cordonnier avait prêté pour la grande œuvre une de ses chambres. Vous comprenez bien que je ne manquai pas de m'y trouver.

L'aspect de cette chambre était étrange : une lampe de fer-blanc neuve brûlait sur une table auprès du feu; à côté de la lampe se trouvaient un cœur saignant et une grosse aiguille à tricoter. Dans la cheminée, au-dessus d'un grand feu, était suspendu un chaudron de cuivre, plein d'eau bouillante; dans un coin du foyer, le vieillard accroupi parlait aux flammes. Non loin de lui le barbet noir, attaché à une corde, dormait sur un peu de paille.

Les voisins et les curieux, le cœur battant, tremblant de tous leurs membres, étaient pressés dans la pénombre à l'autre extrémité de la pièce.

Dès que l'horloge suspendue dans la chambre annonça par un seul coup onze heures et demie, le vieillard se leva du milieu des cendres, et s'approcha de la lampe. Il tira de sa poche une petite bourse de cuir, l'ouvrit et en versa une espèce de poudre verte sur un morceau de papier. C'était sans doute la mousse qu'il avait recueillie sur une tête de mort vieille de cent ans. Il en jeta, en prononçant certaines paroles, une pincée sur la flamme de la lampe, qui se mit à illuminer la chambre d'une

pâle et fantastique lueur; il jeta le reste de la poudre dans la chaudière bouillante.

Puis se tournant vers les voisins, il dit :

— Quoi que vous entendiez ou voyiez, ne vous effrayez pas ! Le cœur que voilà est devenu le cœur de la sorcière ; au coup de minuit, je le percerai avec l'aiguille. Alors vous verrez apparaître une vieille femme hurlant et gémissant ; elle me priera et me suppliera de lui retirer l'aiguille du cœur ; mais je ne le ferai que lorsqu'elle aura fait tomber sur ce chien la male main qui pèse sur Thérèse. Je vous le répète, ne craignez rien, quoi que vous entendiez ou voyiez !

Le solennel avertissement du vieillard produisit un effet tout différent de celui-ci qu'il en attendait ; ce fut alors seulement qu'on se mit à trembler tout de bon et à se serrer les uns contre les autres au milieu d'un silence de mort. Une vieille femme s'évanouit, et donna à cinq ou six des plus peureux l'occasion, sous prétexte de l'emporter, de quitter honorablement la chambre aux sortiléges. Cependant, tous les yeux étaient fixés sur l'aiguille de l'horloge.

Encore cinq minutes !

Une tombe fermée n'est pas plus morne et plus lugubre. Tout d'un coup le pauvre chien se mit à trembler ; le museau dressé en l'air, il poussa un hurlement plaintif comme si quelqu'un était près de trépasser dans le voisinage. Ces sinistres pressentiments jetèrent le trouble parmi les femmes ; on entendit quelques chaises craquer, quelques femmes s'affaisser sur le plancher, puis tout redevint silencieux comme auparavant ; le

chien seul remplissait l'appartement de cris de douleur.

Encore deux minutes !

Le vieillard se leva, prit le cœur sanglant dans une main, l'aiguille à tricoter dans l'autre. L'œil fixé sur le cadran de l'horloge, il se tenait prêt à piquer...

On entendit soudain à la porte de la rue une rumeur et des pas lourds et pesants comme ceux d'une personne qui marche à l'aide d'un bâton.

— La voilà ! la voilà ! s'écrièrent les femmes effrayées en se cramponnant à l'envi les unes aux autres et en se serrant pêle-mêle dans un coin.

La porte s'ouvrit. — Au grand étonnement des femmes et du sorcier lui-même, on vit apparaître tout autre chose que la sorcière... Deux gendarmes et le commissaire de police !

Avec une merveilleuse promptitude, les gendarmes saisirent le vieillard au collet, l'entraînèrent violemment loin de la table, et lui arrachèrent l'aiguille de la main.

Encore une minute !

— Mon gaillard, il faut nous suivre ! dit le commissaire.

— Quel mal ai-je fait ? demanda le vieillard tout tremblant.

— Peu m'importe ! répondit-on ; vous exercez illégalement l'art de guérir. C'est défendu.

Le vieillard jeta un regard sur l'horloge et vit que minuit allait sonner.

— Oh ! s'écria-t-il dans un accès de désespoir, encore un instant ! un petit instant seulement ! Je vous en sup-

plie, une demi-minute! Accordez-moi cela, ou vous tuez quelqu'un!

— Non, non, dit l'un des gendarmes. Il faut nous suivre sur-le-champ, sinon nous vous mettons les menottes! Vous êtes vieux, cela vous ferait beaucoup souffrir... Ainsi, en avant!

Une indicible rage s'empara du vieillard; il lutta violemment contre les gendarmes et chercha à se précipiter vers la table; mais en ce moment le poids de l'horloge se mit à descendre et le premier coup de minuit sonna!...

Comme si la foudre l'eût frappé, le vieillard se laissa tomber sans force dans les bras des gendarmes, et s'écria d'une voix qui semblait lui déchirer la poitrine :

— Malheur! malheur! elle est morte!

A peine cette exclamation lui avait-elle échappé que quelqu'un franchit le seuil de la porte en criant :

— Oh! ne vous donnez plus de peine! Thérèse vient de rendre l'âme à l'instant, et cette fois-ci elle est vraiment morte : elle est froide comme glace!

Les gendarmes ne se laissèrent intimider par rien et emmenèrent le vieillard à la maison d'arrêt, en attendant qu'il fût mis en jugement pour exercice illégal de l'art de guérir. Il fut plus tard condamné de ce chef à quelques mois de prison.

— Eh bien! voisin, que dites-vous de cette histoire? Que c'était pure imagination chez Thérèse, et qu'elle avait la maladie que le peuple nomme *hypo*. Je veux bien le croire aussi; mais comment expliquer alors l'exact accomplissement de ses pressentiments? Com-

ment trouver le nœud de la prédiction du vieillard confirmée à l'instant par la mort de Thérèse ? Quant à moi, j'y vois peu clair et n'y veux plus penser, car cela me donne de mauvais rêves, et la peur m'en prend dans l'obscurité. En tout cas, s'il est vrai que l'imagination et la réalité produisent les mêmes effets, en quoi diffèrent-elles l'une de l'autre, et qu'appellera-t-on réalité ou imagination ? Et quelle différence y a-t-il entre un ensorcellement véritable et un ensorcellement imaginaire ?

ANGE ET DÉMON

RÊVERIE

I

(Un frère conduit sa sœur malade vers un banç dans le jardin.)

LE FRÈRE.

Assieds-toi, ma pauvre petite sœur. Je vais placer derrière toi un mol édredon; laisse pencher ta tête pour que le souffle embaumé du midi vienne caresser tes joues. Vois, comme tout t'aime en ces lieux : les fleurs tournent leurs calices vers ton doux visage, les oiseaux entonnent leurs plus belles chansons... A tes pieds le ruisseau étincelant ralentit son cours et murmure doucement; là-bas le soleil couchant couvre la campagne d'un splendide manteau de pourpre... Oh! ne sens-tu pas comme le zéphyr séduit, folâtre et se joue dans tes blonds cheveux et sur ton cou délicat?

LA SŒUR, *assise.*

Frère, la nature est belle, n'est-ce pas? Tout autour de nous sourit et tressaille d'allégresse; tout est joie et bonheur sur la terre! Pourquoi notre mère me parle-t-elle toujours d'une patrie plus belle et plus fortunée? Et pourquoi des larmes brillent-elles dans ses yeux quand elle dit qu'un lieu meilleur m'attend?

LE FRÈRE.

Chère Rosa, si les larmes de l'homme brillaient comme les pierres précieuses de couleurs diverses, tu verrais tomber des yeux de notre mère des perles blanches et des perles noires. Elle déplore ton départ prématuré pour la patrie qui est là-haut; mais elle se réjouit en même temps que le Seigneur t'ait accordé la couronne des âmes pures.

LA SŒUR.

Partirai-je bientôt, frère?

LE FRÈRE.

Dieu seul le sait, Rosa.

LA SŒUR, *rêveuse.*

Comme le vol de cet oiseau est rapide et empressé! Il a pris un vermisseau destiné à nourrir ses petits. Écoute, avec quels cris de joie l'accueille la petite famille!... Quand ses petits chanteront je serai dans la patrie là-haut, n'est-ce pas, frère?

LE FRÈRE, *les yeux humides.*

O ma sœur, ne parle pas ainsi! Si l'ange vient plus tôt, tu partiras avec lui.

LA SŒUR.

Frère, les rosiers promettent encore tant de fleurs..... Partirai-je avant que leurs boutons soient épanouis?

LE FRÈRE.

Rosa, ne laisse pas ces tristes rêveries assombrir ton âme. Savoure paisiblement les dons de Dieu. Prends cette rose; c'est ton image et elle porte ton nom. Puisse son cœur parfumé récréer ton âme!

LA SŒUR, *contemplant la rose.*

Pauvre rose, pourquoi t'avoir si tôt arrachée de ta tige?... Frère, quel sera maintenant le sort de cette fleur?

LE FRÈRE.

Elle va se faner et mourir, Rosa.

LA SŒUR.

Mourir! mourir! ce mot me fait frémir... Il me faut mourir aussi avant de partir pour la céleste patrie.

LE FRÈRE.

La mort, ô ma sœur, peut sembler effrayante au méchant; mais à toi, elle doit apparaître gracieuse et souriante.

LA SŒUR.

Et pourtant l'angoisse oppresse mon sein. Que m'arrivera-t-il donc en ce moment redouté?

LE FRÈRE.

Ma sœur, tu verras apparaître un ange à ta droite; il t'enveloppera de rayons de lumière, il te prendra dans ses bras, déploiera ses ailes d'or, et remontera avec ton

âme pleine d'allégresse vers Dieu, qui t'a préparé une belle place dans son ciel.

LA SŒUR, *après un long silence.*

Frère, je sens mes yeux s'appesantir; je voudrais bien dormir sous les doux rayons du soleil, cela me ravivrait.

LE FRÈRE.

Pose la tête sur l'oreiller, Rosa; je veillerai sur ton sommeil.

LA SŒUR.

Pas ainsi, frère... Le coussin à droite. N'est-ce pas là que doit apparaître l'ange du Seigneur? Ne vois-tu pas comme une nuée lumineuse autour de moi? L'ange est déjà là, peut-être!

LE FRÈRE.

Non, non, sœur, il ne viendra pas aujourd'hui encore. Chasse ces trompeuses illusions, et repose doucement ta tête fatiguée.

LA SŒUR *pose la tête sur le coussin et effeuille distraitement la rose sur sa main.*

Éveille-moi, frère, si je dormais trop longtemps.

LE FRÈRE *s'assied auprès de la sœur et se met à pleurer.*

Deux fleurs flétries! — Pauvre rose, voilà tes pétales de pourpre semés comme des taches de sang sur ses mains de neige! (*La sœur remue la main; les feuilles de rose tombent dans le ruisseau.*) O chère sœur, comme c'est bien là l'image de ta destinée! Ses seize années se sont écoulées sous l'aile protectrice de l'amour maternel

et d'une tendre amitié; comme ces feuilles, elle les a vues, aimante et joyeuse, briller et disparaître tour à tour; et maintenant, — pauvre fleur découronnée qui s'incline sur sa tige brisée, — maintenant elle n'a plus une seule feuille à jeter au torrent de la vie. Sa tête alourdie se penche vers la tombe; son âme se dégage des liens d'un corps souffrant et épuisé, et peut-être l'ange est-il vraiment déjà à son côté... Quel peut donc être ce mal? Le Seigneur choisirait-il les plus pures d'entre les jeunes filles pour augmenter les chœurs célestes? Ce mal inconnu qui les consume serait-il une préparation à la béatitude? Ma sœur unirait donc sa voix à celle des anges devant le trône du Seigneur...

(*Il penche la tête et garde le silence.*)

II

L'ANGE GARDIEN, LE DÉMON, LA JEUNE FILLE.

L'ANGE.

Arrière, mauvais esprit, que viens-tu chercher ici?

LE DÉMON.

Crois-tu, ange de lumière, que je t'abandonne une âme sans combattre. Si ton amour te porte à protéger les hommes, ma haine me pousse à les persécuter.

L'ANGE.

Ta haine? Que t'a fait cette jeune fille?

LE DÉMON.

N'est-elle pas fille d'Ève?

L'ANGE.

Tu l'as dit.

LE DÉMON.

Cette jeune fille appartient à la race humaine; elle peut aller à Dieu et trouver place en sa présence. Moi, vaincu, foudroyé, précipité dans l'abîme, moi seul je demeure éternellement banni. La patrie qui m'est ravie est donnée à ce misérable favori, l'homme! Et je ne le haïrais pas! je ne le persécuterais pas! Oh! j'en ai trop dit déjà! L'envie consume mon sein... A moi cette âme!

L'ANGE.

Elle est pure, tu ne peux y toucher.

LE DÉMON.

Eh bien, c'est ce que nous essaierons. Tu as pour toi la froide vérité, moi les séductions du mensonge. Commençons la lutte! (*Un profond sommeil s'empare du frère; un nuage l'enveloppe; l'air devient tiède et embaumé; de brillantes fleurs naissent autour de la jeune fille; une foule d'oiseaux chantent dans les arbres.*)

L'ANGE, *avec une calme tristesse.*

O Dieu tout puissant, donne à la pauvre enfant, dont la garde m'est confiée, la force de soutenir victorieusement ce combat suprême. Puissé-je paraître devant ton trône avec cette âme chérie, purifiée par le feu de l'épreuve... Puissé-je ne pas avoir à déplorer pendant l'éternité la perte de la douce jeune fille!

III

L'ANGE, LE DÉMON, LA JEUNE FILLE, UNE ROSE; UN RUISSEAU.

LA JEUNE FILLE, *elle s'éveille en souriant.*

Oh! mon Dieu, qu'est-ce? Guérie! Quelle douce illusion! Mais non, ce n'est pas une illusion... Mon cœur bat avec force; un sang chaud coule dans mes veines... — Où suis-je donc? Comme tout est beau ici! Comme l'air est parfumé! Quel magnifique tapis de fleurs! Comme le chant des oiseaux est ravissant! L'ange m'aurait-il déjà conduite dans la céleste patrie? (*Le démon se cache dans une rose.*) Voilà une rose qui penche sa tige vers moi. Viens, chère fleur, viens, repose librement sur mes genoux; je ne te cueillerai point... Quelles vives et magiques couleurs!

LA ROSE, *parlant par la voix du démon.*

Sœur, je viens me reposer sur tes genoux pour contempler ton visage enchanteur. Oh! combien tu es belle! Aucune d'entre nous n'a des couleurs aussi pures que l'incarnat de tes joues. Oh! soulève encore tes longues paupières pour que je voie briller tes yeux noirs. J'envie à ta bouche chérie ses lèvres de corail; si j'avais des feuilles comme tes lèvres, je me flétrirais demain sur le sein d'une reine... Oh! souris encore, sœur, ta bouche ressemble à un bouton de rose dans le cœur duquel étincellent les perles les plus riches. Ta beauté surpasse toute beauté : elle ravit comme le premier rayon du matin...

LA JEUNE FILLE.

Tu te trompes sans doute, fleur bien-aimée; ta voix m'adresse le chant que les roses échangent entre elles.

LA ROSE.

Non, non, sœur; rien sur la terre n'est aussi beau que toi! Vois à tes pieds, le ruisseau retient ses flots murmurants pour réfléchir et caresser ton image. Oh! puissé-je mourir sur ton sein ou dans les ondes joyeuses de ta chevelure? Aie pitié de ta pauvre sœur, détache-la de sa tige, et qu'elle ne se sépare jamais de toi!

LA JEUNE FILLE *cueille la fleur et la place sur son sein.*

Reste sur mon sein, chère fleur, et puisses-tu y briller longtemps aussi fraîche et aussi charmante!..... Mais quelle flamme inconnue embrase ma poitrine!.... Rose, tes épines me blessent! (*Elle jette la fleur.*) Ton affection n'est pas sincère. (*Le démon se cache dans le ruisseau.*)

LE RUISSEAU, *parlant par la voix du démon.*

Oh! charmante jeune fille, séduisante Rosa!

LA JEUNE FILLE.

Qui a prononcé mon nom?

LE RUISSEAU.

Ange adoré, tu t'es trop souvent arrêtée rêveuse sur mes rives verdoyantes... Penche sur moi ton cou de cygne et permets-moi de refléter ta ravissante image.

LA JEUNE FILLE *se penche sur le ruisseau et contemple son image dans le limpide cristal des eaux.*

Comme mes joues sont rosées aujourd'hui! Le merle

n'a pas de plumes plus noires que mes cheveux; le jais n'a pas plus d'éclat que mes yeux; le lis n'est pas plus blanc que mon front... (*Le démon sort du ruisseau.*)

LE DÉMON, *d'un ton railleur à l'ange.*

Ah! ah! ange de lumière, ton regard commence à s'attrister! Persistes-tu encore dans tes folles prétentions? Non, n'est-ce pas? Tu vois quelle est ma puissance sur cette jeune fille. N'ai-je pas en ma possession les deux clefs infaillibles de l'âme féminine — la vanité et l'amour? L'une d'elles a suffi pour ouvrir son cœur; l'orgueil s'en est emparé!

L'ANGE.

Je ne me glorifierai pas, comme toi, d'une victoire incertaine, esprit des ténèbres. Continue tes tromperies mensongères. Le péché d'Adam a soumis l'homme à tes séductions. Mais n'oublie pas, pervers, que ceux qui sortent triomphants de l'épreuve occupent un rang plus haut dans la gloire du Seigneur que ceux qui n'ont pas combattu. Tu prépares à cette jeune fille un éclatant triomphe si elle parvient à vaincre, et à toi l'indicible tourment d'avoir fait du bien à un enfant des hommes.

LE DÉMON, *avec rage.*

Ah! tu sais toucher dans mon sein ces fibres de douleur! Maudit sois-tu, lâche serviteur du Puissant! Oh! puissé-je faire succomber cette jeune fille, l'abîme retentirait pendant de longues années de mes cris d'allégresse... Mais elle succombera, elle trébuche; — oui, elle se prend d'amour pour elle-même... vois comme elle sourit à son image... Tiens-toi sur tes gardes : je

vais te donner une rude tâche! (*Il rentre dans le ruisseau.*)

LA JEUNE FILLE, *regardant dans les flots.*

Ruisseau chéri, ton miroir argenté a-t-il réfléchi les traits de beaucoup de jeunes filles, et y en avait-il une qui me ressemblât?

LE RUISSEAU.

Cent jeunes filles ont admiré leur image dans mon onde. Une seule était charmante; ses vêtements étincelaient d'or et de pierreries, de fraîches fleurs se balançaient dans les boucles de sa chevelure. Oh! j'ai vu vingt jeunes gens la suivre sur mes bords, s'agenouiller devant elle, implorer un regard de ses yeux et s'écrier à ses pieds d'une voix plaintive : Cruelle déesse! mourir sous tes yeux est encore un bonheur! Et cependant, angélique Rosa, cette jeune fille n'avait ni tes traits enchanteurs, ni ta taille élégante et frêle; elle eût paru auprès de toi comme l'humble aubépine à côté du lis orgueilleux! (*Il quitte le ruisseau.*)

LA JEUNE FILLE, *après être demeurée longtemps rêveuse.*

Être la plus belle! être implorée comme une divinité sur la terre!... Mais quelle douce voix murmure à mon oreille! C'est la voix qui me consolait pendant ma maladie. — Qu'elle est triste et plaintive, maintenant...

L'ANGE, *avec une profonde tristesse.*

Rosa, as-tu tout à fait oublié ton bon ami? Ne sais-tu plus qui a veillé à ton chevet et pour alléger tes souffrances et adoucir ton sommeil?

LA JEUNE FILLE.

Je le sais encore et je t'aime toujours; mais pourquoi ta voix est-elle si triste aujourd'hui?

L'ANGE.

Tu ignores qui je suis, Rosa; et cependant depuis ta naissance jusqu'à ce jour je ne t'ai jamais quittée. J'étais auprès de ton berceau et je t'envoyais le sommeil le plus doux; tes rêves si beaux étaient les fleurs que je semais sur ta couche... J'ai guidé tes premiers pas et écarté de tes petits pieds les pierres qui obstruent le rude sentier de la vie. Bien que j'appartienne à une sphère supérieure à l'humanité, l'affection que je porte à ton âme m'a rendu ton esclave... Oh! j'étais heureux, Rosa, parce que le bonheur t'attendait. Ton cœur, aussi pur que le plus pur cristal, n'avait été terni par aucune vapeur. Déjà une lumière rayonnante traçait dans l'espace le céleste chemin que nous devions suivre ensemble... Encore une heure, et tu entendais le chœur des anges saluer ta bienvenue... Et maintenant, hélas! maintenant ton âme, ô douleur, est souillée par le péché d'orgueil... Le rayon de lumière a disparu... mon cœur se brise.

LA JEUNE FILLE.

M'aimes-tu donc tant, ô bon esprit! Dis-moi comment j'ai pu te causer une si profonde douleur?

L'ANGE.

Tu t'es enorgueillie de ta beauté.

LA JEUNE FILLE.

Tu avoues donc aussi que je suis belle?

LE DÉMON.

Ah! ah! bien dit!

L'ANGE.

Hélas! le mal est une fatale ivraie qui jette vite de profondes racines! Rosa, le Seigneur a donné à la biche des jambes fines, élégantes et rapides, — au cygne un cou flexible et gracieux, — au paon sa riche parure d'or et d'azur, — au rossignol sa voix enchanteresse. Que chacun d'eux se vante des dons que Dieu lui a accordés... Il ne leur a rien donné de plus... Mais l'homme, ô Rosa, l'homme doit-il s'enorgueillir de cette vile enveloppe d'argile qu'on appelle le corps, et s'arrêter comme les animaux à la perfection périssable de ce qui vient de la terre, et qui doit un jour retourner à la terre? Ne possède-t-il pas un joyau bien plus précieux? N'a-t-il pas en lui une immortelle image de son créateur, l'âme? Méconnaîtras-tu, Rosa, le présent le plus beau que Dieu t'ait fait? Serais-tu ingrate envers lui?

LA JEUNE FILLE.

Non, je ne serai pas ingrate; mais je me réjouis cependant que Dieu m'ait accordé la beauté corporelle.

LE DÉMON, *ironiquement à l'ange.*

Ange de lumière, cesse cette lutte inutile; tes efforts sont vains. Elle s'engage plus avant dans mes filets : elle m'appartient!

L'ANGE, *à la jeune fille.*

Vois, ô chère enfant que je protége, vois comme tes paroles font couler mes pleurs. Tu t'égares; puissent ta

faiblesse et ton inexpérience te servir d'excuse auprès de celui qui est tout miséricorde!

LA JEUNE FILLE.

Oh! ne pleure pas ainsi à cause de moi, mon bien-aimé; je souffre de ta douleur, et je comprends que le nouveau sentiment qui vient de s'éveiller en moi me sera fatal... Sans cela, comment t'en attristerais-tu, toi, mon fidèle ami? Si je pouvais le bannir de mon cœur, je le ferais pour te consoler; mais je n'en ai pas la force.

L'ANGE, *au démon.*

Arrière, séducteur; ton piége si adroitement tendu va se briser! (*A la jeune fille.*) Rosa, la beauté de ton visage et tes grâces corporelles sont assez parfaites pour exciter l'admiration de la terre; mais écoute ce que tu possèdes de plus. Ta belle âme est riche en vertus, limpide et pure comme un diamant; elle plaît à ton Dieu, et si elle demeure telle qu'elle est, elle vivra éternellement devant la face de celui qu'on ne peut nommer. Dis-moi, Rosa, si tu ne pouvais conserver qu'une seule de ces deux beautés et que le choix te fût laissé, laquelle choisirais-tu?

LA JEUNE FILLE.

Ah! je garderais toujours la beauté de l'âme!

L'ANGE.

Tu fais bien, Rosa; une étoile de plus brillera à la couronne de lumière qui t'attend dans le ciel.

LE DÉMON.

Tu as vaincu dans cette épreuve, ange de lumière.

Mais tu n'anras pas le même bonheur dans la seconde, qui sera décisive... Éprouvons cette âme sur la pierre de touche de l'amour terrestre.

IV

L'ANGE, LE DÉMON, LA JEUNE FILLE, DEUX TOURTERELLES, UN JEUNE HOMME.

LA JEUNE FILLE.

Oh! oui, la beauté de l'âme est plus durable; elle plaît à Dieu lui-même, le corps ne plaît qu'aux hommes. (*Deux tourterelles viennent se poser sur une branche de saule.*) Chères tourterelles, je veux demeurer pure et sans tache comme vous. O tourterelle, j'aime mon frère d'un amour aussi tendre et aussi ardent que celui que tu portes à ton frère.

LE TOURTEREAU, *à la tourterelle.*

Jusqu'à quand, cruelle, resteras-tu insensible à ma douleur? Je languis d'amour et de tristesse, et tu demeures toujours indifférente. Ton cœur est-il donc de roche?.

LA TOURTERELLE.

Je ne te comprends pas, mon ami; tu gémis et tu pleures en proie à un mal inconnu. Ne t'aimé-je pas? T'ai-je abandonné pour suivre un autre frère? Tu m'es toujours aussi cher, toi, mon fidèle ami et mon protecteur.

LE TOURTEREAU.

Frère! frère! Je ne veux plus être ton frère; la froide amitié a quitté mon cœur enflammé : un autre feu me consume. (*Les tourtereaux s'envolent.*)

LA JEUNE FILLE.

Quel étrange langage! Il ne veut être ni son ami ni son frère, et cependant, comme il aime ardemment sa compagne! C'est ainsi que me parlait autrefois aussi le pauvre Lodewyk, le compagnon de mes jeux. Je ne le comprenais pas; — lui aussi ne voulait pas être mon frère; — et puis il est parti pour les pays lointains parce que je ne comprenais pas les souffrances de son cœur... Que désirait-il donc?... Je n'en sais rien...

L'ANGE, *au démon.*

Ta tentative échoue devant la virginale pureté de ma protégée. Loué soit le Seigneur!

LE DÉMON.

Penses-tu que je sois à bout de lutter? Je voulais seulement réveiller en elle un souvenir; je n'ai fait que préparer le terrain pour tendre à son cœur un piége infaillible. Elle a dit là des paroles qui ne seront pas perdues. C'est ce que tu vas voir. (*Il se transforme et revêt la figure d'un jeune homme.*)

LA JEUNE FILLE, *voyant s'approcher un jeune homme.*

Qui vient là? O ciel! serait-ce Lodewyk? Oui, oui; c'est mon ami d'enfance. Oh joie! Lodewyk, bon Lodewyk!

LA JEUNE FILLE, *effrayée.*

Laisse-moi! laisse-moi! tes mains brûlent comme le feu; tes regards percent mon cœur... Oh! ne m'ôte pas la paix de l'âme!

LE DÉMON.

Toujours aussi froide! Si la même flamme brûlait dans ton sein, tu ne sentirais pas mes mains ardentes... Vois, cruelle, la douleur m'ôte la vie, mes yeux s'éteignent... Tu tues ton fidèle ami, et tu assistes insensible à sa mort... O pitié! pitié! (*Il se jette à genoux devant elle.*)

LA JEUNE FILLE, *avec compassion.*

Pauvre Lodewyk! si je pouvais alléger tes souffrances, je le ferais bien volontiers!

LE DÉMON.

Tu le peux, ma bien-aimée! Dis que tu m'appartiens, que tu n'aimes personne au-dessus de moi.

LA JEUNE FILLE.

Lodewyk, j'ai une mère, et je l'aime aussi.

LE DÉMON.

Soit! aime ta mère!

LA JEUNE FILLE.

J'ai un frère.

LE DÉMON.

Aime aussi ton frère; mais dis que tu veux être à moi, que tu n'aimes personne au-dessus de moi.

LA JEUNE FILLE.

Et si je le dis, Lodewyk?

LE DÉMON.

Oh! alors, chère Rosa, je ne mourrai pas et je vivrai éternellement pour ton amour.

L'ANGE.

Rosa, Rosa, aimerais-tu un homme plus que ton Dieu?

LA JEUNE FILLE.

Oh! j'aime mon Dieu. Mais il meurt, mon pauvre ami; ne faut-il pas que je vienne à son secours?

LE DÉMON.

Rosa, Rosa, hâte-toi de prononcer la parole de salut; déjà je sens la mort gagner mon cœur.

LA JEUNE FILLE.

Je dirais cette parole si je ne craignais d'irriter le Seigneur.

LE DÉMON.

Ah! tu ne m'aimes pas, cruelle Rosa! Tu te réjouis de ma mort. Un petit péché peut-il t'arrêter? Ne peux-tu obtenir ton pardon par le repentir? Vois, mon cœur commence à saigner de douleur; vois, mon front se penche vers la terre... Vite, vite, ton mot sauveur!

L'ANGE.

Rosa! Rosa! ne parle pas, malheureuse fille!

LA JEUNE FILLE.

Mon pauvre ami mourra-t-il donc sans secours?

L'ANGE, *d'une voix rapide.*

Rosa, décide de ton sort; devant toi voilà un homme qui souffre et dit mourir d'amour. Dans le ciel trône un

homme-Dieu qui t'a donné son amour, qui a versé son sang à flots pour ton salut sur le Golgotha...

LE DÉMON.

Oh! pitié, pitié, pour moi!

LA JEUNE FILLE.

Je m'égare! Que faire? pauvre Lodewyk!

L'ANGE, *avec désespoir.*

Rosa, ton heure va sonner; ô ma bien-aimée, vois couler mes larmes!... Voici la mort, la voici... Vite, prononce ta condamnation ou accomplis ton salut. — Appartiens-tu à ce jeune homme et au monde terrestre, ou à ton Dieu, à ton sauveur, à celui qui a donné sa vie pour ton âme? A qui, à qui appartiendras-tu, à Jésus crucifié ou à ce voluptueux séducteur? Parle!

LE DÉMON.

Oui, Rosa, parle!

LA JEUNE FILLE.

Lodewyk! Lodewyk! tes traits sont charmants, ton amour ardent, tes souffrances inexprimables...

L'ANGE.

Hélas! elle succombe!

LE DÉMON.

Victoire! victoire! A moi son âme!

LA JEUNE FILLE.

Et cependant, j'aime par-dessus tout mon doux Jésus; mon amour et mon âme sont à Dieu pour jamais!

L'ANGE.

Elle est sauvée! Elle a vaincu! Loué soit Dieu au plus haut des cieux!

LE DÉMON, *sous sa forme naturelle.*

Damnation! damnation! elle triomphe! L'abîme va retentir de nouveau de mes cris de douleur... Maudit sois-tu, ange de lumière. (*Il s'envole dans l'espace.*)

V

L'ANGE, LA JEUNE FILLE, LE FRÈRE.

(Le jardin reprend son premier aspect; le frère s'éveille et se lève.)

L'ANGE.

Rosa, ton heure est venue; repose ta tête sur mon bras.

LA JEUNE FILLE, *s'éveillant et comme sortant d'un songe.*

Frère! frère!

LE FRÈRE.

Que désires-tu, Rosa?

LA JEUNE FILLE.

Hâte-toi; prends sur mes joues un baiser d'adieu pour toi et un pour notre mère.

LE FRÈRE.

O Rosa! tu ne nous quitteras pourtant pas aujourd'hui, n'est-ce pas?

LA JEUNE FILLE.

Vois, voilà l'ange gardien; ma tête repose sur son bras : il m'enveloppe de ses ailes d'or... Écoute, les

chœurs célestes chantent mon arrivée... Ah! je pars pour la grande patrie.

LE FRÈRE.

Tiens, chère sœur, voici deux baisers.

LA SŒUR.

Adieu, frère; dis à ma mère qu'elle vienne bientôt; ne tarde pas non plus : je retrouverai notre père dans le ciel... Et quand vous serez venus tous deux, nous chanterons ensemble devant le trône du Seigneur. Adieu, l'ange déploie ses ailes; — je monte avec lui vers la route de lumière!

LE FRÈRE.

Morte !



UNE ERREUR JUDICIAIRE

(LAMBERT HENSMANS)

CE RÉCIT EST DÉDIÉ
avec un profond respect
A
MADAME BELPAIRE
NÉE ÉLISABETH TEICHMANN
PRÉSIDENTE DES DAMES DE CHARITÉ.

I

Quel magnifique fleuve que l'Escaut devant Anvers! A l'heure où le soleil couchant épanche ses rayons étincelants sur ce limpide cristal ridé par la brise du soir, son aspect éveille dans le cœur une douce et consolante émotion. Assurément il doit y avoir dans cette onde qui suit son cours paisiblement et sans relâche un attrait magique, car quiconque pense ou sent, aime le riant Escaut. Moi aussi je l'aime cette artère centrale des Flandres, ma patrie; pour moi aussi il n'est pas de plus

belles heures que celles que je puis passer sur ses bords, au milieu d'artistes aux nobles pensées. N'est-il pas vrai que là le regard se plonge pendant des heures entières dans le vaporeux lointain; là le cœur se gonfle d'espoir en rêvant un grandiose avenir; là tout s'élargit et échappe à toute entrave comme le ciel immense qui étend au-dessus du fleuve sa coupole d'azur. Oh! non, nulle part au monde le soleil couchant n'empourpre de ses feux un fleuve aussi séduisant, aussi majestueux que notre Escaut bien-aimé.

Et cependant ce n'est pas à lui que je vais demander de douces et calmes rêveries. Trop d'autres viennent y savourer, en même temps, les mêmes jouissances. Cette foule joyeuse et empressée, ce va-et-vient de gens de toutes les nations, ces chants de travail des matelots, ces gémissements des bateaux à vapeur, tout cela élargit et surexcite le sentiment de la vie, tout cela réjouit, à la vérité; mais ce spectacle distrait l'esprit et ne touche le cœur que superficiellement. J'ai besoin d'émotions plus intimes; il faut que mon âme puisse planer en liberté dans le monde des rêveries indécises et sans contours arrêtés.

Quand mon esprit, las d'une tension trop forte et trop prolongée, réclame une heure de calme méditation, alors je m'en vais par les quartiers écartés de notre ville; je recherche les vieilles rues dont les noires constructions n'ont pas subi le contact de la main glacée de la mode. Là je contemple d'un œil rêveur ces façades sur lesquelles le cachet de la vieille civilisation néerlandaise est encore si vivement imprimé, et derrière lesquelles la

race héroïque des siècles passés a jadis aimé et souffert. Chaque forme, chaque arceau de fenêtre, chaque sculpture brisée, me fait une révélation du passé, et je me sens reporté, comme par magie, aux temps de la grandeur du peuple flamand. Cela me fait du bien d'échapper à ce monde où la bassesse coudoie mille folles et dangereuses idées empruntées à l'étranger, et de fouler un sol sur lequel rien d'animé ni d'inanimé ne trahit notre abaissement; — une douce joie ravit mon âme à la pensée que le tronc du glorieux arbre de ma patrie n'est pas pourri, puisque j'en retrouve ici la racine si saine et si puissante !

C'est ainsi que je sais, au milieu du quartier Saint-André, une étroite ruelle dont aucune façade n'a changé d'aspect depuis des siècles. Je visite très-souvent cette pittoresque ruelle; mais certaines raisons ne me permettent pas de la nommer. Il s'y trouve à main gauche une petite maison qui se distingue de toutes les habitations voisines par son air caduc et délabré.

Dans cette ruelle, la vie est laborieuse et remuante : de vieilles femmes et de jeunes filles assises aux fenêtres font de la dentelle ou piquent des dessins sur le parchemin [1]; les chansons flamandes retentissent sans relâche; de robustes ouvriers enjambent au-dessus de petits enfants qui se traînent sur le sol; des colporteurs et des marchandes de poissons y crient toute la journée leur marchandise; une foule de brouettes et de charrettes à bras traversent la rue... Et pourtant, malgré ces bruits

1. Les dessins de dentelles se font à coups d'épingle sur du parchemin.

incessants, un voile de deuil et d'isolement semble couvrir la maisonnette délabrée. Elle est inhabitée. La rouille a dévoré presque entièrement la serrure de sa porte, dont le bois est pourri; quelques carreaux, qui ont survécu, oscillent dans le plomb des fenêtres; une large crevasse, qui semble la trace sinistre laissée par la foudre, court en zigzags anguleux du toit jusqu'aux fondements. On dirait que le Temps est venu aiguiser ses ongles sur le rebord de pierre des fenêtres, tant la surface en est profondément creusée, tant est fine la poussière blanche qui recouvre les rustiques balcons.

Si l'homme ne fait rien pour donner à cette maison un aspect moins triste, la nature semble vouloir la parer. Elle a laissé tomber dans la crevasse de la façade quelques graines de giroflée, et des touffes de fleurs d'un jaune d'or jaillissent du mur et se détachent éclatantes sur le fond gris des pierres dénudées; sur l'appui des fenêtres supérieures la cymbalaire a jeté racine et ses béantes petites fleurs bleues pendent le long du mur; la joubarbe, la mousse et d'autres plantes rampantes s'étendent sur les tuiles du toit en massifs de tons pittoresques.

Cette maison avait pour moi quelque chose de si mystérieux et prêtait si bien aux rêveries, que je la visitais presque toutes les semaines dans mes promenades solitaires. Comme poëte, je la trouvais singulièrement propre à devenir la scène d'un émouvant récit, et déjà plus d'une fois je m'étais efforcé d'inventer une série d'événements tragiques que j'eusse fait s'accomplir dans les murs noirs de la demeure abandonnée.

J'avais enfin réussi à tirer de mon imagination une histoire qui devait infailliblement faire pleurer le lecteur depuis le commencement jusqu'à la fin; c'était du moins mon espérance. Mais l'histoire projetée demandait une description de la maison telle qu'elle pouvait se présenter dans les ténèbres et vers l'heure de minuit. Comme j'ai l'habitude de prendre en tout, autant que faire se peut, la nature même pour modèle, je résolus de visiter cette nuit même la ruelle et de me placer sous la poétique influence de l'habitation déserte. De cette façon je pourrais dès le lendemain en entreprendre la description avec toute la vivacité de sentiment possible.

Dans mon impatience, j'étais sorti dès dix heures. Je me promenai tout rêveur au bord de l'Escaut, où mon âme avide d'émotions trouva un aliment inattendu. L'obscurité était impénétrable, le vent mugissait lugubrement à travers les parois mobiles des navires; en bas, à mes pieds, écumaient les ondes soulevées du fleuve...

Les voix majestueuses de la nature agirent puissamment sur mon âme; j'étais là écoutant le mugissement des vagues, les hurlements de la tempête et l'appel solitaire des matelots qui, des profondeurs de la nuit, venait frapper mon oreille comme un cri de mort. Lorsque je quittai l'Escaut pour m'acheminer vers la maison abandonnée, et que je passai lentement devant l'antique *steen*, mon esprit était en proie à mille pensées tristes. Et tout concourait, en effet, à me jeter dans cette disposition : l'ouragan rugissait plus fort qu'auparavant au-dessus des maisons plongées dans un silence de mort;

— les ténèbres ressemblaient à une sombre masse d'argile du sein de laquelle mon imagination évoquait mille formes effrayantes.

Chaque fois que le vent fouettait en sifflant le faîte pointu d'une façade, ou qu'un châssis de plomb secouait ses vitres, un indicible sentiment d'angoisse serrait ma poitrine.

Ce fut ainsi que j'atteignis enfin l'étroite ruelle et que j'arrivai en face de la mystérieuse maison. Tout ici était silencieux et morne; plus un rayon de lumière ne brillait derrière les fenêtres des maisons avoisinantes; pas un son, pas un bruit ne trahissait aux environs la présence d'êtres vivants. Oh! qu'elle était affreusement belle cette sombre demeure perdue dans une obscurité que l'œil ne pouvait sonder! Belle journée, pour moi du moins, qui savais où elle se trouvait et qui distinguais parfaitement en esprit toutes ses formes. Comme si j'eusse parfaitement aperçu les objets invisibles, mon regard erra maintes fois sur la façade en se fixant sur les arêtes brisées des fenêtres, et plongé dans l'oubli de moi-même, j'étais occupé à ébaucher une description grosse de mystères en vue de la lugubre aventure que j'avais résolu de faire advenir derrière ces murailles.

Tout à coup il me semble qu'un fugitif rayon de lumière, s'échappant de la maison, a frappé ma vue. Je me prends à trembler comme un roseau, un peu de crainte, je l'avoue, mais davantage encore de curiosité. Quel secret peut cacher l'habitation délaissée? — Il n'est pas loin de minuit!

Je m'approche précipitamment des fenêtres du rez-

de-chaussée ; mais elles sont toutes fermées à l'intérieur par leurs volets de chêne ; je vois bien par les joints de ceux-ci qu'il y a de la lumière dans la maison ; j'entends même comme un gémissement d'une personne qui souffre. Dieu, si je pouvais apercevoir ce qui se passe ! j'ai un pressentiment que mon récit imaginaire se transformerait à coup sûr en une histoire véritable, car derrière cette sombre façade il ne peut arriver rien que de lugubre. Ah ! je trouve une fente, et ma vue plonge jusqu'au milieu de la chambre ; une étroite bande de l'espace et le centre d'une petite table tombent seuls sous mon regard. Je demeure là, tremblant, le front appuyé contre la vitre glacée. Ce que je vois me semble affreux et inexplicable : sur la table que couvre une nappe blanche gît un objet que je ne puis bien distinguer et d'un brun noirâtre comme du sang desséché. Ah ! voilà une main : — elle déplace la lumière... Je vois un peu mieux : c'est un cœur, à ce que je crois, un cœur humain peut-être ! A côté il y a un couteau et une paire de souliers d'enfant ; un peu plus loin un sac à tabac brodé de perles brillantes, et tout près un verre rempli de vin ou de sang. Un chapelet de corail blanc est suspendu au verre. Je reste longtemps encore, le cœur palpitant, à regarder à travers la fente, et je cherche l'explication de cet étrange assemblage d'objets disparates ; je porte la tête de côté et d'autre pour donner à mon regard une autre direction ; mais tous mes efforts demeurent vains : la fente est trop étroite. J'entends du bruit à l'intérieur ; deux mains avancent chacune un verre ; l'une est une main de femme ; celle-ci porte une robe de soie noire et des

manchettes de dentelle. Hélas! tout redevient muet et immobile. En ce moment, la main de femme est étendue auprès du cœur sur la table, — c'est la main droite; un anneau brille à l'un de ses doigts, qui sont maigres et ridés; c'est donc une femme mariée et vraisemblablement déjà âgée. Minuit sonne à la tour de Saint-André. J'attends avec une fiévreuse attention l'effet de l'heure solennelle. Je n'attends pas en vain : une main s'avance armée du couteau et coupe le cœur en plusieurs morceaux; d'autres mains saisissent chacune une part de cet horrible mets. Ils mangent apparemment. — Un homme ôte la lampe de la table; je vois ses traits. Ciel! en croirai-je mes yeux! C'est monsieur Hensmans, mon vieil ami! Oui, je l'ai bien vu : des larmes coulaient sur ses joues. — La lumière a disparu, la porte d'entrée crie sur ses gonds rouillés, la serrure enfonce son pêne dans la pierre... Des ombres noires se glissent dans les ténèbres et passent devant moi. C'est fini; la maison déserte est redevenue morne et silencieuse comme une tombe. Je m'éloigne à pas lents et tout à fait hors de moi.

Que peut donc signifier la présence de monsieur Hensmans en ce lieu? Le poids d'une douleur inconnue pèserait-il sur sa vie? Il pleurait, lui d'ordinaire si cordial et si bon!

Hier encore il m'invitait avec instance à le venir voir; mais il demeure loin de la ville, et peut-être serait-ce mal agir que de chercher à découvrir ses secrets. Bah! je partirai demain par le second convoi du chemin de fer et lui rendrai la visite promise; quand je ne lui par-

lerais de rien, il faut pourtant que je revoie ce visage qui tout à l'heure est tombé sous mon regard. Oui, je ferai cela.

II

Ce que j'espérais est arrivé.

J'ai rendu visite à mon ami Hensmans dans le village qu'il habite. A mon arrivée il était assis dans son jardin, occupé à lire un livre, sur son épaule s'appuyait une main de femme, la même main qui, la nuit précédente, était tombée sous mon regard dans la maison en ruines; je la reconnaissais en même temps à la robe de soie noire et aux manchettes de dentelle. Je sais maintenant que celle à qui appartient cette main est pour Hensmans une épouse bien-aimée. A quelque distance, une autre personne encore se promenait du haut en bas le long des pêchers qui garnissent le mur : c'est le médecin du village, et il demeure depuis longues années chez mon ami, ou plutôt celui-ci demeure chez lui. J'ai passé là toute la journée : j'ai écouté avec une attention si soutenue que j'en ai gagné mal à la tête. Non, je n'écrirai pas le récit que j'avais imaginé : je vais raconter une histoire véridique, et quel bonheur pour moi, elle se passe tout entière dans la vieille maison délabrée. Mon ami m'a permis de raconter sa propre vie, mais sous certaines conditions toutefois, conditions que je veux remplir religieusement. Ainsi je ne dis pas que je donnerai à tous les personnages leur véritable nom, et sur-

tout à ceux qui, dans cette lamentable histoire ont joué un rôle peu digne d'éloges.

Je me sens fortement tenté de dire d'avance ce qui s'est réellement passé avant-hier dans la vieille maison, et d'expliquer ce que signifiaient le cœur desséché, le couteau, le sang, les souliers d'enfant, le sac à tabac, et le rosaire à grains blancs; mais je ne puis le faire, en vérité : cela ôterait à mon récit trop de son intérêt. Et puis le lecteur résoudra bien cette énigme lui-même, à mesure que cette histoire se déroulera sous ses yeux. Ce que je dirai pourtant, c'est que l'avant-dernière nuit il ne se trouvait dans la vieille maison personne autre que ceux que j'ai vus dans le jardin de mon ami Hensmans.

III

Il y a une trentaine d'années, la vieille maison qu'on connaît avait un tout autre aspect qu'aujourd'hui. Le mur était bien nu et gris; les pierres portaient bien les traces des ravages du temps; mais la porte était alors peinte en vert tendre, de jolies fleurs ornaient les humbles balcons des fenêtres nettoyées avec soin, et derrière les rideaux d'une blancheur de neige, de roses visages d'enfants souriaient au passant. Il était inutile de demander à quelle classe de gens appartenaient les habitants de la modeste demeure. Tout jusqu'au sable fin qui couvrait le seuil et jusqu'aux oiseaux babillards suspendus à la façade, tout disait que c'était l'habitation de laborieux ouvriers, contents de leur sort, riches dans

leur pauvreté, et reconnaissants envers Dieu de la petite part qu'il lui avait plu de leur accorder dans les joies de la vie.

C'était en l'année 1812; les Français dominaient dans notre patrie.

Au milieu du mois de septembre, par une belle soirée, veille du jour de Saint-Lambert, on eût dit qu'un événement extraordinaire allait se passer dans la maisonnette. C'étaient de mystérieuses allées et venues qui avaient attiré sur leurs seuils les voisins surpris mais souriants, et leur faisaient se montrer du doigt les uns aux autres la porte de l'humble demeure. De temps en temps deux gentils enfants passaient la tête par cette porte, jetaient jusqu'au bout de la rue un regard impatient, après quoi ils retiraient aussitôt leurs petites têtes de chérubin à l'intérieur.

Et vraiment il allait se passer dans la maisonnette un événement solennel. Au milieu de la chambrette on remarquait une table couverte d'une nappe blanche, sur laquelle on pouvait distinguer un grand cœur en chocolat portant une inscription en lettres de sucre qui exprimaient ce souhait de bonheur : *longue vie à notre père Lambert!* De chaque côté de ce cœur était placée symétriquement une bouteille dont le col était couronné de fleurs; l'une d'elles contenait une liqueur foncée, l'autre un liquide de couleur plus claire : c'était du vin rouge et du vin blanc. Sur une assiette commune s'étalait un sac à tabac brodé de perles brillantes, qui était l'œuvre d'une main de femme, on le voyait bien; une main de femme aussi l'avait entouré de fleurs, sans cela

ces fleurs n'eussent pas été disposées avec autant de soin et de goût.

Plusieurs personnes se trouvaient dans la chambre. Deux enfants posaient de temps en temps leurs mains sur la table, et tendaient le cou vers le friand cœur de chocolat, et vers cette liqueur inconnue que leur promettaient les bouteilles couronnées; puis ils couraient de nouveau au dehors, ou sautaient avec une joie extraordinaire tout autour de la place.

C'étaient deux petites filles, l'une âgée de six ans, l'autre de douze. On ne pouvait voir plus bel enfant que la petite Thérèse, avec ses boucles blondes, ses grands yeux bleus, ses joues roses couvertes d'un tendre duvet; on eût dit une pêche mûrissant à l'abri d'une douce verdure. L'aînée s'appelait Ursule; elle n'était pas belle; la petite vérole avait défiguré les traits de la pauvre enfant. Elle était pâle et languissante; ses yeux se mouvaient lentement sous leurs paupières épaissies, — et pourtant son regard avait une expression si suppliante et si douce; le sourire qui ne quittait pas ses lèvres était si pensif et si mélancolique qu'on se sentait irrésistiblement pris de pitié ou d'amour pour la pauvre enfant. Bien que, même en ce jour de bonheur, elle fût moins animée que sa petite sœur, une joie infinie semblait lui avoir donné une vivacité inaccoutumée.

Auprès de la cheminée étaient assises deux femmes en habits de dimanche et coiffées de beaux bonnets de dentelle fraîchement plissés. L'une d'elles était la mère de famille. L'âge commençait déjà à graver sur son visage quelques rides profondes. A l'expression calme

et paisible de ses traits on pouvait deviner que son intelligence et ses sentiments ne dépassaient pas le cercle de ses enfants, de son mari et de son ménage, — et en réalité on ne se fût pas trompé. L'autre femme, assise à côté d'elle, était une fille d'environ dix-huit ans, aux formes gracieuses et délicates, et douée de la physionomie la plus expressive. Ses cheveux d'un noir de jais, ses yeux foncés et brillants, et la teinte brune de ses joues et de son cou faisaient présumer avec raison que le sang espagnol s'était jadis mêlé au sang de sa race.

La jeune fille demeurait dans le voisinage; son père était boutiquier, et par son état d'aisance bien au-dessus des habitants de la petite maison. Elle n'était pas liée avec ceux-ci par des liens de parenté, mais peut-être étaient-ce les liens du cœur qui l'attachaient à l'un des membres de l'humble famille, ou bien à toute celle-ci.

Les deux femmes étaient inactives et riaient de l'impatience des enfants. La jeune fille semblait pourtant fixer de temps en temps ses yeux noirs avec une attention singulière sur un jeune homme qui, assis devant un pupitre au fond de la chambre et le dos tourné aux deux femmes, était occupé à écrire. Assurément il composait des vers, et ce devait être un jeune poëte, car on l'entendait à chaque instant chercher une rime à haute voix.

En ce moment deux enfants de six à sept ans, — un petit garçon et une petite fille, — parurent sur le seuil. Ils entrèrent en se tenant par la main, à pas lents et indécis, les yeux baissés; ils ne s'avançaient pas en droite ligne, mais plutôt en louvoyant de côté, comme

s'ils eussent senti qu'ils étaient des intrus. Ils s'arrêtèrent muets devant la vieille femme et levèrent sur elle un regard timide et embarrassé. Celle-ci embrassa chacun d'eux sur les joues et dit :

— Bonjour, cher Jeannot; bonjour, ma petite Pétronille. Restez ici, mes enfants : tout à l'heure nous mangerons quelque chose de bon, et nous boirons du vin. Allez auprès de Thérèse et d'Ursule.

La femme se tourna vers la jeune fille et dit avec un soupir :

— Pauvres petits malheureux! Mon cœur se brise quand je les vois. Leur père est mort depuis bien peu de temps, et maintenant voilà leur pauvre mère malade à son tour. Ah! chère Clara, ceux-là savent ce que c'est que la misère! Ceux-là mangent un pain amer en ce monde!

Tandis que les deux femmes continuaient à s'entretenir du sort des deux enfants nouveaux venus, Ursule vint prendre ceux-ci par la main et les entraîna doucement loin de sa mère. La petite Ursule vint se joindre aux autres, et tous s'installant autour de la table se montrèrent tour à tour le cœur de chocolat, les bouteilles de vin et les fleurs. Mais quelque peine que se donnassent les deux autres enfants pour égayer Jeannot et Pétronille, ceux-ci demeuraient toujours craintifs; ils restaient immobiles et les yeux baissés dès qu'une main amie cessait de les encourager à faire un mouvement. Ah! c'était une scène pénible à voir : les deux petits infortunés sentaient déjà si vivement qu'ils étaient accueillis par pitié, et ils souriaient avec reconnaissance,

mais avec une certaine contrainte, à ces pauvres gens qui s'étaient faits leurs protecteurs !

Clara avait suivi d'un œil rêveur l'invincible timidité des deux enfants; tout à coup elle alla à la table, prit les fleurs qui entouraient le sac à tabac et revint à sa place.

— Que faites-vous donc, Clara? demanda la mère avec surprise. Ces belles fleurs étaient si bien là !

— Oui, madame Hensmans, répondit la jeune fille, mais il faut que ces pauvres petits agneaux aient aussi leur cadeau à offrir : je vais faire pour chacun d'eux un petit bouquet.

— Oh oui, dit la mère avec un soupir, faites bien vite.

Et se tournant vers son fils :

— Willem, dit-elle, il faut te hâter, mon fils, car il va bientôt rentrer, et sûrement il est déjà en chemin.

— C'est fait ! s'écria le jeune poëte en se levant et se rapprochant des femmes. Écoutez, Clara. Voyez-vous, il faut aller au-devant de lui, lui offrir le sac, puis lire les vers, qui sont très-bien écrits sur ce papier. Écoutez, voici comment il faut les dire...

La jeune fille lui prit le papier en badinant et dit avec un sourire :

— Vous croyez que je ne sais pas lire, peut-être ? Laissez-moi faire, je vous montrerai cela. Ce n'est pas si difficile après tout.

Elle jeta les yeux sur les vers et lut à voix basse ; avant qu'elle eût pu voir la fin, une vive rougeur colora son front, et elle jeta à Willem un regard de doux re-

proche, sur quoi le jeune homme confus, mais souriant finement, baissa les yeux bien vite.

Sans doute les vers contenaient une chose que les lèvres virginales de Clara n'aimaient pas à prononcer; cependant elle ne dit rien et continua à fixer sur le papier un regard pensif.

— Voyez-vous, reprit Willem, voici comment nous ferons. Quand le père entre, tout le monde se tait; je le conduis à son grand fauteuil près de la table; Clara s'approche, lui offre le sac à tabac et lit ses vers; puis les quatre enfants viennent chacun à son tour et donnent leurs bouquets. Après cela, j'arrive avec mon poëme, la mère se tient auprès de moi avec le cœur, et, au moment où je vais finir, Clara remplit de vin tous les verres; aussitôt mon dernier mot prononcé nous levons tous nos verres, — les enfants aussi, — et nous crions ensemble trois fois : — Vive notre père Lambert ! Alors la mère prend le cœur, et...

Le jeune homme fut soudain interrompu dans ses recommandations par les cris d'allégresse de ses deux petites sœurs qui, franchissant la porte comme si elles avaient des ailes, couraient de toutes leurs forces dans la rue. Jeannot et Pétronille étaient demeurés immobiles près de la cheminée. Ce n'était pas leur père qui revenait !

Lambert Hensmans était un homme d'environ cinquante ans. Depuis son enfance, pas un seul jour ne s'était passé pour lui sans travail; travailler et vivre c'était pour lui deux mots synonymes. Son caractère avait la calme uniformité de l'humble chemin qu'il

s'était tracé dans le monde; pendant toute la semaine il travaillait du matin jusqu'au soir pour ses enfants, le dimanche il remplissait ses devoirs religieux, faisait l'après-midi une promenade à la campagne avec toute la famille, et se permettait de boire une pinte de bière; le lendemain, dès le lever du soleil il reprenait son éternel labeur. Ainsi finissait, ainsi commençait invariablement chaque semaine. Et cependant l'humble artisan était reconnaissant envers Dieu du sort qui lui était échu sur la terre.

Il aimait sa femme et ses enfants de toutes les forces d'un cœur comme le sien, d'un cœur qui ne trouvait jamais d'affectueux épanchements que pour eux et pour Dieu. Chaque goutte de sueur qui perlait sur son front était pour lui un droit à la reconnaissance des siens, et ce droit ceux-ci le consacraient pleinement par une profonde vénération et un amour sans bornes.

Une fois cependant un débat intérieur avait rompu la monotonie de sa vie et troublé le repos de son esprit. A l'époque où son Willem, son fils unique et bien-aimé, fréquentait l'école primaire, celui-ci montra, selon le dire de ses maîtres, des dispositions plus qu'ordinaires à recevoir une éducation littéraire plus élevée. De là une lutte entre l'amour paternel et l'orgueil d'une part, et une craintive prudence de l'autre. Son fils Willem ne serait-il pas ouvrier comme son père? Pourrait-il avec d'autres idées, d'autres devoirs, des devoirs d'un ordre supérieur peut-être, vivre avec son père naïf et simple, avec sa mère ignorante mais bonne, sans briser la douce harmonie de la famille? Et où serait la récompense de

tant de sueurs si un jour le fils devait jeter, du haut de sa grandeur, un regard de dédain sur ses parents et sur ses sœurs ? L'esprit de Lambert Hensmans fut longuement ballotté par ces hésitations ; mais il mit enfin de côté toute considération d'intérêt personnel et prit une résolution en s'écriant sous l'empire de son affection paternelle :

— Qu'importe tout cela si mon enfant est heureux ? Qu'il en soit donc ainsi !

Dès ce moment, Willem, malgré l'humble condition de son père, fut élevé en vue d'une profession libérale; la plume devint l'instrument par lequel il devait se créer une position dans la société. Ainsi retombèrent sur lui, comme sur l'élu de la famille, toutes les sueurs de son père, comme une terrible responsabilité.

Willem avait aujourd'hui vingt ans; il était attaché comme clerc à l'étude d'un notaire, et gagnait par là un salaire modique, mais qui cependant était pour l'humble famille une source d'orgueil et d'une certaine aisance. On vantait ses talents, et on l'aimait surtout parce qu'il savait faire de si belles chansons. Assurément un avenir riche de promesses lui souriait. — Qui pouvait savoir si lui-même ne serait pas un jour notaire ? Il avait du moins autant de droits que d'autres de l'espérer.

Ces flatteuses perspectives caressaient sans doute l'orgueil paternel de Lambert Hensmans; mais il n'en fût pas moins mort de chagrin, si son fils, comme beaucoup d'ingrats, l'eût moins aimé qu'autrefois. Aussi combien n'était-il pas heureux aujourd'hui, combien tout dans le

monde ne lui apparaissait-il pas beau et riant ! Willem n'avait pas oublié ce que son père avait fait pour lui. Son amour ne connaissait pas de bornes, son respect était une sorte de culte, et il savait exprimer si éloquemment son affection que souvent Lambert Hensmans lorsqu'il se mettait au lit le soir, versait des larmes de reconnaissance et remerciait Dieu qui lui avait donné un si noble et si bon fils. — C'était là le bonheur de l'ouvrier !

A l'instant où nous sommes parvenus il s'avançait au bout de la rue, la tête baissée et ne se doutant pas que toute la famille réunie l'attendait, le cœur palpitant. Il venait de quitter son travail quotidien : on pouvait s'en apercevoir à ses vêtements, car, comme il était peintre en bâtiments et en meubles, il portait les traces évidentes de son métier. Peut-être, dans sa marche distraite et indifférente, n'eût-il levé la tête qu'en atteignant sa demeure, mais soudain les voix de ses enfants éclatèrent avec des transports de joie à son oreille ; avant qu'il pût se reconnaître la petite Thérèse se cramponna à sa jambe, Ursule lui sourit en le regardant jusqu'au fond des yeux, et toutes deux s'acheminèrent vers la maison avec de telles exclamations que le père en fut presque étourdi. Il embrassa les deux bonnes petites filles et leur demanda avec étonnement :

— Qu'y a-t-il donc, mes enfants ? Pourquoi êtes-vous si joyeuses ?

— Venez ! venez ! vite ! vite ! s'écrient impatiemment les voix argentines, et l'on tire le père par les deux mains jusque dans la chambre.

Ah ! ah ! il voit maintenant ce dont il s'agit. — Demain on célèbre la Saint-Lambert. C'est aujourd'hui la veille du jour du saint dont il porte le nom : on va lui souhaiter sa fête !

Le père s'arrête tout ému, son cœur frémit de bonheur ; personne ne parle, mais tous les yeux brillants de douces larmes lui sourient ; ce sourire a quelque chose de solennel, c'est comme le langage de ces âmes aimantes, effluve qui s'échappe de chacune et les enferme toutes dans un même nuage d'amour !

Willem s'avance très-gravement, prend son père par le bras et le conduit au fauteuil placé près de la table.

Clara s'approche, offre à Lambert le beau sac à tabac sur une assiette blanche, et lit ses vers ; le sentiment qu'elle exprime rayonne dans ses yeux ardents :

Acceptez, ô Lambert, ce modeste présent,
De mon amour pour vous gage humble mais sincère ;
Puisse Dieu, remplissant mon vœu le plus fervent,
Accorder longue vie à notre excellent père !
Pour que nous revoyions souvent ce jour heureux,
Où vos enfants, le cœur débordant de tendresse,
Groupés autour de vous, disent, les mains aux cieux,
Que Dieu donne à Lambert longue et verte vieillesse !

Ah ! comme ces vers vont droit au cœur du père ! Sur cette jeune fille il a fondé pour son fils tout un avenir, et ce n'est qu'avec respect et vénération qu'il ose regarder celle qui sera la mère des enfants de son Willem. Sans conscience de ce qu'il fait, il tourne et retourne le sac dans ses mains ; vraiment il est bien beau avec ces perles étincelantes ! C'est elle, la femme future de Wil-

lem qui l'a fait pour lui; elle ne lui ravira donc pas l'affection de son fils, car elle aussi l'aime, lui Lambert. Mon Dieu il y a quelque chose de sacré dans toute affection! Qui oserait dire que la première pipe de tabac qui sortira de ce sac ne sera pas plus savoureuse pour le palais de l'heureux ouvrier, que les mets les plus recherchés d'une table royale?

Lambert Hensmans sent profondément son bonheur; les larmes sont près de jaillir de ses yeux, mais il se contient et dit d'une voix étouffé en saisissant avec effusion la main de la jeune fille :

— Ce que vous venez de dire là, chère Clara, et ce beau cadeau me feront vivre dix années de plus. Je ne saurais vous dire combien cela m'a touché. Ah! merci, merci mille fois!

La mère fait un signe. Les enfants s'avancent avec leurs bouquets.

Thérèse et Ursule s'approchent en souriant, et disent d'une voix joyeuse :

— Cher petit père, c'est aujourd'hui votre soirée et demain votre jour; j'ai l'honneur de vous faire mon cadeau. [1]

Jeannot et Pétronille demeurent en arrière; il faut que la mère les conduise devant Lambert. Ils présentent aussi leurs bouquets, mais en baissant timidement les yeux. Lambert Hensmans est saisi à cette vue d'une douloureuse émotion : ce sont les enfants de son frère défunt, et leur pauvre mère gît déjà à son tour sur le lit de mort.

1. Formule ordinaire employée par le peuple à Anvers, en offrant un cadeau à quelqu'un le jour de sa fête.

Pour cacher son émotion, il prend sur ses genoux les deux petits infortunés, les presse sur son sein et dissimule ses larmes derrière leurs têtes. Il leur donne un ardent baiser, puis il les laisse descendre de ses genoux. Qu'ils sont gais, maintenant! ils rient de bon cœur, ils sautent joyeusement avec Thérèse et Ursule; ils portent droites leurs jolies petites têtes!

La magique baguette de l'amour les a-t-elle donc touchés? Ah! oui, c'est là ce qui leur manquait : ils sentent maintenant qu'eux aussi ils ont un père qui les aime!

Le tour de la mère et du fils est arrivé. Tandis que la première offre le cœur de chocolat; le jeune homme va se placer solennellement devant son père, et lit d'un ton profondément senti son poëme :

« Le jour après lequel notre cœur aspirait depuis si « longtemps et si ardemment, — ce jour que nous ne « saluons qu'une fois chaque année, — ce jour qui, « comme un rayon de soleil à travers le ciel brumeux « de l'hiver, resplendit au milieu de nos jours remplis « par le travail, — le jour de la fête de notre père, la « Saint-Lambert est là!

« Ce présent, ô mon père, que chaque année nous « vous offrons, je vous l'offre une fois encore avec une « émotion profonde. Il n'est pas riche, oh! non; mais « de tout ce que nous pourrions en notre vie vous « offrir de plus précieux, il est la simple et fidèle « image...

« C'est un cœur : le cœur de celle qui fut la mère de

« vos enfants et qui ne cesse de nous combler de joie et « d'amour; c'est le cœur de ces petits innocents, le « cœur de cette jeune fille, le mien, et nous nous con« fondons tous en un seul cœur, en un trésor d'affec« tion !

« Ce cœur, nous vous l'offrons avec tous les vœux « qui s'en élèvent incessamment vers le trône de Dieu, « et si Dieu exauce ces souhaits, vos années s'écouleront « si pleines de félicité et de paix que chacun de vos jours « sera aussi beau que celui-ci.

« Alors vous verrez vos enfants grandir autour de vous « en sagesse, en vertu, en honneur; alors, faisant trêve « de bonne heure à vos rudes travaux, vous savourerez « les fruits du labeur de votre fils, et recueillerez la ré« compense de tout ce que vous avez fait pour lui dans « sa jeunesse ! »

La mesure est comble ! Des larmes de bonheur coulent sur les joues de l'excellent père. Les belles et touchantes paroles que vient de prononcer la bouche de son cher Willem avec tout le feu d'une âme jeune et ardente, retentissent encore à son oreille comme un chant sacré des anges. Il ne peut résister à son émotion ; il enferme dans ses bras, avec un doux transport, mère, fils et enfants, et les couvre de baisers !

Il tend aussi les bras à Clara; celle-ci fait un pas pour prendre part à l'effusion commune; mais le respect arrête l'un, la modestie l'autre.

Clara met à profit le temps pour remplir de vin rouge ou de vin blanc tous les verres et pour mettre en main à

chaque enfant son petit verre. Puis elle s'écrie gaiement :

— Debout ! debout ! A la santé de Lambert !

Tous se dégagent de l'affectueuse étreinte, saisissent leurs verres et crient d'une voix joyeuse :

— Vive Lambert ! vive Lambert ! vive Lambert !

La partie solennelle de la fête de famille était terminée. Les quatre enfants grimpèrent sur les jambes du père pour pouvoir prendre en main le beau sac en perles; ils sautèrent par la chambre avec leurs fleurs; ils jouèrent à la marchande avec les morceaux du cœur de chocolat, dont chacun avait eu sa part.

Clara chanta toutes les chansons qu'elle savait; la mère en redit quelques-unes qu'on chantait dans son jeune temps; Willem raconta quelques joyeuses histoires, et ainsi s'écoula cette bonne soirée jusqu'à ce que Thérèse et Ursule dussent s'aller coucher et que la mère reconduisît avec Clara les deux autres enfants chez eux. Lambert Hensmans et son fils Willem allumèrent une lampe et gravirent l'escalier. Ils n'allaient cependant point se coucher, bien que le jeune homme eût cordialement souhaité une bonne nuit à sa mère.

IV

Lambert Hensmans et son fils ouvrirent la porte d'une petite chambre de l'étage et y entrèrent avec la lampe. Le jeune homme ôta son habit et endossa une blouse grise. Il était évident qu'ils entraient dans cette place avec le projet de faire encore quelque travail avant de se livrer

au repos de la nuit; car autour d'eux se trouvaient, avec des pots de couleur et des brosses, nombre d'objets qui paraissaient attendre une nouvelle peinture. C'étaient principalement de petits barils, des boîtes et des caisses en fer-blanc, et des bacs de différentes formes qui avaient sans doute constitué l'attirail complet d'un magasin d'épiceries. Cette facile besogne pouvait se faire à la lumière d'une lampe, et c'était apparemment pour ce motif qu'elle avait été réservée comme travail du soir.

Hensmans n'avait pas l'habitude de travailler la nuit, après avoir quitté la besogne de la journée. Et, en réalité, il n'eût pu le supporter : il se levait avec le jour, montait avec son pot de couleur sur l'échelle appliquée à une façade, et demeurait là, exposé à l'ardeur du soleil, à peindre jusqu'à ce que vînt le soir; alors, las de corps et d'esprit, il regagnait péniblement sa demeure et cherchait dans le sommeil les forces nécessaires pour poursuivre le lendemain son rude labeur.

Mais depuis quelque temps un noble sentiment de pitié et de dévouement l'avait poussé à une dangereuse surexcitation d'activité. Son frère, humble ouvrier comme lui, était mort depuis peu et avait laissé ces deux jeunes enfants que nous avons vus, et leur mère était aussi clouée par la maladie sur un lit de douleur. Ces deux malheurs avaient réduit la pauvre famille à la plus extrême misère, et le pain eût à coup sûr souvent manqué à la mère et aux enfants, si un autre, presque aussi pauvre qu'eux, n'eût veillé sur eux comme une providence bienfaisante. Depuis cette époque, Lambert travaillait toujours jusqu'à minuit et souvent plus tard,

bien qu'il dût maintes fois soutenir une pénible lutte contre le sommeil qui l'assaillait, et bien que ces veilles contre nature le fissent maigrir visiblement. Tous les fruits de son travail nocturne étaient destinés à la misérable famille de son frère défunt; il donnait l'argent qu'il avait gagné à la mère malade avec autant de fidélité que s'il eût fait à Dieu la promesse solennelle d'en agir ainsi.

Lorsque Willem était de retour de son étude et avait soupé à la table commune, il montait l'escalier avec son père, mettait sa blouse grise, et peignait aussi jusqu'à minuit.

Ainsi, ces deux hommes excellents donnaient, dans le plus profond secret et sans que personne le sût, leur sueur et leur sommeil à leur prochain souffrant. Là, derrière les murs de l'humble maisonnette, dans le silence de la nuit, ils accomplissaient une sainte œuvre d'amour!

Déjà le père avait pris un baril et y avait donné quelques coups de brosse, lorsqu'il remarqua que son fils était encore debout, immobile, et hésitait à se mettre au travail.

— Allons, courage Willem! lui dit-il en souriant. Nous avons été assez heureux aujourd'hui, et ce verre de vin nous a donné des forces. Mettons-nous bien en train, mon garçon; cela me ferait peine si la malheureuse Annemie [1] et ses pauvres chers agneaux devaient souffrir de notre joie. Au contraire, si je le puis, je travaillerai cette nuit plus tard que d'habitude. Allons,

1. Abréviation d'Anna Marie.

donnons un bon coup de collier : songe que nous travaillons pour l'amour de Dieu !

Tandis que le fils s'agenouillait sur le plancher et se mettait à peindre, il répondit :

— Oui, mon père, ce n'était qu'une idée. Il y a si longtemps que je n'ai plus écrit à Karel Moerens, et j'aurais voulu lui raconter toute votre fête et lui envoyer les vers de Clara et les miens. Cela me trottait en tête, et je me demandais si je devais lui écrire encore ce soir; mais, non, je le ferai demain après-midi. Travaillons bien; vous avez raison, mon père; ce serait mal agir que de faire souffrir les autres de notre bonheur.

Le père et le fils continuèrent leur conversation tout en travaillant.

— Mais, Willem, il y a longtemps que tu ne m'as plus rien dit de Karel Moerens. Comment se trouve-t-il à Paris? N'est-il pas encore docteur?

— Oh! mon père, cela ne va pas si facilement; il n'est encore que bachelier ès sciences, et il lui faut subir encore beaucoup d'autres examens avant de pouvoir guérir un malade. Il est pourtant bien malheureux, le pauvre garçon! Un orphelin est bien à plaindre, mon père! Sa vieille tante qui lui fait faire ses études est si avare que vous ne sauriez le croire. Elle solde ses inscriptions et ses cours et ne lui envoie pas de quoi payer à Paris la nourriture d'un chat. Karel m'écrit qu'il lui faut vivre de pain sec pendant des semaines entières, et quand il veut manger un peu de viande, savez-vous comment il s'y prend? Il va dans une maison où règne une malpropreté à soulever le cœur, — on appelle cela

là-bas une *gargotte;* là bout sans cesse une grande marmite dans laquelle nagent des morceaux de viande. On vous met en main une grande fourchette, et pour un *stuiver* [1] vous avez le droit de piquer une fois dans la marmite. Le morceau que vous retirez est à vous. Encore si c'était de la viande de bœuf ou de vache! mais Karel m'écrit qu'il y a à Paris des centaines de gens qui gagnent leur vie à voler des chiens et des chats, et qu'il meurt peu de chevaux dont la chair dépecée ne vienne tomber dans les marmites des gargottes. Cela doit faire un joli ragoût, n'est-ce pas, mon père?

— Bah! Karel t'a écrit cela pour plaisanter!

— Pour plaisanter? Non, non; c'est dans une lettre fort triste, et qu'il a arrosée de ses larmes, qu'il me dit cela. Je vous la montrerai demain. Voyez-vous, mon père, je souffre de savoir Karel malheureux. Je sais bien qu'il est jeune et qu'il fera son chemin; mais il n'en est pas moins triste quand on veut étudier de devoir passer son temps à donner des leçons ou à faire de la copie, — et par-dessus cela de souffrir encore de la faim.

— Karel étudie trop longtemps aussi, Willem. Il me semble qu'il aurait mieux fait de se faire avocat : cela va toujours plus vite.

— Non pas, non pas, tout cela revient au même. — Sa tante voulait aussi lui faire étudier le droit; mais Karel n'avait pas de goût pour cela. Et je crois qu'il a bien raison. Vous ne savez pas, mon père, ce matin je suis allé au tribunal; j'avais une course à faire pour le

1. Dix centimes.

notaire; la personne que je devais trouver me fit revenir dans une demi-heure. J'entrai, à la suite d'autres personnes, au Palais de Justice. On était occupé à juger le voleur qui, le mois dernier, dans la rue de l'Empereur, s'est introduit, avec effraction par un soupirail de cave, dans la maison de monsieur Janssens, le marchand de vin. J'ai entendu là un avocat plaider tellement que j'étais confondu de son sot bavardage. Il allait, disait-il, rendre le voleur en question blanc comme la neige, et les efforts qu'il faisait dans ce but étaient si terribles que la sueur coulait à grosses gouttes sur son front; mais si l'on appelle cela de l'éloquence, — un tas de mots creux qui tiennent les uns aux autres comme de la paille hachée, — de grands tours de bras qui vont aux paroles comme des pincettes à cheval sur un porc, des cris et des exclamations sans motif, — alors je dis que l'éloquence est une terrible chose pour les auditeurs. Et dire que l'on assurait dans l'auditoire que c'est un bon avocat et qu'il parle son français dans la perfection! En ce moment, j'étais heureux que Karel n'étudiât pas le droit; car il me suffirait de l'entendre plaider ainsi une seule fois pour ne plus le revoir de sa vie.

— Ces choses-là, Willem, sont au-dessus de moi, vois-tu; je ne m'y connais pas. Mais puisque tu parles de ce voleur qui s'est introduit chez monsieur Janssens, tu sais que je suis occupé maintenant à peindre à l'huile la façade de monsieur Standel sur le Marché aux Œufs. Mes pots, mes crochets et mes cordes se trouvent à l'intérieur de la maison, dans une petite chambre qui donne sur la rue. J'y entre et j'en sors pour y prendre de la

couleur ou pour allonger une corde quand c'est nécessaire; mais, du reste, je n'ai jamais fait attention à ce qui se trouve dans ce cabinet : cela ne me regarde pas. Pourtant il y a là une trappe par laquelle on descend à la cave. Ce matin, j'étais là pour remplir mon pot. Madame Standel vient auprès de moi et me montre la trappe qui, en réalité, est toute pourrie et tombe en morceaux. — Maître Hensmans, me dit-elle, voyez donc, ce matin j'ai failli me casser la jambe dans cette porte : mon pied a passé à travers la planche. Il y a longtemps que nous nous disons qu'il faut faire mettre ici une trappe neuve; car, voyez-vous, on pourrait s'introduire par là dans la maison. Une fois le soupirail de la rue forcé, on serait dans ce cabinet. Les voleurs ne pourraient pas pour cela arriver dans les autres chambres; mais ils pourraient déjà nous voler assez ici. — Je ne répondis rien et je haussai les épaules; car madame Standel me regardait dans les yeux d'une façon singulière, comme si elle eût craint que je la volasse, moi. J'étais intérieurement fâché contre elle, et je ne dis pas un mot. Elle continua en ouvrant une armoire qui se trouvait là et en me montrant ce qu'elle contenait : — Voyez-vous, maître Hensmans, cela serait bon à prendre; ne le pensez-vous pas? Des cuillers et des fourchettes d'argent sont faciles à emporter, n'est-ce pas? Il est heureux que je sois tombée là, car sans cela je n'y aurais pas fait attention; mais maintenant cette armoire ne restera pas là plus longtemps. Aujourd'hui ou demain, je la ferai porter ailleurs où il ne sera pas si facile de la trouver. — Mon silence parut surprendre madame Stan-

del; mais mon pot à couleur était rempli, et je m'en allai à pas lents. Quand je me trouvai sur mon échelle, je me mis à réfléchir et à chercher ce que pouvait signifier la conduite de madame Standel; mais bientôt je me mis à rire de la méfiance de ces gens-là. Je n'y aurais probablement plus songé de ma vie, si tu n'avais parlé de ce voleur.

— Oh ! mon père, les avares se méfient de tout le monde. Je connais bien les Standel : ils couperaient un liard en quatre. Mon patron est leur notaire ! — les difficultés et les embarras qu'ils suscitent sont incroyables, — et si vous les entendiez expliquer leurs affaires, vous diriez vraiment, qu'à l'exception d'eux seuls, il n'y a dans le monde que voleurs et fripons. Dieu sait si elle ne vous a pas, en effet, dit tout cela par crainte que vous ne veniez les voler, et pour vous faire comprendre qu'on se tient sur ses gardes; mais ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de rire de ces sottises et de les laisser avec leur prudence, — peut-être sont-ils plus mauvais que bien d'autres.

Le père et le fils continuèrent à s'entretenir de différentes choses. Lorsque minuit sonna à la tour de Saint-André, ils ne paraissaient pas encore disposés à cesser de travailler, bien que Willem eût plus d'une fois penché la tête sous le poids d'un sommeil insurmontable.



V

A cette même heure de minuit, un jeune homme, du nom de Jean Bruggelinck, quittait un cabaret voisin du

Marché aux Poissons. Comme il était resté plus tard que d'habitude et qu'il craignait probablement une verte semonce, il marchait vite dans l'obscurité. C'était le fils du tonnelier du Marché aux Œufs. Il gagna par la rue des Orfévres le Grand-Marché, longea la Place Verte, et approcha bientôt de la maison paternelle. Mais au moment même où il portait la main à la sonnette, il entend dans le silence de la nuit un bruit étrange et semblable à celui d'un objet d'argent qui tombe et résonne sur la pierre. Il cherche à percer des yeux dans l'obscurité tant bien que mal, et voit un homme qui marche sur la pointe des pieds et se glisse le long des maisons. Cet homme porte un sac sur le dos; sa casquette blanche est la seule chose que Bruggelinck peut distinguer de son costume; peut-être eût-il réussi à mieux reconnaître ce mystérieux travailleur nocturne, mais déjà celui-ci avait disparu au coin de la rue.

Jean Bruggelinck ne péchait pas par excès de courage. Bien qu'il se tînt pour convaincu qu'on commettait ou qu'on avait commis un vol dans le voisinage, il se hâta de tirer la sonnette afin de rentrer chez lui. Il raconta au domestique qui lui ouvrit ce qu'il venait de voir et d'entendre. Le domestique prétendit qu'il eût dû pour le moins crier : Au voleur ! et qu'ils avaient encore un devoir à remplir, celui d'aller voir où les voleurs étaient en train de faire leur coup, et de leur donner la chasse. Quelque peu d'attrait que l'expédition proposée eût pour Jean Bruggelinck, il suivit pourtant le domestique dans la rue, et lui indiqua la place où il pensait que le premier bruit s'était fait entendre.

Parvenus devant la demeure de monsieur Standel, ils virent que le soupirail de la cave était brisé et la porte de la maison toute grande ouverte. Le domestique se mit à agiter violemment la sonnette, dont le bruit réveilla monsieur Standel, qui ouvrit une fenêtre et demanda ce qu'on lui voulait; mais il n'eut pas sitôt entendu la réponse du domestique : Votre maison est forcée, vous êtes volé! qu'il retira la tête et se mit à crier et à se lamenter à l'intérieur comme si on l'assassinait.

Quelques instants après, il descendit avec sa femme. Il ouvrit la porte et courut avec sa lumière au petit cabinet qui donnait sur la rue. Les deux époux poussèrent de lamentables gémissements et s'arrachèrent les cheveux de désespoir : toute l'argenterie et une bonne partie de linge neuf avaient disparu.

Au milieu de ses plaintes sur la perte qu'elle venait de faire, la femme ne cessait de crier :

— Il le paiera, l'hypocrite fripon! Il le paiera cher, le voleur!

Tandis que chacun, même son mari, s'étonnait de ses incompréhensibles exclamations, elle ouvrit avec précipitation tous les tiroirs de l'armoire et vit, à son grand chagrin, que les voleurs n'avaient oublié de prendre rien qui eût quelque valeur.

Au-dessus du meuble, elle trouva un outil qui, selon toute vraisemblance, avait servi à en fracturer la serrure. Tremblante de colère, elle examina pendant quelque temps l'objet découvert. Son mari lui demanda en ce moment si elle connaissait le voleur? Pour toute réponse elle lui montra l'outil : c'était un de ces crochets

de la forme d'un S avec lesquels les peintres en bâtiments suspendent leurs pots de couleur à l'échelle.

— Ah ! s'écria monsieur Standel, est-ce ainsi? Nous en savons assez, maintenant! Maudit Hensmans! Hypocrite !

Et se tournant vers Bruggelinck, il lui demanda :

— Quelle tournure avait le voleur? N'était-il pas grand ?

— Oui, passablement.

— Voyez-vous bien, s'écria madame Standel.

— N'avait-il pas une veste grise?

— Je n'en sais rien. J'ai seulement remarqué très-bien qu'il portait une casquette blanche.

— C'est lui, le coquin! s'écria la femme. Une casquette blanche? Il n'en a pas d'autre! Je m'en doutais bien. On ne pourrait plus se fier à son propre père par le temps qui court. Mais nous verrons s'il en sortira sans marque à l'épaule, dussions-nous y dépenser la moitié de ce que nous possédons!

Monsieur Standel ne disait mot; mais, le visage sombre et rouge de colère, il grommelait et maudissait à voix basse.

Voyant que Bruggelinck et son domestique se préparaient à retourner chez eux, il courut précipitamment dans une autre chambre, et en revint avec deux pistolets.

— Laissez-les venir! s'écria-t-il; je donne deux napoléons aux pauvres si je puis en abattre une couple aujourd'hui!

Après avoir demandé à Bruggelinck s'il maintiendrait

devant la justice les déclarations qu'il venait de faire, il le conduisit jusqu'à la rue, rabaissa le couvercle sur le soupirail et ferma la porte de la maison.

Malgré leur grande richesse, les Standel étaient extrêmement avares et intéressés. La perte de quelques pièces d'argenterie était pour eux un affreux malheur qui navrait leur cœur.

Quand les deux époux se trouvèrent seuls, ils ne se mirent pas à pleurer; mais dans le regard de tous deux brilla un éclair de rage : ils se comprenaient l'un l'autre très-clairement. L'avarice n'était pas le seul vice de ces gens : la méchanceté et l'esprit de vengeance avaient sur eux le même empire. Dès qu'ils crurent connaître la personne qui les avait volés, ils oublièrent pour un instant la perte qu'ils avaient subie pour s'abandonner entièrement à leur soif de se venger. Le voleur, l'hypocrite devait être marqué, pendu, roué, embroché, les Standel dussent-ils pour atteindre ce but se réduire à la mendicité ou payer des scélérats pour commettre un meurtre par guet-apens. Qu'ils pussent ou non convaincre le coupable présumé devant la justice, peu importait à l'affaire; ils étaient convaincus eux que leur soupçon était fondé, — et ils voulaient se venger, le monde entier se soulevât-il contre eux. Standel continuait à blasphémer et à maudire en tournant et retournant les pistolets d'un air menaçant. Sa femme parlait sur le même ton, et cela dura jusqu'à ce que tous deux, las de fureur, se missent à réfléchir avec plus de calme, mais toujours avec une vive irritation, aux moyens qu'ils emploieraient pour fournir la preuve irréfragable que

nul autre que Lambert Hensmans ne les avait volés.

Que ces moyens fussent légitimes ou non, ils s'en souciaient fort peu, pourvu qu'ils y trouvassent l'espoir de recouvrer ce qu'on leur avait volé et de faire monter le voleur sur l'échafaud.

VI

Au point du jour, madame Standel sortit de chez elle. Elle rentra une demi-heure après, accompagnée de deux vieilles femmes qu'elle introduisit dans le cabinet auprès de son mari. Celui-ci ouvrit la porte d'une autre chambre voisine de la petite pièce, et après y avoir fait entrer les femmes, il leur dit :

— Vous resterez ici derrière la porte, entendez-vous; je la laisserai à demi ouverte. Le voleur ne tardera pas à venir. Écoutez attentivement et retenez bien ce que vous lui entendrez dire; car il vous faudra en rendre témoignage devant la justice. Mais cachez-vous bien derrière la porte pour qu'il ne vous voie pas, autrement il n'oserait faire aucun aveu.

Les deux vieilles femmes promirent de se conformer à ses recommandations; cependant, pour plus de sûreté, madame Standel s'installa avec elles derrière la porte.

Entre-temps monsieur Standel se promenait de long en large dans le fameux cabinet. Il tremblait visiblement, soit de colère, soit d'anxiété; une ardente rougeur enflammait son front chaque fois qu'il consultait sa montre. Enfin, l'heure approchait, sans doute, car

son émotion devint plus vive encore, et il écoutait avec une fiévreuse attention si aucun bruit ne se faisait entendre à la porte de la rue.

Il se retira dans un coin du cabinet, et, la face tournée vers le mur, il plongea la main dans la poche de son habit. Il en retira un pistolet dont il arma le chien avec un rire méchant, et murmura d'incompréhensibles imprécations. Tout à coup il tressaillit des pieds à la tête, et remit à la hâte le pistolet en poche; la sonnette venait de retentir, et c'était assurément celui qu'on attendait.

Madame Standel alla ouvrir, et s'empressa de rejoindre les autres femmes.

Lambert Hensmans, qui arrivait pour continuer à peindre la façade, ne se doutait naturellement pas de l'infernale conjuration tramée contre lui; il entra sans défiance dans l'allée, poussa la porte du cabinet, et allait se pencher vers ses pots de couleur; mais le foudroyant regard de monsieur Standel le saisit tellement qu'il se releva et resta debout tout interdit et fixant sur l'avare un regard interrogateur. Monsieur Standel ne lui donna pas le temps de réfléchir; il s'élança sur lui avec un cri rauque, l'empoigna par le collet, et l'attira plus avant dans le cabinet en criant avec une colère croissante à l'ouvrier stupéfait :

— Misérable scélérat! tu vas avouer à l'instant que cette nuit tu t'es introduit ici par effraction. — Et tu rapporteras ce que tu nous as pris, voleur, ou sinon je te livre incontinent aux mains des gendarmes.

Lambert Hensmans fut tout étourdi par cette rude

secousse et par cette brusque et insultante apostrophe; cependant, il répondit d'une voix que l'émotion faisait trembler :

— Moi, m'être introduit par force ici? Oh! mon Dieu, monsieur, lâchez-moi; je ne sais ce que vous voulez dire.

— Ah! tu ne sais ce que je veux dire, hypocrite! vociféra monsieur Standel avec rage. Tu ne le sais pas? C'est ce que nous allons voir!

A ces mots, il tira de sa poche le pistolet armé; il le posa d'une main sur la poitrine de l'ouvrier épouvanté, tandis qu'il le tenait de l'autre main par la cravate, et s'écriait d'une voix furieuse :

— Avoues-tu le vol? Rapporteras-tu ce que tu as volé? L'as-tu fait, oui ou non? Vite! vite!

La pâleur de la mort se répandit sur le visage de Lambert Hensmans; il croyait en effet sa dernière heure arrivée, et fut tellement effrayé à la vue de l'arme meurtrière, qu'il n'eut pas la force de la détourner de sa poitrine.

Sur une nouvelle menace de monsieur Standel, il balbutia d'une voix entrecoupée :

— Ah! je ne dis pas que je ne l'ai pas fait. Je rapporterai la chose si je la trouve.

Le pistolet s'appuya fortement sur son sein.

— L'as-tu fait; oui ou non? Vite, avoue!

Les dernières forces du malheureux artisan parurent l'abandonner, et il murmura :

— Je l'ai fait!

Ces paroles fatales étaient à peine sorties de sa bouche

que monsieur Standel le traîna par le collet jusque dans le corridor, le jeta à la porte de la maison et ferma la porte derrière lui.

Lambert Hensmans s'en alla droit devant lui d'un pas chancelant jusqu'à ce qu'un mur l'arrêtât. L'ouvrier anéanti avait tout à fait perdu conscience de ce qu'il faisait; il ne se sentait plus vivre. Tout ce qu'il venait d'entendre, ce qui lui était arrivé, tournoyait dans sa tête brûlante. Un instant il resta comme pétrifié contre le mur; peu à peu cependant le nuage qui obscurcissait son intelligence se dissipa, car à mesure qu'il redevenait maître de ses sens bouleversés, un douloureux sentiment de honte oppressait sa poitrine, et son œil effrayé plongeait profondément dans l'abîme de l'infamie.

Quelque pauvre, quelque humble qu'il fût, l'affront qu'il venait de dévorer lui perçait le cœur comme un coup de poignard. Lui un fripon! Lui traité comme un chien, accusé d'être un voleur de nuit! — Infortuné père! En ce moment il songe à ses enfants bien aimés, à son noble et généreux fils, à sa vertueuse femme..... Il porte les mains à son visage et se met à pleurer amèrement.

Peut-être fût-il resté longtemps dans cette attitude si un passant ne l'eût pris par le bras et ne lui eût dit:

— Qu'avez-vous donc, mon ami?

La confusion le poussa alors à quitter le mur contre lequel il était appuyé. Il comprima sa douleur, baissa profondément la tête et s'en alla, sans oser lever les yeux, jusque chez lui. Là il se laissa tomber sur une chaise, attira sur ses genoux ses deux petits enfants et

versa un torrent de larmes sur les pauvres innocents qui pleuraient avec leur père sans savoir quelles terribles tortures déchiraient son cœur.

D'une voix entrecoupée et pleine de sanglots, l'ouvrier raconta à sa femme ce qui lui était arrivé. Elle aussi, l'excellente mère, remplit la chambre de plaintes et de cris d'indignation. Cependant elle ne concevait pas qu'un plus grand malheur attendit son mari. Il était innocent, et, à ses yeux, il ne suffisait pas d'être accusé par de méchantes langues pour passer pour un voleur, quand on a été connu toute sa vie pour un honnête homme. On ne pouvait rien faire à Lambert : les lois existaient pour les riches comme pour les pauvres; — sans doute l'outrage reçu était grand et douloureux à supporter; mais avec une conscience pure on pouvait se mettre au-dessus de l'affront et mépriser d'infâmes diffamateurs.

Tel était le sens des paroles que la femme d'Hensmans adressa pour le consoler à son mari affligé. Il sentit, en effet, que ces réflexions amoindrissaient sa douleur; mais quelle que fût leur puissance, même deux heures après, elles n'avaient pas chassé de son esprit la profonde inquiétude qui l'agitait. Un autre manquait pour lui rendre courage : seul, son fils Willem pouvait lui conseiller ce qu'il avait à faire et conjurer le danger qui le menaçait. Ce fut dans cette conviction qu'il dit à sa femme d'aller trouver Clara et de la prier d'envoyer la servante à l'étude de Willem pour lui dire de revenir à la maison.

La mère avait fait le message et venait de rentrer lorsqu'elle vit tout à coup son mari pâlir comme un

mort. Il jeta un grand cri, s'élança vers l'escalier, et en gravit les marches en courant. Ne comprenant rien à son émotion, sa femme voulut le suivre; mais une terrible apparition la cloua sur sa chaise. Quatre gendarmes, accompagnés de deux officiers de justice d'un rang supérieur, pénétrèrent au même instant dans la chambre, au grand effroi de Thérèse et d'Ursule, qui se réfugièrent dans le coin du foyer en poussant les hauts cris.

Les gens de justice demandèrent à plusieurs reprises à la femme anéantie où se trouvait son mari; mais d'abord elle ne les entendit pas. Enfin, elle s'écria d'une voix navrante :

— Ah! messieurs, il est innocent : il ne l'a pas fait... Ah! ne l'emmenez pas, pour l'amour de Dieu! Il en mourrait...

Elle tomba à genoux devant la personne qui semblait commander aux autres, et voulut, dans son ignorance, la supplier de lui accorder la liberté de son mari; mais un déchirant cri de désespoir retentit soudain sur l'escalier.

Les gens de justice laissèrent là la pauvre femme et montèrent à la hâte. A coup sûr l'ouvrier égaré devait faire une vigoureuse résistance, car on entendait les sabres des gendarmes traîner de çà de là sur le plancher, et mille exclamations se succédaient rapidement. La malheureuse femme avait pris ses deux enfants sur les genoux et se cachait la tête entre leurs corps. Pauvre femme, on eût dit que le monde entier s'était écroulé sur son cœur! Elle n'entendait ni les lamentations de ses enfants terrifiés, ni le bruit de la lutte engagée à

l'étage supérieur, elle n'entendait que la voix de son mari qui l'appelait par son nom d'une voix déchirante!

Une autre chose pourtant perça son cœur encore plus douloureusement et l'arracha à sa prostration. Hélas! hélas! quel funeste spectacle! Elle voit son mari la pâleur de la mort sur le visage; ses bras sont liés sur le dos, et deux gendarmes, le sabre nu, le surveillent!

Voilà ce que voit la mère qui se sent mourir; elle s'affaisse de nouveau sur le plancher et semble vouloir ramper aux pieds des gendarmes; mais non, elle se lève, embrasse son mari, court jusqu'à la cheminée, lève les mains vers l'image de Dieu crucifié, et tombe comme une morte dans les cendres du foyer.

Un des gendarmes entraîne la mère inanimée loin du feu et appelle dans la rue une femme pour lui donner des secours.

Ah! cette douloureuse scène dure trop longtemps; mais on est occupé à faire des perquisitions dans la maison, — et comme on ne peut rien découvrir, cela ne va pas vite.

Pendant ce temps, le prisonnier souffre toutes les tortures de l'enfer, sans qu'une plainte, sans qu'un soupir même s'échappe de sa poitrine. Il se baisse et livre, insensible, sa tête aux embrassements désolés de ses enfants. La tombe s'ouvre devant lui, — son honneur est perdu, — il est mort au monde entier.

Enfin, les gens de justice descendent l'escalier et donnent le signal du départ. Depuis quelques instans Lambert Hensmans a oublié ses enfants pour fixer un œil hagard sur sa femme, qui, évanouie, la tête penchée en

arrière, gît devant lui appuyée sur le bras d'une étrangère. En ce solennel moment, où il va quitter son humble demeure pour franchir le seuil d'une prison, le cœur de Lambert Hensmans saigne à la fois par toutes les blessures de son affection paternelle et de son honneur anéanti; il supplie qu'on le laisse une fois encore s'approcher de sa femme, pose un baiser sur ses lèvres plombées, et prononce un sombre et morne adieu. Peut-être cette dernière secousse, plus forte encore que les autres, lui a-t-elle fait du bien, car des larmes abondantes jaillissent de ses yeux.

Thérèse et Ursule se sont cramponnées à ses jambes, et ni prières ni menaces ne peuvent les décider à lâcher prise. Elles sentent bien, les pauvres petites, que ce sera pour longtemps! Un gendarme détache de force leurs faibles bras et les contient dans la chambre, tandis que les autres emmènent leur père hors de la maison.

Devant la porte et plus loin dans la rue deux cents personnes au moins attendent avec curiosité. Elles font grand bruit, et de vives conversations sont engagées sur les motifs de la venue des gendarmes. Mais dès que Lambert Hensmans apparaît, les mains liées derrière le dos et pleurant amèrement, un sentiment de pitié serre tous les cœurs; cependant, pas un seul d'entre les spectateurs ne pense que le prisonnier puisse être innocent: tous, même ses amis du voisinage, se bornent à le plaindre pour le crime qu'il a commis. Quelques voix s'écrient bien : Est-ce possible! Qui eût cru cela! Il n'était pourtant pas si fort dans le besoin! Déjà le vol est expliqué dans la foule avec toutes ses circonstances, et l'on

raconte aussi que Lambert Hensmans a avoué le fait. Nul ne sait comment cet aveu lui a été arraché par des menaces de mort, parce que les deux vieilles femmes qui ont répandu la nouvelle ignorent elles-mêmes cette circonstance capitale.

Qui pourrait décrire la mortelle confusion qui mordit au cœur l'artisan infortuné quand, au premier pas qu'il fit dans la rue, il vit ces centaines d'yeux fixés sur lui ? Lui, dont la vie avait toujours été si pure et si laborieuse, il lui fallait passer comme un forçat au milieu de ses voisins et de ses amis ! Ces yeux pleins de curiosité, parmi lesquels pas un seul regard ne trahissait la foi à son innocence, firent fléchir sa tête sur sa poitrine, et il ne la releva plus avant d'être sorti de la foule et bien au delà de la maison qu'habitait Clara.

Silencieux et affligé, le prisonnier avec ses gardes traversait la rue des Bogards pour se rendre à la maison d'arrêt dans la rue du Couvent, quand soudain un cri retentit :

— Mon père ! mon père !

Et un jeune homme repousse violemment les gendarmes pour s'élancer au cou du prisonnier.

Willem, obéissant au message que lui avait transmis la servante de Clara, avait quitté son étude et se hâtait de regagner la maison, inquiet, à la vérité, du motif pour lequel son père le faisait appeler à une heure aussi indue, mais ignorant complétement ce qui s'était passé. De loin déjà il avait vu le voleur venir dans la rue ; mais la possibilité de ce qu'il voyait était si loin de son esprit, qu'il n'avait reconnu son père qu'au moment où il en

était très-rapproché. Alors un coup terrible l'avait frappé; tous ses membres s'étaient violemment contractés, et il s'était arrêté un instant, frémissant de douleur et de rage, avant de pouvoir s'arracher de la place où il se trouvait et voler les bras ouverts vers son père.

Il s'était suspendu à son cou en balbutiant des paroles inintelligibles, comme un homme privé de raison, et bien que Lambert Hensmans s'efforçât de le calmer, il n'y pouvait réussir. Il serrait son père dans ses bras avec une sorte de rage; ses yeux lançaient d'ardents éclairs sur les gendarmes, et, l'écume à la bouche et les dents serrées, il semblait les défier de lui enlever le prisonnier.

Les gens de justice, qui au cri de : Mon père! avaient compris quel était celui qui se jetait au cou du malfaiteur, avaient par pitié laissé faire le jeune homme; mais l'attitude de celui-ci devint si menaçante, et cette scène attirait tant de monde, qu'ils jugèrent nécessaire d'éloigner Willem. Deux gendarmes le détachèrent de son père avec une force à laquelle il ne pouvait résister et le repoussèrent en arrière. Il se défendit avec fureur, bien que, par compassion pour son affreuse douleur, les gendarmes le traitassent avec toute la douceur possible. Pendant ce temps, les autres emmenaient le prisonnier.

Tout à coup Willem remarqua que les mains de son père étaient liées sur le dos. Cette vue lui arracha un cri horrible et surexcita ses forces : il rejeta les gendarmes loin de lui, tira un couteau de sa poche, s'élança vers son père et coupa la corde avant qu'on eût le temps de l'en empêcher; mais au même instant les gendarmes

s'étaient de nouveau emparés de lui, et lui avaient enlevé le couteau. Sur un ordre du chef, on le contint cette fois sans ménagement, et quelque force qu'il eût pu déployer, il ne lui eût plus été possible de s'arracher aux mains de ses gardiens, qui lui serraient les poignets comme dans un cercle de fer. Et cette force n'était même plus nécessaire; car, à cette heure, le jeune homme marchait la tête haute et comme avec orgueil derrière son père. Il avait compris que l'ordre était donné de le conduire aussi à la maison d'arrêt, et il souriait de joie, l'infortuné! Cependant, il y avait dans son sourire quelque chose d'un mourant ou d'un assassin, quelque chose de venimeux qui faisait frémir. Son cerveau était assurément troublé, car ses paroles et ses cris ressemblaient plus au langage de la folie qu'à celui du sentiment et de la raison. Une seule fois son père avait tourné la tête vers lui; mais les yeux injectés de sang de Willem et la mortelle pâleur de son visage avaient glacé d'effroi Lambert Hensmans, et il n'osait même plus regarder son malheureux enfant.

On arriva devant la maison d'arrêt au milieu d'un immense concours de peuple. La porte du terrible séjour d'expiation s'ouvrit pour le père et pour le fils, et se referma derrière eux comme une tombe.

La foule demeura quelque temps encore à regarder bouche béante; puis, peu à peu, chacun s'en alla de son côté, et la rue du Couvent reprit son aspect accoutumé.

La porte de la prison s'ouvrit bientôt après, et deux gendarmes amenèrent le jeune Willem au dehors. Après

l'avoir conduit pendant quelques pas dans la rue, ils le laissèrent et tournèrent par la rue des Dominicains.

Le jeune homme stupéfait regarda autour de lui comme s'il eût été affligé de recouvrer sa liberté. Il se dirigea d'un pas incertain, et en chancelant comme un homme ivre, vers la porte de la prison; mais la sentinelle le repoussa brusquement.

Il s'arrêta, et fixa un regard désespéré sur ces noires murailles derrière lesquelles son père mouillait de ses larmes l'humide pavé d'un cachot. Alors d'affreuses pensées de mort et de haine contre la société lui passèrent par la tête sans qu'il sût pourtant sur qui venger le malheur de son père. Après être demeuré longtemps dans cette morne contemplation, les images de sa mère et de ses petites sœurs flottèrent aussi sous ses yeux. Une douleur plus calme, mais aussi profonde, s'empara de lui, et il quitta la rue du Couvent en courant comme un insensé.

Le notaire, son patron, l'aimait comme un jeune homme diligent et d'un bon naturel. Ce fut à lui que le pauvre garçon courut raconter ses chagrins. Celui-ci le plaignit avec l'accent d'une sincère pitié, et cependant, comme ses paroles percèrent le cœur du jeune homme! Comment! il se refusait à croire absolument à l'innocence de son père! La justice prononcerait! Cette réserve blessa tellement Willem qu'il quitta même son maître en proie à une vive colère, pour voler vers sa mère. Chemin faisant, il rencontra beaucoup d'amis et de connaissances qui savaient déjà la catastrophe ou qui l'apprirent par lui. Partout, chez tous le même

doute! Lui fallait-il donc haïr et maudire le monde entier pour son injustice? Et peut-être aussi Clara? Oh! non, — son cœur lui disait non, — sa foi dans la constance de sa bien-aimée ne chancelait pas encore.

Ce fut les yeux à demi fermés de confusion et la tête baissée que Willem approcha de sa demeure. Il ne trouva personne en bas: la solitude de la tombe régnait à cette heure dans cette même chambre où la veille tant de joyeuses paroles avaient été adressées à l'oreille d'un père chéri. On entendait en haut sangloter et soupirer.

Willem, tremblant et le cœur palpitant, monta l'escalier. Un plus grand malheur l'aurait-il frappé? Ciel! sa mère! L'affreux coup l'aura tuée...

La pauvre femme était, en effet, étendue sur un lit; Clara tout en larmes était assise au chevet, et tenait sur ses genoux Thérèse et Ursule.

— Ma mère! ma mère chérie! s'écria Willem dans un paroxysme de désespoir en s'élançant vers le lit.

La femme ouvrit les yeux et sourit doucement à son fils. Il saisit sa main, y posa un ardent baiser, appuya sa tête sur cette main aimée, et, penché sur le lit, arrosa de larmes amères les doigts de sa mère, jusqu'à ce que son cœur fût un peu soulagé des mortelles souffrances qui le déchiraient.

VII

KAREL MŒRENS A WILLEM HENSMANS A ANVERS.

Paris, 29 septembre 1812.

Malheureux et toujours cher ami,

Je commence cette lettre sans savoir si je pourrai l'achever. Mes larmes coulent sur le papier, et il en est ainsi depuis quatre jours, depuis que j'ai essayé de prendre la plume pour te répondre. Ah ! je ne puis y croire ! Ton père arraché de chez lui par des gendarmes ! garrotté ! accusé de vol avec effraction ! C'est impossible ! et pourtant, hélas ! c'est ainsi !

Pauvre Willem, le désespoir t'a-t-il si profondément abattu que tu aies osé douter de l'intérêt que prend ton meilleur ami à ton malheur ? Pourquoi m'adresser une lettre qui devait m'accabler du plus vif chagrin ? — Je te pardonne, mon frère chéri. — Si tout le monde t'abandonne, si chacun se défie du fils d'un innocent accusé, ici, Willem, ici, tu trouveras un cœur dans lequel tu pourras toujours épancher tes douleurs, un cœur qui réclame sa part de tes souffrances et qui te vouera toujours une ardente et fidèle affection. Ne l'épargne pas : il a partagé tes joies, il faut qu'il pleure alors que tu souffres.

Infortuné ami, tu me demandes des consolations ! Il y a deux jours, j'errais aussi sans espoir, mesurant de

l'œil la profondeur de ton désastre; moi aussi je rougissais de honte en rencontrant des visages connus, comme si une ineffaçable ignominie m'eût été infligée; et dans mes nuits sans sommeil, les larmes silencieuses du désespoir baignaient aussi mes joues. Ta déchirante lettre, dont chaque mot semble de feu, m'avait précipité dans l'abîme sans fond du découragement. Mais aujourd'hui l'espérance et la raison sont venues se mêler à ma douleur, — et j'ai souri comme si elles murmuraient à mon oreille que ton père avait déjà recouvré sa liberté ou la recouvrerait bientôt. Cette pensée m'a consolé et doit te consoler aussi, Willem. L'innocence de ton père sera reconnue, cela est certain; et si tout le monde semble douter aujourd'hui de sa probité, ne maudis pas pour cela l'humanité, mon ami. Tu verras, dès qu'on saura qu'il est innocent, on lui vouera une plus grande estime qu'auparavant, — et il n'y aura qu'une voix pour le plaindre. Alors votre vie reprendra son cours accoutumé; ce malheur te laissera bien le souvenir des douleurs de la séparation, mais aussi celui des joies du retour...

Ah! Willem, bien que ces perspectives pleines d'espérance doivent se réaliser infailliblement, je dois cependant me faire violence pour les écrire. Je sens aussi un irrésistible penchant à m'abandonner sans résistance au chagrin et à laisser couler les larmes qui perlent dans mes yeux; ce n'est pas bien pourtant à nous de ne pas songer que Dieu veille sur l'innocent, et de consentir à voir le sombre nuage qui pèse sur l'horizon tandis que le soleil de l'espérance brille tout à côté.

Il faut que je te parle aussi de ta pauvre mère, n'est-ce pas? Je sens au chagrin qui m'oppresse que la vue de sa douleur te déchire le cœur; mais, Willem, tes craintes sont chimériques et sans fondement. Ne comprends-tu pas par tes propres émotions que ce coup foudroyant devait au premier moment ébranler fortement le système nerveux de ta mère, et que, si elle est aujourd'hui si calme et si insensible en apparence, rien ne peut te faire présumer que l'altération de son esprit durera? N'accrois donc pas ton malheur, comme tu le fais, par cette terrible appréhension.

Ce que je viens d'écrire m'a soulagé. Je sens intérieurement que nous avons tort de nous laisser aller au désespoir. Sans doute, je le sais, il y a dans le malheur même qui nous frappe des raisons suffisantes de mourir de honte; mais il faut que je console mon pauvre ami et que je renferme dans mon cœur ma propre souffrance. Fais-en autant, cher Willem; songe à Dieu, qui là-haut veille sur ton père innocent et ta mère accablée; ne doute pas de son assistance, et savoure d'avance la certitude que bientôt ton père reviendra dans tes bras, lavé de l'affront qu'on lui a fait et doublement estimé comme la malheureuse victime d'une erreur.

J'ai prié Dieu pour Clara! Qu'il bénisse l'ange qui verse sur vos blessures le baume de sa douce affection!

Hélas! il me faut fermer ma lettre : des larmes m'échappent de nouveau comme si je te disais un déchirant adieu. Oh! Willem, si tu savais combien je souffre de ta

douleur! Embrasse ta mère et tes petites sœurs en mémoire de moi, et toi, crois et espère dans la parole de ton ami affligé.

KAREL.

VIII

WILLEM HENSMANS A KAREL MŒRENS A PARIS.

Anvers, 15 janvier 1813.

CHER ET FIDÈLE AMI,

Enfin, demain on décide du sort de mon père! Demain on saura si je suis le fils d'un voleur de nuit ou d'un ouvrier innocent! Demain je serrerai dans mes bras mon père libre, ou un même arrêt le vouera à l'échafaud et à l'infamie.

Qu'il est affreux, ami, de se trouver pendant quatre longs mois avec sa mère et ses sœurs, en présence de l'enfer, sans savoir si on en subira oui ou non éternellement les tortures! Le cœur me bat depuis huit jours comme s'il allait se briser; mais j'ai du courage pourtant. Mieux vaut cette lutte décisive contre un monde calomniateur que ce lent espoir et cette éternelle agonie de l'incertitude. Qu'on me dise que mon père est un voleur! — qu'on attache cette noble tête au poteau d'infamie et qu'on la livre aux outrages de la multitude, — qu'on brise le cœur de ma mère, qu'on jette l'anathème

sur mes sœurs innocentes, comme sur la race maudite d'un scélérat; mais qu'on ne nous laisse pas du moins ensevelis plus longtemps sous le linceul de plomb du doute! Jour de demain, tu nous apportes peut-être la mort et l'opprobre, — et cependant je te souris comme à un jour de miséricorde; — si tu ne nous sauves pas de l'abîme du déshonneur, tu nous donneras du moins le coup de grâce!...

Mon Dieu, combien l'homme est faible! Je m'imaginais que je ne tremblerais pas, et voilà que la plume échappe à ma main frémissante! Mon courage n'est que de la rage et du désespoir. — Tu ne sais pas, mon bon ami, que les Standel se sont posés nos persécuteurs, que ces ladres diffamateurs ont mis la main à leurs trésors pour arracher par force aux juges l'arrêt le plus sévère. Ils se sont portés partie civile contre mon père. Un célèbre avocat de Bruxelles doit venir prouver que Lambert Hensmans commettait un vol au moment où il sacrifiait son repos nocturne à l'accomplissement d'une œuvre de dévouement! Quelle fange et quel venin dans la nature de l'homme! Les Standel ont forcé mon père, en lui appuyant un pistolet sur la poitrine, à avouer un fait faux. Leur conscience leur crie qu'ils ont par là commis un meurtre; ils pensent aussi à l'innocent ouvrier qui, depuis cinq mois, gémit dans une prison; mais plus le remords les ronge, plus ils font d'efforts pour étouffer la voix de la conscience. Ils sacrifieront dix fois plus d'argent qu'on ne leur en a volé pour se convaincre eux-mêmes qu'ils ont bien agi. Et pour donner à ces serpents la satisfaction de voir leur perfidie

consacrée légalement, il faut que mon père soit immolé comme un agneau ; il faut que ma mère meure, il faut que mes pauvres petites sœurs... Hélas ! il y a des instants où je voudrais être un géant dont la main atteigne au soleil. Avec quel plaisir je briserais la terre pour anéantir à jamais le genre humain...

Pardonnez, ô mon Dieu, et toi, mon fidèle ami, pardonnez à un insensé qui ne sait ce qu'il pense ni ce qu'il écrit. Ah ! souvenez-vous comme il a été, depuis si longtemps, cruellement ballotté sur la mer orageuse du malheur et de l'incertitude...

Ma mère sort de son accès de fièvre. Je trouverai du calme auprès d'elle, et peut-être alors pourrai-je t'écrire avec un esprit plus tranquille. . . . .
. . . .
. . . .

Elle va mieux, ma mère. Ses yeux brillent d'un feu extraordinaire ; — peut-être est-ce l'espérance qui la ranime, car son sourire est si heureux et si limpide ! — Ah ! elle est si maigre, cette bonne mère ! Pourtant ses paroles m'ont soulagé ; j'ai prié avec elle ; — je me sens fortifié contre ce terrible et suprême jugement de demain...

J'ai longtemps encore pleuré en silence. Notre petite Thérèse, les yeux rougis par les larmes, jouait dans un coin de la chambre, et disait d'une voix toute triste à sa poupée : — Tais-toi, ma petite amie, demain papa revient à la maison, et tu auras une belle robe neuve ! Je ne sais, les naïves et innocentes paroles de l'enfant ne m'attristèrent pas, et cependant des larmes jaillirent de

mes yeux; — je le sens, les larmes me font du bien. Ah! certainement, mes pauvres petites sœurs seraient déjà aussi malades au lit si un ange de bonté ne veillait sur elles comme une seconde mère! Je t'ai sans doute écrit que les parents de Clara lui ont sévèrement défendu de me parler désormais. Ils ont raison : l'amour d'un fils de voleur ne doit pas profaner cette pure et virginale enfant; j'avais déjà moi-même prononcé cet arrêt contre moi, et j'avais pour jamais caché au plus profond de mon cœur le secret de mon amour. Depuis lors je ne vois plus Clara; mais elle fait épier par la servante mon départ pour l'étude, et à peine ai-je dépassé sa demeure qu'elle vole auprès de ma mère. Elle reste des journées entières auprès du lit de la pauvre malade qu'elle soigne et console avec la tendresse et le dévouement d'une fille. Elle lave les vêtements de mes petites sœurs et veille à ce que rien ne manque aux malheureuses enfants. Aussi, si tu savais comme les chères petites sont heureuses lorsque Clara paraît! Quand je reviens à la maison, elle a disparu.

Plus d'une fois déjà un mauvais esprit m'a poussé à rentrer à l'improviste. Mais non, que Dieu détourne de moi cette séduction! M'est-il permis de surprendre l'ange de miséricorde qui descend du ciel pour consoler ma mère? Oh! non, n'est-ce pas, mon ami, je ne dois pas faire cela? Noble Clara; elle aime cependant toujours la mère de Willem, et peut-être. . . . . .

. . . .

. . . .

. . . . Mon père, mon père, pardonnez-moi cet

espoir! Karel, aie pitié de ton âmi insensé : sa tête est pesante, sa raison égarée. Il est ballotté entre l'espérance et le désespoir, et t'écrit sans but et sans conscience. C'est donc demain, demain! Un bon avocat défendra mon père; il est jeune et d'une noble intelligence. — Tu le connais : à l'époque où nous allions à l'école chez maître Van de Velde, il était le premier. — Puisse Dieu lui accorder le don d'une saisissante éloquence! Toi aussi, Karel, tu te jetteras à genoux ce soir, n'est-ce pas? Toi aussi, de concert avec nous, tu tendras les mains vers le Juge des juges, et tu prieras pour mon père..... Mais je m'égare; quand tu recevras cette lettre tout sera déjà décidé. — O mon Dieu! puissé-je entendre proclamer, à la face du monde entier, l'innocence de mon père! Karel, mes cris d'allégresse retentiraient dans ton cœur, et ton cœur dirait : Il est libre!

Libre! quel beau mot! Je ris, malheureux que je suis. Malheureux! Peut-être...

Adieu. Des larmes d'espoir remplissent mes yeux. — A demain.

WILLEM.

IX

Ce jour-là, le soleil d'hiver s'était levé tout souriant; son disque d'or, quoique rapproché de l'horizon, suivait joyeusement sa route accoutumée dans l'azur d'un ciel sans tache.

Pas de nuage non plus dans l'âme de Willem, et s'il

frémissait toujours d'impatience, ce n'était pas pour engager la lutte contre un monde diffamateur, ainsi qu'il l'avait écrit à son ami. Au contraire, il était intimement convaincu que, quelques heures plus tard, son père recouvrerait l'honneur et la liberté, — l'infortuné jeune homme s'abandonnait comme un enfant à la joie que lui causait cette certitude.

On s'étonnerait à tort de ce soudain revirement dans les dispositions de son âme. Jeune comme il l'était, doué d'une vive et poétique imagination, riche de toutes les forces d'un noble mais fougueux esprit, la crainte de voir se consommer le malheur et l'infamie de son père pouvait bien précipiter le cours de son sang et surexciter sa nature passionnée; mais son cœur était aussi prêt à recevoir toute autre impression, car ce cœur renfermait un trésor caché de bonté, de reconnaissance, d'amour de la vie.

Le soir précédent, alors qu'il était assis dans un coin obscur de la chambre, l'œil immobile et fixe, Clara était venue s'asseoir à côté de lui et avait serré sa main d'une douce étreinte. De ses lèvres aimées étaient tombées pendant longtemps d'angéliques paroles de consolation, qui s'étaient amassées dans le cœur du jeune homme comme des perles d'amour et d'espérance.

Quand deux harpes se trouvent non loin l'une de l'autre et qu'on tire de l'une d'elles un son, la corde correspondante de l'autre harpe s'émeut d'elle-même et répond par le même son. Ainsi en est-il de deux cœurs en disposition harmonique.

Willem avait longtemps écouté la voix de Clara en

silence. Ce n'était pas qu'il fît attention à ses paroles et en suivît le sens logique : loin de là; mais il croyait prêter l'oreille à un chant qui le ravissait en extase, — comme s'il eût été la seconde harpe qui recueillait et renvoyait chaque son de la voix amie. Au bout de cet entretien, Willem et Clara avaient échangé un profond regard, et bien que des larmes silencieuses coulassent sur leurs joues, cependant un sourire plein d'espérance s'était dessiné sur leurs traits.

Depuis longtemps déjà ils étaient plongés dans une atmosphère d'espérance et d'amour lorsque l'avocat qui devait plaider l'innocence de Lambert Hensmans se présenta pour s'entretenir une fois encore avec Willem des moyens de défense. Il lui lut même une partie de son plaidoyer : celui-ci était rédigé avec beaucoup de feu et avec une profonde conviction. L'avocat était jeune et avait une belle et sympathique voix. Pendant la lecture, Willem, s'oubliant lui-même, fut suspendu aux éloquentes lèvres de celui qui avait pris sur lui de sauver et de venger son père innocent; le pauvre jeune homme trembla, rit, pleura jusqu'à ce que l'avocat finit sa plaidoirie par un émouvant appel aux jurés. Willem se jeta à son cou en l'accablant de mille remercîments, et se mit à courir comme un fou en sautant et en dansant autour de la chambre, et en criant : Mon père est libre! mon père est libre! Il embrassait sa mère, élevait en l'air ses petites sœurs, et put à peine se calmer, bien que l'avocat s'efforçât de lui faire comprendre que si l'on avait le droit de nourrir le plus sérieux espoir, il ne fallait cependant pas se tenir pour tout à fait assuré du succès,

attendu qu'on ignorait les moyens que ferait valoir la partie adverse. Rien n'y fit : Willem était en veine d'espoir, et ne pouvait concevoir que personne au monde dût résister à une semblable plaidoirie, pas même les Standel.

Clara, qui ne connaissait qu'imparfaitement la langue française, avait peu compris à la lecture qu'on venait de faire. Cependant, comme elle avait suivi sur la physionomie de l'avocat les émotions qui l'avaient successivement agité, chez elle aussi s'était éveillée une conviction pleine d'espoir; elle aussi était toute joyeuse.

Dès que l'avocat fut parti, Willem et Clara allèrent s'asseoir près du lit de la mère, et le jeune homme se mit à répéter en flamand le plaidoyer. — La nuit vint; Clara fut ramenée chez elle par sa servante. Willem se jeta pour se reposer sur une chaise au chevet du lit de sa mère, et rêva tout éveillé d'un bel et joyeux avenir. Nuit d'insomnie et pourtant bien heureuse nuit! . .

. . . .

Il est près de midi. Devant le Palais de Justice stationnent des groupes nombreux qui attendent l'issue d'un important procès qui va incessamment se décider. La salle où siége le tribunal est remplie d'une foule de gens qui écoutent, mais sans rien comprendre à tout ce qui se dit, car on y parle une langue étrangère; c'est un juge français qui vient faire justice des méfaits commis dans la Flandre conquise.

Sur le banc d'infamie est assis l'accusé; c'est un homme du peuple, un ouvrier. Il penche profondément

la tête : ses cheveux gris retombent sur ses yeux et cachent aux regards curieux le reflet de la honte qui navre son âme. Oh ! que ce doit être pénible !

Infortuné ! on t'a arraché de ta demeure sur la foi d'une accusation arbitraire, on t'a emmené garrotté par les rues; pendant cinq mois tu as, dans une prison, arrosé de tes larmes le pain des malfaiteurs; et maintenant on te traîne sur le banc où s'asseyent les assassins; on va décider si tu es un voleur de nuit ou si tu seras rendu à ta femme mourante et à tes pauvres petits enfants; si l'échafaud te saisira le cou de son carcan de fer, et si le bourreau imprimera sur ta chair la marque ardente de l'éternelle réprobation de la société; — oui, oui, on va décider de tout cela. On t'accuse... et toi, esclave, — toi, fils d'une race opprimée, tu ne sais ce qui se dit, tu ne comprends pas la langue de tes juges ! Oh ! combien tu dois souffrir, Lambert Hensmans ! Et si tu savais ce qui se passe, malheureux, tu lèverais les mains vers Dieu et demanderais vengeance de cette justice dérisoire ! Voilà ceux qui ont juré de prononcer sur ton sort selon la voix de leur conscience; il en est parmi eux aussi qui ne comprennent qu'à demi ce qui se dit; car ils n'osent avouer qu'ils ne possèdent pas la langue de leurs maîtres ; la vanité, l'égoïsme les fait se jouer sans pudeur de l'honneur, de la vie et du sang de leurs compatriotes ! Que Dieu leur pardonne cette lâcheté : ils ne savent ce qu'ils font !

Et toi, pauvre Willem, toi que je vois parmi les curieux, adossé au mur, tu sais le français, tu entends comment ton père est tour à tour accusé et défendu,

Cela va bien, n'est-ce pas? Tu portes la tête haute, ton regard étincelle de fierté; le jeune avocat a fait de son mieux contre le retors adversaire qui lui vient de Bruxelles; il l'a presque vaincu. Le témoignage de tant de voisins et d'amis qui sont venus déclarer que ton père est un modèle de probité; ce témoignage t'a rempli d'espérance et d'un légitime orgueil. Cela va finir. Prends courage : tout va bien. Écoute, le président demande à ton père s'il a quelque chose à ajouter à sa défense. Il est vrai que ton père n'a rien compris; mais ne t'irrite pas de cette sanglante raillerie! Espère plutôt.— Les jurés se retirent dans la chambre des délibérations. — Ne tremble pas ainsi : ce sera bientôt fait; tu ramèneras triomphalement ton père à la maison. — Attention, le jury rentre...

Hélas! hélas! puisse l'affreux cri que tu jettes être ton cri de mort! Puisses-tu ne te relever jamais de ta lourde chute! Coupable! Cinq ans de travaux forcés! l'exposition et la marque! Oui, mon Dieu, oui, c'est bien ainsi!

X

Vers trois heures de l'après-midi, une jeune fille parcourait d'un pas agité une chambre de l'étage d'une maison voisine de l'habitation de Hensmans. D'abondantes larmes coulaient de ses yeux, et des paroles entrecoupées que dictait la colère ou l'impatience s'échappaient de sa bouche. Elle s'asseyait, se levait de nouveau, s'approchait de la fenêtre ou écoutait à la

porte, et semblait poussée par une secrète et douloureuse surexcitation à une inquiète et continuelle agitation. Plus d'une fois elle s'était efforcée de briser la serrure de la porte à l'aide des ciseaux suspendus à son tablier; mais chaque fois, après d'inutiles tentatives, elle se laissait retomber sur une chaise en pleurant amèrement.

Depuis quelque temps elle était assise, comme privée de sentiment, en proie à une horrible pensée; quand elle entendit la serrure grincer, elle s'élança vers la porte pour sortir de la chambre. Une femme déjà âgée la repoussa doucement, entra dans la place et referma la porte à l'intérieur. Puis elle prit par la main la jeune fille affligée et la mena, en lui prodiguant de consolantes paroles, près de la fenêtre, où elles s'assirent l'une auprès de l'autre. La femme dit à la jeune fille :

— Clara, ma chère enfant, écoute donc ta mère. Tu veux absolument aller encore chez Willem Hensmans et tu pleures sans relâche; mais, parle franchement, cela ne peut pourtant plus se faire, n'est-ce pas? Tu ferais ton déshonneur et le nôtre, mon enfant.

— J'irai cependant, ma mère! répondit la jeune fille avec résolution; j'irai cependant!

— Mon enfant, reprit la femme, comment peux-tu te montrer ainsi? Tant que Hensmans était simplement accusé, je t'ai défendue contre ton père, et t'ai permis de soigner la mère de Willem; mais aujourd'hui, Clara, aujourd'hui tout le monde te jetterait la pierre si tu osais encore mettre le pied dans cette maison. Chacun sait que Willem et toi vous vous aimez, et nous ne l'avons non

plus jamais caché à personne. Que Lambert Hensmans soit innocent ou non, la loi a prononcé. Que dirait le monde si nous permettions que notre unique enfant ait encore des relations avec le fils d'un voleur mis en prison? Vois-tu, ma fille, moi-même j'en mourrais de honte!

— Le monde peut dire ce qu'il veut! dit Clara en interrompant sa mère. Tant que Willem s'est trouvé heureux et qu'il a eu la perspective de devenir un jour notaire et d'être riche, tout était pour le mieux; alors, vous et mon père aussi, me laissiez aller chez les Hensmans aussi souvent que je le voulais, — et maintenant qu'il est malheureux, maintenant que tout le monde l'abandonne, je ne pourrais plus même lui dire bonjour, comme si, moi aussi, je le méprisais! Voyez-vous, ma mère, Willem ne vivra plus longtemps, le malheureux, et le monde entier se soulevât-il contre moi, je ne l'abandonnerai point; il se peut que je me trouve seule à son lit de mort, mais du moins j'y serai. Et si sa mère vient à mourir aussi, alors je serai la mère de Thérèse et d'Ursule, — et si l'on me contrarie, ma mère, savez-vous ce que je ferai, j'irai à l'église me jeter à genoux devant l'autel, et j'y ferai à Dieu même la promesse de ne jamais voir un autre homme de ma vie.

La mère frémit et se mit à pleurer amèrement. Elle ne savait, la bonne femme, s'il lui fallait admirer sa fille ou condamner de pareils sentiments. Au bout de quelques instants, elle dit d'une voix étouffée :

— Clara, pense donc à ton père. Songe que depuis vingt ans il a travaillé du matin au soir comme un es-

clave; il n'a qu'un enfant, toi, ma chère Clara. Il devient vieux, les soucis ont blanchi ses cheveux. Tout ce qu'il a fait, il l'a fait pour toi. Et maintenant que la vieillesse arrive, maintenant qu'il pourrait vivre en paix des épargnes qu'il a faites avec la douce conviction que le sort de son enfant ici-bas est assuré, sa fille unique continuerait à aimer le fils d'un voleur, le fils d'un homme qui doit recevoir la marque! Si cela était, ton père ne vivrait plus un an. Oserait-il encore paraître dans un estaminet où tout le monde lui parlerait du déshonneur de sa fille? Bien plus, il n'oserait même plus mettre les pieds à l'église!

— Ma mère, s'écria la pauvre fille émue, qui parle d'amour? Croyez-vous que Willem ou moi songions à pareille chose le jour même où son père a été condamné à être exposé sur l'échafaud? Et même, de notre vie, nous n'y avons songé. Il n'est pas question de cela, ma mère. Mais pensez-y un peu : peut-être Willem est-il étendu sans sentiment auprès du lit de sa mère; Thérèse et Ursule gémissent à fendre le cœur, les pauvres enfants; et au moment où la mort s'apprête à frapper deux malheureux, il n'y a personne pour les sauver ou du moins les consoler! Et moi, que tous ont aimée de toutes les forces de leur cœur, je les laisserais mourir parce qu'ils sont malheureux? Et puis, voyez-vous, ma mère, peut-être faut-il que je sois là pour arracher un couteau des mains de Willem; — vous ne le connaissez pas!

La vieille femme fixa sur sa fille un regard épouvanté, et dit d'une voix tremblante :

— Qu'est-ce? que dis-tu là, Clara?

Les larmes jaillirent comme une source des yeux de la jeune fille; elle embrassa sa mère avec effusion, et reprit d'un ton suppliant, au milieu des baisers :

— Oh! ma mère chérie, laissez-moi y aller, pour l'amour de Dieu! Vous l'avez aimé aussi, ce pauvre Willem; vous plaigniez aussi la pauvre femme de Hensmans et ses malheureux enfants! Ah! laissez-moi y aller! laissez-moi y aller! Ce sera la dernière fois, la dernière de toutes, ma bonne mère! Je reviendrai avant que mon père ne rentre; — je vous bénirai pour cela pendant toute ma vie...

A ces mots, Clara se jeta de nouveau au cou de sa mère, et pleura silencieusement la tête appuyée contre son sein. Bientôt la faible et aimante femme céda aux prières de sa fille et au vif sentiment de pitié qu'elle-même éprouvait pour la malheureuse famille d'Hensmans. Tout à coup elle baisa le front de sa fille, et lui dit avec tendresse :

— Comme ton père sera fâché, Clara, s'il le sait! Mais c'est bien la dernière fois, n'est-ce pas, mon enfant? Je le lui dirai. — Et ne reste pas plus d'une demi-heure. Dieu te pardonnera à cause de ton bon cœur...

La brave femme ouvrit la porte et parlait encore que déjà Clara était au bas de l'escalier, et volait vers la maison d'Hensmans.

XI

WILLEM HENSMANS A KAREL MOERENS, A PARIS.

Anvers, 13 janvier 1813, minuit.

Tout est consommé, mon bon, mon fidèle ami. Les juges ont rendu leur arrêt : mon père est un voleur... Cinq années de travaux forcés et la marque ! La marque !

Karel, je suis anéanti : ce jour a tué toute mon énergie ; toutes les fibres du sentiment sont brisées dans mon cœur. Oh ! j'ai bien saigné par cette profonde blessure ; mais elle est fermée, maintenant ; tout est vide en moi. Le croirais-tu, mon ami, je n'ai pas versé une seule larme aujourd'hui, bien que j'aie vu autour de moi le déshonneur, la mort et le désespoir ?... Peut-être aussi suis-je devenu un monstre d'égoïsme... Ma mère est à l'agonie : un prêtre est venu tout à l'heure avec la dernière consolation des mourants ; le cierge funèbre scintille dans les ténèbres ; deux femmes prient là à genoux, et moi... moi je suis dans cette tombe, les bras croisés sur la poitrine, fixant sur le pâle visage de ma mère un regard insensible, et le sourire sur les lèvres de voir que Dieu la tire de l'abîme de l'infamie. Puissé-je mourir aussi, mon ami ! Puisse tout ce qui porte le nom d'Hensmans s'endormir cette nuit de l'éternel sommeil de la mort...

Mais non, c'est un vœu criminel, n'est-ce pas ? J'ai

tort d'écouter encore la violence de mon caractère, moi qui suis condamné à l'éternel opprobre et à la misère. Il vaut mieux abjurer toutes mes idées, tous mes sentiments d'autrefois et me courber humblement sous la main de celui qui nous a frappés. — Clara a dit cela : je le ferai.

Je t'avais écrit avant la venue de cet ange ; ma lettre était pleine de fiel et d'amertume contre le monde, et peut-être, dans ces pages brûlantes, blasphémais-je contre Dieu... Elle est venue, et a su trouver encore au fond de son cœur du baume pour adoucir nos douleurs ; qu'elle soit bénie ! Sais-tu ce qu'elle a fait pour m'apporter cette suprême consolation ? Elle s'est révoltée contre ses parents ! Son père en a été très-irrité, et a résolu de la conduire dans le pays wallon et de l'y faire enfermer dans un pensionnat. Ne t'étonne pas, mon ami, de la froideur avec laquelle je parle de cela. Le départ de Clara est un bonheur pour moi, et bien qu'elle en doive souffrir peut-être, je m'en réjouis. Son père a raison : entre elle et moi s'est creusé un abîme d'ignominie ; elle ne peut le franchir. Il me suffit de savoir qu'elle du moins demeure convaincue de l'innocence de mon père, et qu'elle ne me méprise pas... Je sens bien que je l'aime encore, que pour elle je passerais à travers les flammes de l'enfer, s'il m'était permis de lui donner cette marque de mon amour ; mais c'en est fait de moi : je n'ai plus le droit de l'aimer ; un vœu de moi souille et profane. Soit donc ! je parlerai d'elle à Dieu seul dans mes prières pour qu'il répande sur elle ses bénédictions. Qu'elle se souvienne parfois de notre en-

fance, qu'elle verse une larme sur le sort de mon père, et puis rien... plus rien...

Je le sens, on trouve plus de consolation à se soumettre qu'à lutter contre une destinée fatale et inexorable; j'ai courbé la tête, et ne mesurerai pas la profondeur jusqu'où je m'abaisse.

Parfois l'image de mon père apparaît à mes yeux, parfois un songe me transporte dans sa prison. Alors un tremblement me saisit, et le sang bout encore dans mes veines; mes dents grincent et je gémis intérieurement, car le profond sentiment de mon impuissance me mord au cœur comme un cruel serpent... Mais cela ne dure qu'un instant, ce n'est qu'une fugitive émotion. Je redeviens calme et je pense à ce que m'a dit Clara... Peut-être y a-t-il encore de l'espoir : nous nous pourvoyons en cassation. Si cela ne réussit pas, nous serons réduits à la dernière misère; mais qu'importe, ô mon Dieu! qu'importe cela pour nous, qui nous laisserions tous avec joie couper tous les doigts pour racheter seulement cette affreuse marque! Dernière planche de salut, nous échapperas-tu aussi ?

J'entends soupirer ma mère... C'est son dernier soupir peut-être! O Dieu! non, elle ouvre les yeux? Je vais m'agenouiller près de son lit et prier pour elle.

. . . .

La nuit a été bonne. Ma mère ne mourra pas : elle a déjà pu m'embrasser; mais elle est si épuisée, si faible qu'elle ne peut tenir les yeux ouverts. Thérèse et Ursule sont assises sur des chaises près de son lit et rient d

contentement; elles gardent pourtant le plus profond silence et se tiennent très-tranquilles. Elles sauront plus tard, les pauvres petites, ce que veut dire le nom d'enfant de voleur. A l'heure qu'il est, elles sont heureuses que leur mère ait rouvert les yeux.

Karel, je viens de relire cette lettre, et je vois que je ne t'ai pour ainsi dire rien dit. Pardonne-moi mon étourderie... Encore une interruption; le notaire me fait appeler. Je ne sais ce qu'il a à me dire; mais je tremble. Peut-être un nouveau malheur! . . . .

. . . .

. . . .

Je suis allé chez le notaire, Karel. Ce qu'il m'a dit a rempli mon cœur de gratitude, et cependant ses paroles m'ont d'abord fait subir de mortelles tortures. Je ne puis plus venir à l'étude : le fils d'un condamné pour vol avec effraction n'est pas propre à un emploi qui repose entièrement sur la confiance publique; ma présence causerait trop de dommage à mon maître; — et puis, vois-tu, les Standel l'ont chargé du soin de leurs affaires : ils sont riches et influents. Il m'a dit tout cela avec une paternelle bonté, et je l'ai bien compris. C'est pourtant un calice amer pour moi que de songer que désormais je serai repoussé partout, et qu'il me faudra fuir tous mes anciens amis et compagnons. Je ne veux pas y penser, Karel; j'ai besoin de trop de force et de courage pour veiller sur ma mère et mes sœurs. Je remplirai religieusement cette mission; peut-être y trouverai-je grâce et consolation.

Après que le notaire m'eut bien mis sous les yeux

que je ne pouvais plus paraître à l'étude, il me prit par la main et me dit :

— Willem, que votre père soit ou non coupable, j'ai pitié de vous. Vous méritiez un meilleur sort. Je comprends que ce serait un affreux malheur pour vous si je vous privais des moyens de soutenir votre mère et vos jeunes sœurs : je ne le ferai pas. Demeurez chez vous, et travaillez-y pour moi ; je vous ferai copier des actes ou exécuter d'autres travaux. En tout cas, je continuerai à vous payer votre indemnité annuelle comme par le passé. Vous pourrez facilement la mériter, et tenez, cette combinaison sera encore plus avantageuse pour vous ; elle vous permettra d'être toujours auprès de votre mère malade. C'est bien ainsi, n'est-ce pas?

Pour toute réponse j'ai baisé la main de mon excellent maître et ai versé des larmes de reconnaissance. Ah ! cela m'a fait du bien : je sens qu'il me reste encore du courage.

Et maintenant, Karel, ne t'afflige pas de mon malheur... Tu vois que je souffre avec patience et résigna-Dtiòn. ieu l'a voulu : je m'incline humblement sous sa toute-puissante main. Du fond de ma douleur, du fond de l'humiliation et de l'ignominie où je suis tombé, je crie encore vers lui : Soyez béni, Seigneur, de ce que vous m'avez laissé sur la terre un ami comme Karel, un ange comme Clara et un bienfaiteur comme mon maître !

Et puis, ne nous reste-t-il pas un dernier espoir ? La cour de cassation cassera peut-être l'arrêt... ; d'autres juges reconnaîtront peut-être l'innocence de mon père :

alors il serait délivré et de la prison et de l'infamie. Ah ! Karel, prie et espère avec nous !

Ton ami, WILLEM.

XII

L'après-midi, Willem fut appelé chez son avocat. Celui-ci était généreux et avait sincèrement pitié de la famille de Lambert Hensmans. Au lieu de se décider à un pourvoi coûte que coûte, il avait, dans la matinée, examiné soigneusement toutes les formes du procès, et découvert, à son grand chagrin, qu'il ne s'y trouvait rien qui pût fournir motif à cassation. Il avait même consulté des jurisconsultes plus âgés et plus expérimentés que lui, afin d'avoir leur avis sur ce point important, et tous lui avaient déclaré qu'il n'y avait pas ombre d'espoir de faire mettre l'arrêt à néant.

C'est là ce que l'avocat disait à Willem tremblant, qui, cloué sur une chaise, le regardait d'un œil hagard. Lorsque l'avocat lui eut démontré d'une manière irréfutable que tout serait inutile, et que Willem lui-même dut se l'avouer au fond de son cœur, des larmes abondantes jaillirent tout à coup de ses yeux, et il resta longtemps muet et la tête perdue, à pleurer et à sangloter sans prêter attention à l'avocat qui s'efforçait de le consoler. Pauvre Willem, l'espérance s'était envolée subitement de son cœur, et en fuyant elle avait déchiré et fait saigner ce cœur déjà si éprouvé. Jusque-là elle seule l'avait soutenu, lui avait donné courage et pa-

tience. Maintenant, l'échafaud reparaissait à ses yeux; il revoyait son père mourant de honte, attaché au carcan de fer et le bourreau appuyer l'affreux fer rouge sur son épaule; mais son âme ne possédait plus l'énergie nécessaire pour se soulever à cette idée. Tandis que ses larmes tombaient sur le parquet, sa tête s'appuyait sans force contre la chaise, et quand il quitta enfin le cabinet de l'avocat, il se tint aux murailles comme un homme ivre. Il se traîna ainsi peniblement, et pour ainsi dire sans le savoir, jusque chez lui, jusqu'au lit de sa mère. Celle-ci lui adressa un regard affectueux et souriant comme si elle avait tout oublié; cela navra tellement le jeune homme qu'il s'éloigna en proie au plus profond désespoir, et muet couvrit ses yeux de ses mains.

Depuis longtemps déjà il était debout dans un coin de la chambre, le visage tourné contre le mur, lorsque quelqu'un lui frappa sur l'épaule et l'appela par son nom : c'était une vieille femme du voisinage qui lui tendit une lettre et se retira aussitôt.

Willem contempla pendant quelques instants le papier plié, comme s'il ne savait ce qu'il tenait en main; bientôt pourtant un rire ironique flotta sur ses lèvres; son regard incertain semblait dire avec une amère raillerie : — Encore? La mesure n'est pas assez comble, sans doute? Elle aussi? — Il avait reconnu sur l'adresse de la lettre l'écriture de Clara, et dans son désespoir il ne doutait pas que de là aussi ne lui vînt un coup de poignard. Rien ne devait donc lui rester sur la terre! Ni ami, ni amie, ni père, ni mère, ni honneur, ni espoir!

Une amère incrédulité se peignit sur ses traits; il déploya le papier et lut :

« Willem,

« Il faut que je vous quitte. Mon père est sorti pour aller prendre une voiture; encore quelques instants et je serai loin de vous. Tout se tourne contre vous, mon pauvre ami, et peut-être pensez-vous que Clara aussi vous oubliera parce que vous êtes dans le malheur? Cela ne sera jamais! jamais!

« Je voulais vous dire quelque chose; mais je n'ose : je tremble; mon front rougit de honte... Je le dirai pourtant... Willem, je vous aime de toutes les forces de mon âme; mon amour sera éternel. — Je l'ai promis à Dieu lui-même!

« Quand vous souffrez, quand vous vous voyez repoussé par tous, songez que Clara prie pour vous et vous demeure fidèle...

« J'entends du bruit! Mon père est en bas... Un baiser à notre mère, un baiser à chacune de mes pauvres petites sœurs... Espoir! espoir!

« Votre amie, Clara. »

La physionomie de Willem ne changea pas d'expression; il contemplait fixement la lettre. Il ne fit pas un mouvement. Il semblait métamorphosé en statue de pierre. Sans doute, tout ce qui lui restait de forces vitales s'étaient concentrées au dedans, et là, de son cœur à son cerveau s'élançait probablement un flot de pen-

sées et de sentiments qui l'arrachaient tout à fait au monde extérieur. Le silence de la nuit régna longtemps, bien longtemps sur lui et sur sa mère.

XIII

Trois jours après, à onze heures du matin, le Grand-Marché était couvert de peuple. Au-dessus des têtes de la foule on voyait au loin briller les sabres des gendarmes, et sur l'échafaud couleur de sang un homme était attaché au pilori par un carcan de fer. Le malheureux, couvert de confusion, penchait la tête si profondément qu'on ne pouvait distinguer son visage pâle comme la mort.

Non loin de l'échafaud se tenait une femme déjà âgée qui semblait appartenir à la classe aisée de la bourgeoisie; car son costume se distinguait sinon par l'élégance du moins par la richesse. Elle désignait le condamné avec une sorte de colère et expliquait à d'autres femmes qui l'entouraient qui était le malfaiteur et comme quoi le scélérat avait mérité une peine plus grande encore. Ses paroles ne devaient pas sonner très-agréablement aux oreilles des auditeurs; car beaucoup d'entre eux, même parmi les plus pauvres, lui jetèrent un regard de mépris et s'éloignèrent d'elle. Comme elle se laissait aller de nouveau à ses méchants commentaires, une pauvre femme lui dit rudement :

— Vraiment je serais honteuse de faire ce que vous faites... pour une dame! Cela vient insulter ici ce pauvre homme, et dire qu'il faudrait le faire tirer en pièces par quatre chevaux. Retournez plutôt chez vous, madame,

et demandez à votre conscience si ce n'est pas vous peut-être qui avez attaché le malheureux Hensmans à ce poteau. Ne venez pas railler ici, notre Seigneur saura bien vous trouver aussi si vous l'avez mérité.

— Je vous prends à témoin, s'écria la dame en se tournant vers les spectateurs. Et toi, tu me paieras cela, je te connais bien !

— Ne me faudra-t-il pas monter aussi sur l'échafaud? demanda la pauvre femme avec ironie. Voudriez-vous me mettre à moi aussi un pistolet sur la poitrine ? Vous entendez que moi aussi je sais qui vous êtes, madame Standel; mais vous ne valez pas la peine que je vous adresse la parole, et je me moque de vos menaces; entendez-vous cela?

La femme planta là madame Standel et s'en alla. Ses paroles avaient fait une profonde impression sur les spectateurs qui, l'un après l'autre, s'enfoncèrent dans la foule pour s'éloigner de madame Standel. Celle-ci, confuse de l'incident, quitta elle-même la place et s'en fut un peu plus loin se cacher dans un autre groupe de curieux.

Bientôt ses regards se fixent sur l'échafaud. Derrière le pilori le bourreau est occupé à polir ses fers et à les faire rougir au feu; son aide arrache les vêtements du coupable et met son dos à nu..... le bourreau s'approche... tous les membres du condamné se contractent convulsivement..... un cri sourd s'échappe de sa poitrine... son épaule fume... C'en est fait !

C'en est fait ! Lambert Hensmans tu es un voleur de nuit; la société t'a pour jamais rejeté de son sein, elle a

imprimé en lettres de feu sa réprobation sur ta chair frémissante. Plus d'espoir maintenant! Étouffe, étouffe la voix trompeuse qui te dit intérieurement que ton innocence sera reconnue. Hélas! à quoi bon? Qui effacera de ton épaule la marque ardente de l'infamie? Sous la terre même, dans la tombe qui nous rend tous égaux, ton cadavre demeurera marqué comme la dépouille d'un scélérat.

Ah! comme te voilà suspendu à ce cruel poteau; comme tu es faible, exténué! N'est-ce pas que ton cœur n'a plus de sang? Tu as perdu tout sentiment de l'existence, et désormais tu vas vivre comme une ombre sans âme, jusqu'à ce qu'une mort appelée de tous tes vœux vienne te délivrer? Et cependant non, la source de tes douleurs est inépuisable: tu peux t'oublier toi-même, mais tes enfants, ta femme! c'est sur leur sort que tu pleures, tandis que le bourreau détache le carcan d'acier et t'emmène comme une proie sur sa charrette. Ah! tu sens comment l'hydre du désespoir étreint en ce moment le cœur de ton fils; tu verses des larmes au souvenir de Thérèse et d'Ursule; tu pries Dieu de laisser mourir ta femme! Oui, car tu sais que le fer brûlant ne t'a pas stigmatisé seul; il a imprimé aussi sur tous les membres de ta famille une indélébile tache d'infamie. Ainsi l'ordonne la société: tout ce que tu aimes doit être enseveli avec toi dans l'abîme d'une éternelle ignominie!

Cette nuit chacun dormira en paix..... le bourreau aussi... les Standel aussi, car chacun a fait son devoir devant la loi et la société.

Toi aussi, Lambert Hensmans, dors bien si la plaie

vive qui couvre ton épaule te laisse reposer; dors bien et ne t'éveille plus avant que Dieu appelle devant son tribunal et toi et tes accusateurs.

Ce n'est que là seulement que tu peux espérer justice et réhabilitation !

XIV

Après l'exposition de son père, l'âme de Willem parut reprendre plus de calme. Il remplissait avec une sorte de piété profonde la mission qui lui était échue, et consolait aussi bien qu'il le pouvait sa mère, ses petites sœurs et même son père captif. La plus grande partie de ce que possédait la famille Hensmans avait été absorbée par les frais du procès et par les efforts multipliés qu'on avait faits pour mettre en lumière l'innocence de Lambert. Cependant ils n'étaient pas tout à fait tombés dans la misère, attendu que le salaire de Willem et le produit de travaux extraordinaires qu'il exécutait, suffisaient pour pourvoir à leurs besoins de chaque jour.

Lorsqu'on voyait le jeune Hensmans passer dans la rue, la tête baissée, et qu'on remarquait la froide et indifférente expression de sa physionomie, on s'imaginait qu'il avait accepté son malheur avec résignation, et qu'il s'en était enfin consolé. On se trompait très-fort. Le sentiment sacré du devoir et de l'amour filial l'excitait à travailler toujours et sans relâche pour sa mère et ses sœurs, et à soulager leurs douleurs par son courage apparent. Dans son impuissance à rejeter le fardeau d'in-

famie qui pesait sur lui, il se courbait comme un esclave, et se montrait vis-à-vis de tout le monde résigné et patient. Tel il était à l'extérieur! Mais au dedans de lui s'amassait goutte par goutte le fiel le plus amer. Il dédaignait ceux qui semblaient le regarder avec pitié; il haïssait ceux qui le montraient au doigt; il méprisait ses anciens amis qui paraissaient l'éviter. Son monde était un cercle étroit dans lequel il s'enfermait avec sa mère, ses sœurs, Clara, Karel et son excellent maître: en dehors de ce cercle il n'y avait pour lui que fange, perfidie et venin...

Grâce à cette disposition d'esprit, la vie devait lui être horriblement à charge : à chaque pas qu'il faisait dans sa pénible route, il marchait sur une vipère qui lui lançait à la face le poison de l'outrage; cela l'abattait et lui inspirait l'horreur du monde, car son cœur avait conservé sa noblesse et sa fierté natives, et bien qu'il eût l'air calme et résigné, il secouait avec rage jour et nuit le joug honteux sous lequel il était courbé. Pas un mot, du reste, ne trahissait le continuel combat intérieur qui se passait en lui.

La femme d'Hensmans avait résisté à la maladie et recouvré, avec une surprenante rapidité, sa santé d'autrefois. Elle s'occupait du ménage et soignait ses enfants, faisait la cuisine et veillait à la propreté de la maison et des vêtements. Et pourtant elle était folle! — Willem le savait, et pendant bien des jours il avait déploré avec désespoir ce nouveau et terrible malheur; mais peu à peu s'était formée en lui la conviction que l'état dans lequel était tombée sa mère était une grâce

spéciale du Seigneur, et il en avait adressé au ciel d'ardentes prières de remercîment. En effet, la folie de sa mère consistait uniquement en ce qu'elle n'avait pas gardé le moindre souvenir du malheur de son mari, et ne ressentait en aucune façon les tortures du déshonneur qui frappait sa famille. Au coutraire, elle était gaie et s'acquittait avec bonne humeur de ses travaux domestiques, après quoi, pendant des heures et des soirées entières, elle priait sur un chapelet à grains blancs que Clara lui avait donné autrefois. Quand on lui parlait de la condamnation de son mari, elle ne comprenait pas ce qu'on voulait dire et répondait toujours par les mêmes paroles : Il revient demain ! Que pouvait désirer de mieux Willem ? Sa mère, par une grâce spéciale de Dieu, était exempte de toute douleur, de toute souffrance, et n'en faisait pas moins tout ce que peut faire une mère attentive et dévouée pour ses enfants. Ce mystérieux état de l'âme de sa mère agit même si puissamment sur le jeune homme, qu'il se mit à voir en elle quelque chose de saint, et écoutait avec respect ses paroles vagues mais pleines d'espoir; elle était pour lui une inépuisable source de consolation et de calme; chaque fois que, le cœur oppressé, il s'asseyait le soir à côté d'elle, et, tandis qu'elle priait en égrenant son chapelet, il la regardait dans les yeux comme si un ange lui eût parlé par son regard.

Quant à Clara, il n'en avait plus eu de nouvelles; selon toute vraisemblance elle était encore au pensionnat où son père l'avait conduite. Si souvent que Willem fût poussé par une secrète aspiration de son cœur à

tenter un effort pour avoir des nouvelles de son amie absente, il ne le fit pas pourtant et résista avec énergie à la tentation. Clara était perdue pour lui, il en avait l'irrévocable conviction. Il portait bien sur son cœur le souvenir de son amour dévoué et la preuve consolante que du moins elle ne le méprisait pas, mais aucun espoir ne se rattachait pour lui à ce précieux écrit qu'elle avait signé de sa main; il ne devait plus revoir l'amie de son enfance, et revînt-elle chez ses parents, il éviterait sa vue par un sentiment de reconnaissance et de devoir. Telle était l'appréciation qu'il faisait de ses propres sentiments. Peut-être se trompait-il, car chaque fois que la servante des parents de Clara était venue s'informer auprès des voisins de l'état de sa mère, de ses sœurs et de lui-même, et qu'il entendait les questions inquiètes que cette fille adressait à chacun sur ce sujet, il était saisi d'une indicible bonheur, d'un sentiment de joie qui résistait même pendant plusieurs jours aux attaques du désespoir. Il devinait, et cela avec raison, qu'une messagère de Clara l'accompagnait partout, et que son amie était encore toujours auprès de lui en esprit. Il n'osait s'avouer à lui-même que parfois un sourire fugitif, reflet de ses émotions intimes, se dessinait sur ses lèvres dans le calme de la nuit, et pourtant il rêvait souvent que son père était reconnu innocent et mis en liberté, et que Dieu, par un miracle, avait effacé de son épaule la trace du fer rouge. Puis Clara était assise à côté de lui; la douce étincelle de l'amour brillait dans son œil noir; le timide et affectueux sourire de l'amour voltigeait sur ses lèvres, et elle redisait à l'oreille du jeune homme endormi :

Et puissions-nous revoir souvent ce jour heureux
Où vos enfants, le cœur débordant de tendresse,
Groupés autour de vous, disent, les mains aux cieux,
Que Dieu donne à Lambert longue et verte vieillesse!

Mais ces rêves étaient de courte durée. Si l'âme de Willem Hensmans trouvait du bonheur à évoquer les jours passés, elle était aussi trop profondément accablée sous le douloureux présent pour ne pas couvrir aussitôt d'ombres lugubres ces images consolantes, et ne pas jeter un coup d'œil dans la prison de son père. Il y voyait un homme étendu sur le sol d'un étroit cachot, les yeux ouverts dans l'obscurité : ses joues creuses étaient affreusement maigres, des soupirs étouffés soulevaient sa poitrine; il se roulait convulsivement sur son lit de camp en criant d'une voix désespérée : Willem! Willem! Willem!

Cette scène torturait le pauvre cœur du jeune homme, et quand il s'éveillait tout tremblant et le front couvert d'une sueur froide, les larmes silencieuses du rêve s'échappaient encore de ses yeux.

Ce fut ainsi que le jeune Hensmans passa les premiers mois qui suivirent le jour de l'exécution du jugement : travailler du matin au soir, s'asseoir auprès de sa mère et interroger ses yeux limpides, épancher par de rares lettres ses douleurs dans le cœur de Karel Moerens, aller visiter son père et lui porter des secours quand cela lui était permis, souffrir en silence, et, courbé sous le poids du déshonneur, suivre sa voie le cœur saignant.

XV

WILLEM HENSMANS A KAREL MOERENS, A PARIS.

Anvers, 15 août 1813, au soir.

Cher et fidèle ami !

Tu te plains de ce que je ne t'écris presque plus, et de ce que mes lettres sont froides et indifférentes. Je comprends ton erreur, généreux Karel; tu crois que Willem Hensmans est resté le même, que les coups du sort ont bien blessé son cœur jusqu'au sang, mais ne l'ont pourtant pas changé ! Je n'y puis rien, Karel, mais je ne suis plus le Willem Hensmans que tu as connu. Il y a eu un temps où un mot de ta voix amie pouvait faire frémir et chanter toutes les fibres de mon cœur, un temps où toute pensée élevée enflammait mon sein, un temps où un rayon de soleil, une œuvre d'art, un regard de femme exaltait mon âme et semblait la transporter jusqu'à la Divinité. Alors les mots intelligence, science, poésie, patrie, brillaient, étoiles resplendissantes, dans le ciel de mon imagination sereine.

Que j'étais alors une pure et noble nature ! Combien Dieu m'avait généreusement dispensé les perles les plus précieuses du trésor de la vie intérieure ! Je le sens aujourd'hui : le Willem Hensmans de ce temps était une créature privilégiée, et je nourris pour lui qui n'est plus, une sorte d'admiration et de respect. Mais, mon bon

Karel, l'ami de ton enfance a été accablé par la perte de l'honneur de son père, et écrasé sous le poids de sa propre ignominie : lui-même il est mort ; son ombre inanimée demeure seule encore sur la terre pour languir dans les ténèbres de l'humiliation et mériter, en remplissant des devoirs sacrés, un meilleur sort dans le ciel. Ma mission en ce monde ne s'étend pas plus loin ; mon avenir sur la terre ressemble à une mer calme et morne : là-bas, sur la rive la plus lointaine, rayonne le soleil étincelant de la régénération et de la délivrance ; jusque-là il me faut souffrir, soupirer, gémir...

Ce langage t'étonne, je le comprends, et, si cela m'était possible, j'en changerais pour ne pas t'attrister ; mais pourquoi dissimuler mon découragement? Comprends que maintenant tous mes jours se ressemblent comme les fruits d'un même arbre de malheur, que rien ne vient éclairer notre sombre avenir, que pas une seule émotion nouvelle, pas une seule heure de repos et de consolation n'accidente le cours de ma misérable existence. Rien n'est plus monotone, mon ami, que le malheur! Le fer se rouille et se consume quand le mouvement ne le préserve pas des morsures de l'air; l'âme de celui qui souffre sans espoir languit sous une pensée unique qui l'oppresse sans cesse : la conviction qu'il est condamné pour toujours à l'humiliation et à la douleur!

Karel, telle est ma vie ; juge par là... La nuit, mon sommeil est un martyre sans fin ; je vois mon père pleurant au pied de mon lit, j'entends résonner ses chaînes, et sa voix suppliante implorer de moi secours et délivrance ; je sens ses bras m'étreindre, ses lèvres glacées

se poser sur mon front. Puis la triste apparition disparaît pour faire place à une autre vision aussi désolante.

L'image de Clara se montre à mes yeux; elle essuie la sueur froide qui baigne mon front, murmure à mon oreille attentive de douces paroles d'espérance et d'amour, et nos âmes, s'abandonnant au cours d'une enfantine insouciance, sourient au bonheur qui s'approche, jusqu'à ce que l'ombre menaçante de notre persécuteur Standel se dresse devant mon lit, et que la rage et la vengeance m'éveillent. Si je me rendors, les mêmes scènes se dessinent de nouveau dans les ténèbres. Dans cette vie nocturne, mon esprit semble retrouver toute son ancienne énergie; endormi, je ressens toujours vivement la joie, la douleur, la colère; mais cette seconde existence, cette veille mensongère de mon esprit me paralyse et épuise mes forces. A mon réveil, je demeure plongé dans les amères illusions du rêve, et accablé de souvenirs qui n'appartiennent pas à la vie terrestre; je deviens, pour ainsi dire, étranger à tout ce qui m'entoure, à tout ce qui m'arrive.

Le matin, dès que la lumière du soleil dissipe les dernières ombres du crépuscule, je m'assieds à ma petite table, et me mets à expédier le travail que m'a confié mon patron le notaire. Un peu plus tard, ma mère s'éveille; elle vient près de moi dire son chapelet, ou elle aide Ursule à préparer le déjeuner. Thérèse joue avec sa poupée. Un profond silence règne toujours autour de moi; les enfants sentent aussi quelque chose qui pèse sur eux, et craignent de me troubler. Les jeunes plantes étouffent sous une pression continuelle. Ma mère est

folle ; je ne puis échanger avec elle que peu de mots. A midi, le saute-ruisseau de l'étude vient m'apporter de nouvelle besogne et prendre le travail achevé. Le soir, pendant une heure, j'apprends à lire à mes petites sœurs, après quoi nous nous agenouillons tous devant la croix et nous prions pour l'infortuné prisonnier. Ma mère et mes sœurs se mettent au lit, et moi je continue à écrire machinalement jusqu'à ce que ma lampe soit épuisée et m'engage à m'aller coucher.

Telles sont toutes mes journées. Il est vrai que je vais de temps en temps visiter mon père dans sa prison ; mais là aussi c'est toujours la même chose : morne résignation et souffrance sans espoir !

Tu veux que je t'écrive de longues lettres. Eh bien ! quoique cela me pèse de faire ce récit, et que dix fois déjà j'aie déposé la plume, tout découragé, je vais te dire quelle nouvelle douleur a navré mon cœur.

Le notaire, mon patron, devait aller à Vilvorde dimanche dernier, et me fit demander si je voulais l'accompagner. Tu comprends que l'espoir de voir mon père me fit accepter cette proposition avec reconnaissance. Lorsque nous arrivâmes à la prison, le directeur nous dit qu'il ne lui était pas permis de laisser venir un prisonnier au parloir le dimanche, mais que nous pouvions visiter les salles et les dortoirs de l'établissement parce que les prisonniers étaient en plein air pour une couple d'heures. Le notaire avait des affaires particulières à traiter à Vilvorde ; il donna un bon pour-boire et me laissa seul avec le porte-clefs qui devait me servir de guide. Nous montâmes l'escalier et l'on me montra et

m'expliqua tout. Mon père porte un numéro qui remplace son nom : c'est le numéro 360. Il ne me fut donc pas difficile de reconnaître, dans le cours de ma visite, tout ce qui lui appartient dans la prison ; c'est ainsi que j'ai vu la cellule où il couche, l'écuelle de bois dans laquelle il mange et sa place dans la salle de travail ! Je pourrais t'exprimer ici ce que me disait tout cela, et te peindre quelles souffrances me torturèrent quand, dans sa misérable cellule, je tins de mes mains tremblantes son écuelle de bois ; mais un autre spectacle, un spectacle affreux devait me frapper.

Comme nous passions devant une fenêtre, je jetai un regard au dehors, et je vis, au pied de la muraille, les prisonniers parqués dans une cour carrée et découverte. O Karel, jamais tu ne comprendras combien un semblable spectacle est affreux, est horrible pour celui qui pense et va au fond des choses ! Figure-toi quelques centaines d'hommes dont les traits repoussants portent une empreinte de méchanceté et de férocité qu'on ne peut méconnaître : — des fronts déprimés où l'espace manque pour contenir une pensée élevée ; des sourcils épais et hérissés qui s'abaissent sur les yeux et donnent au regard quelque chose du tigre guettant sa proie ; des lèvres minces, signe d'une lâche malice ; un sang ardent qui afflue sous la rude peau du visage et trahit la violence des passions animales. Ajoute à cela le perfide sourire de la haine, le pas furtif du guet-apens, le regard rapide et circulaire de la méfiance, — et tu auras une imparfaite idée de ces hommes.

Bien que la terrible nouveauté de la scène qui frap-

pait mes yeux enchaînât fortement mon attention, mon premier soin fut néanmoins de chercher mon père au milieu de ces hommes abominables. Mon investigation fut vaine ; je ne le découvris pas, — et, je dois l'avouer, son absence me causa une joie intime. Je demeurai un certain temps appuyé contre la fenêtre à contempler les prisonniers, sans conscience de ce que je faisais. De temps en temps un blasphème frappait mon oreille ou quelque affreux sobriquet qu'ils se lançaient entre eux montait jusqu'à moi.

Tout à coup j'entendis de grands éclats de rire au pied de la muraille ; je vis beaucoup de prisonniers se diriger de ce côté ; la curiosité y porta aussi mon regard. Je ne pus bien voir ce qui se passait ; mais les paroles que j'entendis et les rires effrénés qui remplirent la cour me firent présumer avec raison que l'on se raillait d'un autre prisonnier. Enfin, le groupe se porta davantage vers le milieu de la place ; je vis un malheureux qui servait de jouet aux autres ; on le poussait de côté et d'autre, on riait, on lui crachait au visage, on l'accablait d'injures... Soudain la pâleur de la mort se répand sur mes traits, un tremblement violent me saisit, ma bouche balbutie des paroles de vengeance : — le jouet de ces misérables assassins, c'est Lambert Hensmans, c'est mon père !

Vois-tu, mon bon ami, la condamnation, le pilori, la marque, tout cela m'avait bien abattu, mais jamais, dans le cours de ma triste vie, je n'ai ressenti une douleur comparable à celle qui déchira mon cœur à cette épouvantable vue. En cet instant, je sentis mon sang se

glacer dans mes veines, je crus mourir, et, dans cette conviction, je fermai les yeux en remerciant Dieu ; — mais non, le calice n'est pas encore vide, je n'ai pas encore porté ma croix jusqu'au bout de la carrière !

Quand le porte-clefs me prit par le bras et me rappela à moi, la vie et avec elle le sentiment de la douleur m'étaient entièrement revenus. Je regardai encore par la fenêtre, et je vis au loin, dans un coin de la cour, l'exécrable numéro 360 briller à mes yeux ; mon père était seul, le front affaissé sur la poitrine, les bras pendants, l'œil fixé sur le sol, immobile comme une statue ; l'attitude de son corps me faisait lire jusqu'au fond de son cœur les cruelles pensées qui le torturaient ; pourtant, un sentiment d'orgueil s'éleva en moi : il me semblait voir l'innocent agneau, seul, abandonné et sans tache, au milieu d'un troupeau de loups. Alors je songeai à Dieu, à l'éternelle justice et à une autre vie.

Peut-être fussé-je demeuré longtemps encore absorbé dans cette contemplation, si le porte-clefs ne m'eût fait observer que je devais quitter l'établissement, attendu qu'on allait ramener les prisonniers dans les salles.

Tu savais déjà, mon cher ami, quelle vie je mène ; tu sais aussi maintenant quelle terrible existence est infligée à mon père. — Et tu me parles d'espoir, de courage ? Ah ! c'est vrai, tu remplis un devoir d'amitié ; je te suis reconnaissant de tes bonnes intentions. Mais qu'y a-t-il au monde qui puisse jeter d'efficaces consolations entre un père prisonnier, une mère folle et trois enfants déshonorés ? En quoi peuvent-ils mettre leur espoir ? En Dieu et en la mort, n'est-il pas vrai ?

Karel, j'ai pleuré plus d'une fois pendant cette semaine; j'ai eu grand mal à chasser de devant mes yeux ces assassins railleurs; maintenant c'est fini, — et je ne t'en aurais même pas parlé dans cette lettre si je n'avais voulu satisfaire à ton désir en t'écrivant longuement.

Pardonne-moi l'indifférence dont tu m'accuses avec raison; je n'ai plus la force d'accueillir des prévisions qui mêleraient l'espérance à ma douleur. L'espérance est un mensonge pour nous! Cesse, généreux ami de ma belle enfance, cesse tes efforts pour me rendre le courage. Je sais bien aussi que cinq ans ne sont point une éternité; mais qui nous rendra l'honneur perdu? Qui effacera la marque de son épaule? Non, non, c'en est fait : il y a un abîme entre nous et le monde; nous sommes la famille du maudit. Plus de repos, plus de soulagement pour nous sur la terre! Là haut! là haut!

WILLEM.

XVI

KAREL MOERENS A WILLEM HENSMANS, A ANVERS.

Paris, le 8 septembre 1813.

CHER ET MALHEUREUX AMI,

Merci pour ta bonne lettre; cette fois au moins tu n'as pas pleuré seul : ton frère Karel a pris la part qui lui revient de ta douleur. Il doit en être ainsi. Ah! tu

crois que ton silence me cause moins de chagrin? Doutes-tu donc de la sincérité de mes paroles et de la profondeur de mon affection pour toi? Aujourd'hui que tous tes sentiments se portent sur ton pauvre père, sur ta mère si rudement frappée, et sur tes innocentes sœurs, le souvenir de ton meilleur ami trouve peu de place dans ta pensée; je comprends cela : il ne peut en être autrement. Mais je n'ai, moi, ni père, ni mère, ni amie sur la terre; je vis loin de ma patrie. Pourquoi donc ne reporterais-je pas sur toi, Willem, toute la somme d'affection dont je suis capable? Sur toi, mon compagnon d'enfance, âme noble et aimable, qui, seule, a su comprendre mon âme. Que me fait le triste jour sous lequel le monde injuste et égaré t'a placé, toi et les tiens? La science que j'ai acquise au prix de mes veilles et de mes sueurs serait-elle impuissante à me rendre indépendant des préjugés de la foule? Quoi que tu puisses dire, Willem, tu n'es pas changé, et ton ami Karel non plus, — et tu comprends ce que cela veut dire. Ainsi, n'en parlons plus, n'y pensons plus; depuis ton malheur, Lambert Hensmans est devenu mon père aussi; la pauvre folle est ma mère : ce qui est tien doit aussi être mien! Vois-tu, Willem, peut-être n'est-ce pas bien à moi de te parler sur ce ton; mais je t'en veux de ce que tu te mets à m'écrire comme si tu voulais mettre une différence entre nous. Je ne te pardonne pas cela; il faut que tu restes toujours le même pour moi.

Je sais bien ce que tu désires, Willem. Tu voudrais retrouver ici, sur ce papier, l'écho de tes peines; tu

voudrais que j'évoquasse de nouveau sous tes yeux l'affreuse scène que tu m'as esquissée. J'en ai trop souffert pour agir ainsi, et la coupe de ta vie est assez amère pour qu'une main amie n'y vienne pas jeter un nouveau fiel. Je dois te consoler ; mes paroles doivent te faire espérer ! C'est la seule lutte que je soutiendrai jamais contre toi ; mais celle-là, du moins, je la soutiendrai jusqu'au bout, l'amitié me l'ordonne.

Le croirais-tu, Willem ? Clara m'a déjà écrit deux fois de son pensionnat ! Mais ce que ses lettres contiennent est un inviolable secret. Je t'en dirai cependant quelque chose tout bas : elle n'a pas oublié Willem Hensmans, — elle est devenue ma sœur par le lien d'une même affection. Ce qu'elle murmure la nuit à ton chevet n'est pas un vain rêve !

Espoir et courage, mon cher frère ! Il n'est pas de nuit si sombre où les étoiles ne soient cachées derrière les nuages noirs, prêtes à briller de toute leur clarté dès que le vent déchire le voile de deuil qui les couvre. Le vent viendra, n'en doute point. Mais pourquoi ce langage fleuri ? Depuis deux jours qu'un beau, un heureux projet me trotte par la tête, je suis si joyeux que je ne puis m'empêcher de chanter. Cela sonne étrangement à ton oreille, n'est-il pas vrai ? Écoute un peu ce que nous (j'entends toi et moi) nous avons concerté et résolu pour nous mettre au-dessus du malheur. Peut-être Clara était-elle du conseil ; mais cela, je ne puis te le dire. Dans un an je suis docteur en médecine, — docteur de la faculté de Paris, ce qui signifie toujours quelque chose. Un vieux parent de ma tante, qui exerce la

médecine depuis quelque cinquante ans, m'attend à Diest pour me donner ses nombreux malades et m'assurer sur-le-champ par son influence une belle position. Peut-être serait-il plus avantageux pour moi d'aller me fixer dans une grande ville, parce que je puis espérer que ma science m'apporterait là aussi la renommée; mais j'ai mon idée et veux aller à Diest. C'est une petite ville écartée où l'on peut presque vivre dans la solitude. Et puis, le parent de ma tante m'a irréfutablement prouvé que, dès le début, quelques milliers de francs par an seront la récompense de mon zèle et de mes soins.

Quand j'aurai pris position dans la société et que je vivrai du fruit de mon travail, je serai du même coup indépendant, je serai mon seul maître. Ma bonne tante, bien qu'elle ne soit pas très-généreuse, tu le sais, me donnera pour mon installation quelque chose comme une dot, une petite somme ronde d'un poids raisonnable. Eh bien, Willem, nous commençons à devenir riches, n'est-ce pas? Je comprends que cela ne peut te consoler : l'argent ne peut nous guérir. Mais écoute encore ce que l'espérance de pareilles richesses nous a inspiré.

Dès que Karel Moerens est fixé dans sa nouvelle résidence, il déclare adopter Ursule et Thérèse Hensmans pour ses enfants, et nous les faisons élever dans un pensionnat où leur bonne et infortunée mère pourra les aller voir chaque semaine; l'argent suffira bien à protéger leur innocente enfance contre les attaques du monde; plus tard, l'argent aplanira aussi le sentier de la vie devant leurs pas! Toi, Willem, tu refuses de con-

sentir à l'exécution de ce projet ; mais tu n'es pas seul maître de nos sœurs, et tu ne peux empêcher leur autre frère de faire pour leur bien-être ce que son affection lui inspire. Ainsi donc tu te rends sur ce point.

Nous louons à Diest, non loin de la demeure de notre ami Karel Moerens, une jolie maison avec un grand jardin, comme il y en a beaucoup à Diest. Willem Hensmans vient l'habiter avec sa mère, pour que le médecin puisse être souvent avec son ami et parvienne à guérir la pauvre folle. A l'ombre des arbres, loin de toute connaissance, vivant seuls et entre eux, ils savourent là le bonheur d'une douce amitié si rudement éprouvée : une mère s'y promène souriante en tenant ses deux petites filles par la main; deux frères s'y entretiennent de la belle poésie qui chante dans l'âme et de la beauté de la nature... Il manque encore un père... Mais bientôt le soleil marque la cinquième heure au cadran des siècles... Ses chaînes tombent ! Il prend sa place dans la famille qui l'attend; on lui fait oublier les maux qu'il a soufferts; aucun regard ne trahit autre chose que le respect et l'amour pour le martyr sauvé, pour le père bien-aimé, et lui trouve le monde et la vie encore beaux, car à chaque pas s'épanouissent pour lui des fleurs de joie et de bonheur ! Un peu plus tard Willem trouve tout à coup que son rêve n'était pas une illusion; Karel se choisit aussi une compagne, et Dieu sourit, du haut du ciel, à l'amour et aux enfants de trois tendres mères !

Et puissions-nous revoir souvent ce jour heureux
Où vos enfants, le cœur débordant de tendresse

Groupés autour de vous, disent, les mains aux cieux :
Que Dieu donne à Lambert longue et verte vieillesse !

Qui peut m'avoir appris cette aspiration rimée, mon ami ? Devine ! Ah ! tu le sais bien !

Ici tu déposes cette lettre avec défiance et découragement. Je m'y attends. C'est un mensonge, n'est-ce pas ? un mensonge que j'ai trouvé pour agir énergiquement contre ta douleur ! Je l'ai dit. — Je dois te consoler : il faut que mes paroles te fassent espérer. — Je te trompe par amitié pour t'amener à reprendre courage... Oui, voilà ce que tu penses ; car pour la réalisation de notre projet il faut terriblement d'argent, et ton frère Karel n'a pas cet argent. Incrédule, sais-tu donc ce que fera ma tante lors de ma promotion de docteur et de mon installation à Diest ? Ne sais-tu donc pas que dans le cours de la vie humaine chacun à son tour s'émancipe et se fait son propre maître ? Et ton frère et ton amie en unissant leurs forces ne seraient-ils pas assez puissants pour soulager ton cœur de tout ce qui l'oppresse ? Ah ! ah ! c'est ce que nous verrons. Encore une année, une seule année ! Qu'est-ce qu'une année quand l'avenir rayonne si splendide au delà ?

Mon cher frère, tu connais maintenant le but de ma vie ; je l'atteindrai. Le secours d'en haut ne peut me faire défaut pour l'accomplissement de cette œuvre sacrée d'amour fraternel... — Et puis, vois-tu, Clara prie à la même heure que moi, et demande à Dieu ce que je lui demande.

La brillante étoile que je viens de faire lever sous ton

regard ne jettera-t-elle pas une étincelle de lumière dans la nuit de ta douleur? Oh oui, tu espéreras, n'est-ce pas, pauvre frère? Oui, car ton ami et ton amie unissent leurs cœurs pour la réalisation de leur espérance, — de leur désir, de leur volonté!

KAREL.

XVII

La dernière lettre de Karel Moerens fit une profonde impression sur Willem, bien qu'il ne voulût pas se l'avouer à lui-même. Pendant la lecture de ces pages significatives, pas un sourire ne s'était peint sur le visage du jeune homme, mais aucune expression de tristesse ne s'y était peinte non plus : c'était en dedans seulement, dans son for intérieur, qu'une lutte violente s'était engagée entre l'espérance et le découragement, entre l'incrédulité et la foi. Le désespoir l'emporta enfin, et Willem, abattu, laissa tomber la lettre sur la table; mais en vain il voulait en détourner les yeux, le nom de Clara l'attirait chaque fois comme un irrésistible aimant, et le força de relire dix fois les pages de Karel, si bien qu'à la fin il les sut par cœur.

Grâce au ton mystérieux de sa lettre, Karel Moerens avait atteint son généreux but : de temps en temps une étoile d'espérance brillait aux yeux de Willem, et il ne lui était pas toujours possible d'obscurcir son éclat par l'évocation de tristes et sombres images. A la vérité, le jeune homme demeurait convaincu que son ami le

trompait par affection, et que ses séduisantes prédictions ne se réaliseraient pas; mais il était forcé de croire que Clara avait réellement écrit à Karel, car quelle autre personne au monde que son amie perdue connaissait les vers cités? C'avait été aussi une grande consolation pour lui de comprendre qu'il y avait encore moyen de soustraire en grande partie ses sœurs au déshonneur, et de faire jouir son père, dans l'isolement, d'une existenc paisible et peut-être heureuse. Que ce bienfait fût dû à la générosité de Karel ou à son propre labeur, peu lui importait; le moyen existait, et c'était assez pour le faire espérer.

A dater de ce jour, un rayon de lumière pénétra dans la vie de Willem, et bien qu'il ne jetât dans son âme qu'une faible lueur, il n'en brisait pas moins la triste et monotone obscurité. Maintenant il pouvait se remettre à travailler, à lutter, à croire, à chercher, à attendre.

Dans les premiers jours qui suivirent la réception de la singulière épître, Willem travailla beaucoup moins qu'auparavant; trop souvent il était assailli par un essaim de pensées, et alors il oubliait le papier qui se trouvait devant lui pour songer, les mains devant les yeux, à mille choses vagues et indécises. Néanmoins ce penchant à la distraction se dissipa peu à peu, et des paroles de Karel il ne lui resta rien que la conviction que sa vie n'était ni aussi complétement, ni aussi irrévocablement brisée qu'il l'avait cru dans son désespoir. Il reprit avec plus de courage sa noble tâche, et remplit avec une sorte de joie les devoirs sacrés qui lui étaient échus comme au premier-né de l'infortunée famille.

Dans ses lettres à Karel il prétendait bien être encore découragé; mais son ami voyait assez au ton même de ces lettres qu'il avait atteint son but et chassé le désespoir du cœur de Willem. Toutefois, il ne lui dit plus rien de son projet, car on ne pouvait songer à l'exécuter qu'au bout d'une année entière : jusque-là la vieille tante paralyserait le bon vouloir de son neveu, et le laisserait même dans le besoin, car tel était son système sur l'éducation des jeunes gens qui, selon son dire, trouvent presque infailliblement leur perte dans la possession prématurée de ressources pécuniaires. La vieille tante avait raison, et c'est pourquoi elle demeurait inflexible sur ce chapitre.

Willem passa quelques mois de la sorte, sans que de nouvelles douleurs vinssent l'attrister; déjà son esprit reprenait de l'énergie, et l'espoir gagnait dans son cœur; il lui semblait que ces cinq années fatales passeraient bien vite, et que lui et les siens regarderaient plus tard en arrière cette période de leur existence comme un de ces rêves funèbres et terribles dont on se réveille avec joie. Mais il l'avait dit, hélas ! le calice n'était pas vide encore, il n'avait pas porté sa croix jusqu'au bout de la voie douloureuse.

Dans les derniers mois de cette année, un affreux malheur frappa l'infortunée famille Hensmans ! L'impitoyable mort enleva le bon notaire, et priva du même coup les Hensmans de la seule ressource qui leur fût restée comme une bénédiction du ciel.

Willem se trouvait sans emploi, et quoiqu'il eût à faire pour les voisins et d'autres maintes suppliques,

épithalames et acrostiches, ce que lui valaient ces travaux était insignifiant.

Pendant une quinzaine de jours il parcourut toutes les maisons de commerce et les bureaux, et supplia, les larmes aux yeux, qu'on lui donnât de l'occupation; partout il fut accueilli par un refus, et maintes fois il fut éconduit avec de blessantes railleries. Il ne pouvait pour ainsi dire en être autrement, car dans les études de notaire on ne pouvait en aucune façon accepter le fils de Lambert Hensmans, et il était d'une inexpérience complète dans les autres travaux bureaucratiques.

Quelques négociants se montrèrent assez disposés à le prendre chez eux, mais sous l'inacceptable condition que pendant un certain temps il travaillerait comme copiste sans rétribution, sauf à lui donner peu à peu quelque mince récompense de ses services. Il va de soi que Willem ne put se contenter d'une espérance aussi éloignée; déjà la misère et la faim frappaient menaçantes à sa porte. Il continua donc à faire inutilement démarches sur démarches, et subit d'affreuses tortures, grâce à la perspective que sa mère et ses sœurs seraient bientôt réduites à la mendicité.

Chacun dans le voisinage savait que Willem avait perdu sa place par suite de la mort du notaire. Bon nombre de gens le plaignaient sincèrement sans doute, mais ce sentiment de pitié n'empêchait pas que dans toutes les boutiques on refusât de servir les Hensmans avant que l'argent ne fût sur le comptoir. Le peu que possédait encore la pauvre famille fut mis en gage jusqu'à ce que le dernier objet ayant quelque valeur eût disparu. Dès

la huitième semaine Willem se trouva dans l'impossibilité de payer le loyer échu, et frémit d'anxiété et de honte à la pensée qu'il pouvait être jeté dans la rue avec sa mère et ses sœurs. Écrire à ce sujet à Karel Moerens, il ne l'eût fait pour rien au monde. Il savait que son ami était lui-même dans le besoin à Paris, et que sa tante avait pris d'infaillibles précautions pour qu'il n'eût jamais d'argent à sa disposition, de plus, il y avait encore trop de fierté dans le cœur du pauvre jeune homme pour aller au-devant de cette humiliation. Cette seule idée lui inspirait tant d'effroi et de honte qu'il n'écrivit même pas un mot à Karel de ce surcroît d'infortune. Ainsi sont les malheureux : il leur semble que le secours reçu les abaisse, et souvent l'orgueil les rend injustes. Mais faut-il leur en faire un reproche ? Oh non, il ne faut pas blâmer les malheureux de ce qu'ils ne sacrifient et n'abdiquent pas le seul sentiment qui puisse les soutenir. Et puis est-ce leur faute si l'argent profane tout ce qu'il touche ? Est-ce la faute de ceux qui ont faim si le pain de l'aumône avilit et est plus amer que le fiel ?

Willem n'écrivit donc pas à son ami, et s'efforça longtemps, mais en vain, de trouver par lui-même les moyens de préserver sa mère et ses sœurs de l'ignominie d'une expulsion.

Si le propriétaire eût été riche, Willem aurait pu espérer, qu'en considération de leur misère, il aurait accordé un délai ; mais ce propriétaire était un pauvre vieux maçon qui, après soixante ans de rude labeur, ne possédait rien au monde que deux maisonnettes dont le

chétif produit lui permettait à peine de manger du pain noir. On ne peut compter sur la pitié des hommes à ce point d'exiger qu'un vieillard perclus s'impose à lui-même de dures privations pour venir en aide à autrui. Willem comprenait bien cela, et lorsqu'il s'achemina d'un pas résolu vers la demeure du propriétaire, ce n'était pas pour lui demander répit; au contraire, un sentiment de noble loyauté le poussait à faire cette démarche; il ne voulait pas tromper un pauvre homme par des promesses, et révéla franchement au vieux propriétaire l'état de profond dénûment dans lequel l'avait plongé la mort du notaire. Et, d'ailleurs, peu lui importait qu'on le mît à la rue sur-le-champ ou dans quinze jours, car il ne voyait pas d'issue à sa terrible situation.

Le récit de ses douleurs arracha des larmes au vieux maçon. Dans ce cœur bronzé par une pénible existence et refroidi par la vieillesse, vivait encore un sentiment, le sentiment sacré de l'amour du prochain et de la charité ! Ce fut avec surprise et avec la plus vive reconnaissance que Willem entendit la réponse du vieillard :

— Pauvre garçon ! dit-il, ne soyez pas inquiet. Je ne vous chasserai pas de ma maison, Dieu m'en préserve ! L'hiver approche, — et il sera dur l'hiver, car les hirondelles s'envolent de bonne heure. Vous mourriez de froid, vous et vos petites sœurs, et je ne veux pas cela sur ma conscience. Je suis grandement dans le besoin, c'est vrai ; mais vous êtes quatre, et je suis seul. Dieu m'a pris en garde pendant septante ans, il le fera bien encore si cela lui plaît. Ne pleurez pas, Willem ; les hommes doivent s'entr'aider. Écoutez, voici ce que

nous ferons : je ne puis perdre le loyer entier de la maison, car moi-même alors je ne saurais comment vivre ; mais occupez avec votre mère la petite chambre d'en haut, et prenez aussi la moitié du grenier ; je trouverai bien moyen de louer à d'autres le rez-de-chaussée et la grande chambre de l'étage. — Vous n'aurez rien à me payer pour cela ; si, plus tard, vous êtes heureux, venez aussi au secours d'un pauvre homme. Retournez chez vous et soyez en paix. Notre-Seigneur aura soin de nous tous, mon enfant !

Les compatissantes paroles du vieillard touchèrent profondément Willem ; il le remercia avec feu et le quitta, le pas léger, l'âme réconfortée, comme si son cœur se fût trouvé soulagé de l'unique souci qui l'oppressait. Il transporta à l'étage indiqué le lit de sa mère et le reste du mobilier, et cela avec un courage et sans crève-cœur, et ce fut de sa propre main que fut affiché à la fenêtre de la rue un avis sur lequel les passants pouvaient lire : *Rez-de-chaussée à louer présentement.*

Ah ! les malheureux se réjouissaient de ce qu'ils ne seraient pas expulsés ! Dans leur joie, ils ne virent pas qu'un spectre lugubre, aux joues creuses, à la bouche menaçante, montait l'escalier derrière eux, comme s'il eût fait partie de la famille : l'affreuse misère s'était installée avec eux sous les tuiles du toit.

Peu à peu les Hensmans tombèrent dans le plus extrême dénûment, et plus d'une fois ils s'étendirent, épuisés par la faim, sur leur misérable couche. De temps en temps Willem réussissait encore à gagner quelques francs, et ce rare et modique secours prolongeait la vie

de sa mère languissante et de ses sœurs; mais voici que vint l'hiver, et comme si un froid cuisant n'eût pas à lui seul apporté assez de souffrances, toutes les ressources de la pauvre famille se tarirent d'un seul coup : plus de travail, plus d'occupation; pas d'argent, pas de bois, pas de houille, pas de couverture, pas de vêtements ! Alors commença pour Willem une épouvantable lutte. Il lui fallut sacrifier, briser de ses propres mains la seule chose qui lui restât, l'estime de lui-même, l'orgueil, ce fidèle compagnon des grandes âmes dans l'infortune. Le besoin le terrassa et le chassa dehors pour mendier ! Le voilà, terrible jour que celui-là ! le voilà, tremblant au coin d'une rue, épiant si quelqu'une de ses anciennes connaissances ne passe pas; puis, la rougeur de la honte sur le front, il murmure : Pour l'amour de Dieu ! Heureux encore si sa prière est entendue, et si l'on y répond par quelques sous. Souvent un froid et négatif mouvement de tête le repousse. L'aumône qu'on reçoit avec honte n'est pas un moyen de salut; pour y trouver secours et assistance, il faut n'être pas né avec un cœur sensible, et puis c'est un métier qui demande ses années d'apprentissage. Aussi Willem ne trouva-t-il dans l'immolation du dernier trésor de son cœnr, pour ainsi dire, aucun soulagement à la misère des siens; bien au contraire, lui-même s'abîma, corps et âme, dans l'abîme du plus profond avilissement.

XVIII

WILLEM HENSMANS A KAREL MOERENS, A PARIS.

Anvers, 15 janvier 1816, au matin.

Le faut-il donc, ô mon Dieu? Ne puis-je échapper à ce suicide moral? — Non, non, je dois plonger jusqu'au fond du gouffre d'infamie! Eh bien, que votre volonté soit faite : soit! J'arrache de mon cœur saignant jusqu'à la dernière racine de sentiment; je foule aux pieds ce qui y demeure encore de ma vie passée : estime, amour, amitié, espoir, courage, imagination, adieu! adieu!

Karel, Karel, je m'agenouille suppliant à tes pieds... une aumône! une aumône! Ah! donne-moi quelque chose, si peu que ce soit! Garde un morceau de ton pain, souffre de la faim pour moi, mais pour l'amour de Dieu, donne-moi quelque chose!

Je ne devrais pas te tenir ce langage, je le sais. En t'écrivant, je heurte mon front sur la table jusqu'au sang, de désespoir et de honte; mais il le faut... Je suis un mendiant, et ce n'est pas vers toi seul que je tends des mains suppliantes... Mais tu m'enverras quelque chose, n'est-ce pas?

Karel, je n'ose te dire dans quelle situation nous nous trouvons tous; je n'ai pas le droit de te donner une part de cette mortelle douleur; — et pourtant il me

semble que je suis vraiment par trop méprisable. — Ah! la faim est un cruel tyran! Elle sait abaisser jusque dans la boue l'homme le plus courageux; elle sait le faire ramper comme un vil insecte pour un misérable morceau de pain : l'infortuné Willem rampe ainsi depuis quinze jours. Songe comme c'est gai, lorsque les femmes du voisinage viennent me dire, avec d'insultantes paroles, qu'Ursule mendie dans la rue la tartine de leurs enfants; et juge quelle affreuse torture déchire mes entrailles : j'envie à mes petites sœurs la bouchée qu'elles ont gagnée par leurs prières!

Quelle terrible nuit nous avons passée! Pas de feu! Plus de couverture! La pauvre petite Thérèse a les pieds gelés; l'enfant gît là, sur un peu de paille, couverte de nos vêtements, en proie à une fièvre ardente. Elle mourra, l'infortunée victime! Je n'ose prier Dieu de retirer d'ici-bas le pauvre petit agneau, car ma mère en mourrait aussi; elle a reporté sur Thérèse tout ce qui reste de sentiment dans son cœur... Aussi, elle, témoin d'ailleurs impassible et sans conscience de notre misère, elle couvre de sa poitrine le corps de son petit ange et implore le secours de Dieu contre la mort.

Je t'écrirai du fond d'une tombe... et même je m'en fais un reproche; ce temps que je te consacre, c'est un vol : je dois aller mendier! Karel, j'ai demandé assistance à mes anciens compagnons de l'étude; un seul d'entre eux m'a donné un franc; depuis lors ils prennent une autre rue quand ils me voient venir de loin. Je suis allé chez toutes mes connaissances : quelques-unes m'ont donné une aumône; mais cela est parti depuis long-

temps, et je ne puis plus recourir à eux maintenant. Ma sœur Ursule est allée au marché pour y ramasser des feuilles de chou et des pelures de pomme de terre; nous en avons mangé, mais cela n'aide à rien.

Clara est revenue hier du pays wallon... La sueur coule sur mon front depuis une heure : la nécessité me pousse vers elle; devant elle aussi, je ramperai sur les genoux, et, la main tendue, je lui crierai : — Ah! donnez-moi quelque chose! Malheur! malheur! Je lutte contre cette accablante pensée... Amère ironie! Il faut que j'aille à elle, le sol brûlât-il sous mes pieds! Depuis hier déjà je me débats avec désespoir contre cette terrible nécessité; mais ma mère se meurt de faim, ma petite sœur pleure de souffrance, moi-même je suis à bout; mes yeux se troublent et s'égarent... Oh! je suis courbé, abattu, sous le fouet sanglant de la misère; la mort dût-elle me frapper à ses pieds, il le faut, il le faut! C'est affreux! affreux! Moi, lui tendre la main? Moi lui dire : Pour l'amour de Dieu, une aumône! A elle, à Clara!

Ah! ah! je dois espérer encore, n'est-il pas vrai? Je ne suis pas encore assez profondément avili; je pourrai me laver plus tard de la fange dans laquelle je me vautre! Et puis l'image de mon amie viendra encore me consoler dans mes nuits sans sommeil, n'est-ce pas? quand j'aurai mendié à genoux devant elle... quand sa main m'aura donné de l'argent!...

Tout, tout est fini pour moi... tout, jusqu'au souvenir même de son amour; tout ce que j'avais gardé comme un trésor doit être anéanti. Quand tu recevras cette

lettre, déjà nous aurons mangé, grâce à l'argent de Clara, — le prix de ma vie peut-être!

Karel, Karel, souviens-toi de moi! Ah! depose aussi une aumône dans la main du mendiant qui fut jadis ton ami!

WILLEM.

XIX

WILLEM HENSMANS A KAREL MOERENS, A PARIS.

Anvers, 15 janvier 1816, à midi,

MON BON AMI,

Ma sœur était allée à la poste; j'ai couru après elle, mais je n'ai pu la rejoindre. Elle est de retour maintenant; sa commission est faite. Tu recevras donc la lettre désespérée que je t'ai écrite tout à l'heure; soit. Aussi bien faut-il que tu saches jusqu'à quel degré de misère ton malheureux Willem est tombé.

Maintenant c'est fini; je suis redevenu si gai et si joyeux que je ne puis te le dire... et ma sœur est là mourante! Peut-être suis-je fou! Je n'en sais rien. Ah! non; écoute quel bonheur vient de nous arriver :

A peine ma sœur était-elle sortie qu'une vieille femme entra dans notre chambre... C'était la mère de Clara! Avant que nous eussions le temps de nous plaindre à elle, — je pénètre le généreux motif de sa précipitation,

— elle dit à ma mère, — comprends bien : pas à moi, mais à ma mère : « Madame Hensmans, je sais qu'en ce moment vous n'avez pas beaucoup de ressources; je viens vous faire la proposition de vous prêter quelque argent jusqu'à ce que viennent des temps meilleurs, » et, sans attendre de réponse, elle posa sur la table un rouleau de papier...

Nous lui avons dépeint notre infortune; elle a pleuré sur nous, mon ami... Et puis, une chose m'a ravi de bonheur : elle a embrassé ma mère, — embrassé, Karel! A cette vue, des larmes ont jailli de mes yeux; mais je riais pourtant, car ce baiser avait inondé mon cœur de toutes les joies du paradis... La mère de Clara embrasser ma pauvre mère! Il y a donc encore entre elles un lien d'affection? Clara, Clara, tu es un ange! Tu ne viens pas toi-même donner une aumône à Willem; tu envoies ta mère, parce que la main d'une mère sanctifie et adoucit tout; tu ne nous donnes pas d'argent, tu nous en prêtes. Ah! je te comprends et je t'admire. Karel, il y a là près de moi vingt francs qui brillent comme les rayonnantes étoiles du ciel. Nous avons mangé de la viande! Comprends-tu bien, Karel? de la viande! Un bon feu flambe dans le poêle : le froid ne nous torture plus. Ah! mon ami, mon ami, quelle volupté inconnue il y a à se délivrer des souffrances de la faim! Pauvre Thérèse qui ne peut manger.

Je suis pressé, car il me faut sortir pour acheter bien des choses : nous sommes riches. — Maintenant il n'est plus nécessaire que tu t'imposes des privations pour moi. Clara n'est-elle pas de retour? Elle nous donnera

un remède pour Thérèse; sa mère l'a dit. Un remède de Clara guérit infailliblement! Tout à l'heure il va venir de la houille : nous nous chaufferons à un poêle ronflant... La petite sœur se guérira!... Mon Dieu! mon Dieu! un seul signe de sa main nous a faits heureux! La bienfaisance serait-elle une partie de la toute-puissance divine?

Réjouis-toi aussi, mon cher et fidèle ami; ne plains plus mon sort, mais souviens-toi de Clara dans tes prières.

WILLEM.

XX

Il faisait nuit. La neige tourbillonnait impétueusement dans les rues; le vent hurlait en se brisant aux pignons des maisons endormies...

Dans la chambre habitée par la famille Hensmans se passait une scène terrible. Une seule lampe jetait dans la mansarde une triste et incertaine lueur; dans cette demi-obscurité les habitants ressemblaient à des fantômes. Willem, le visage appuyé sur la table, ne bougeait pas; il couvrait ses yeux pour ne rien voir, car le spectacle qui les eût frappés déchirait son cœur sans qu'il y pût aider en rien. Assise sur une petite chaise, Ursule cachait son front dans ses mains; des larmes abondantes s'échappaient de ses yeux, mais elle aussi demeurait immobile. Cette scène de douleur durait ap-

paremment depuis longtemps déjà, et les infortunés étaient las de pleurer et de se plaindre.

Dans le coin le plus sombre de la chambre on entendait de pénibles soupirs s'échapper d'une poitrine oppressée. Là gisait la pauvre mère, la tête penchée sur Thérèse mourante; elle respirait sur sa bouche comme si le souffle d'une mère suffisait à rattacher au corps l'âme de son enfant. Elle était là depuis bien des heures, en proie au plus profond désespoir, le regard fixé sur les yeux éteints de la petite fille agonisante, et refusant d'écouter Willem et Ursule. Dans son égarement, il semblait même qu'elle ne reconnût plus ses autres enfants, et elle ne répondait pas un mot à leurs tristes consolations. Après avoir inutilement tenté pendant plus d'une demi-journée de calmer leur mère, Willem et Ursule avaient succombé sous la lassitude et le désespoir, et à l'heure dont nous parlons ils étaient là muets et affaissés, comme si un profond sommeil se fût emparé d'eux.

Il ne faisait pas froid dans la chambre; le poêle avait brûlé toute la journée et peut-être même le feu n'y était-il pas encore éteint; il fallait aussi qu'un médecin eût visité l'enfant malade, car sur la table, à côté de la tête de Willem, il y avait deux fioles de pharmacie et un pot à onguent. De temps en temps la mère proférait des plaintes entrecoupées qui résonnaient à l'oreille du jeune homme comme la voix de la mort, mais ne lui faisaient pas lever la tête; il entendait ces lugubres exclamations depuis huit heures déjà!

En cet instant, la pauvre folle disait : — Thérèse,

lève-toi, mon cher agneau. Viens, chauffe tes petits pieds au poêle. Il ne faut pas dormir si longtemps, paresseuse Thérèse, car ton père va rentrer tout à l'heure. Oh! que tes lèvres sont froides! Ne tremble pas, Thérèse, l'ange ne t'emmènera pas avec lui, va! il n'est là que pour te protéger. Tes mains sont glacées, ma chère petite. Tu veux te rasseoir sur le giron de ta mère, n'est-ce pas? Viens, viens, il y fait bon et chaud...

L'infortunée prit l'enfant hors du lit et alla s'asseoir avec elle dans un autre coin de la chambre. Elle avait fait cela dans un si grand silence et avait marché si doucement sur la pointe des pieds, que Willem n'avait rien entendu et était demeuré couché sur la table; Ursule avait suivi des yeux sa mère, mais sans quitter sa chaise. Il se passa quelque temps encore avant que le jeune homme levât la tête et s'aperçût avec surprise que le lit était vide. Il entendit sa mère embrasser l'enfant et rire aux éclats comme si elle eût été en proie à un profond sentiment de joie. Croyant que Thérèse allait mieux peut-être et qu'elle avait ouvert les yeux, il prit la lampe et s'approcha précipitamment de sa mère. Un cri affreux s'échappa de sa poitrine, et il voulut saisir l'enfant; mais la femme bondit debout et se mit à courir autour de la chambre en pleurant. Malgré les prières et les supplications de Willem, malgré ses larmes, malgré la douce violence qu'il employa pour enlever l'enfant à sa mère, ni lui ni Ursule ne purent rien sur celle-ci. Ses bras croisés enfermaient Thérèse sur son sein, comme si elle y eût été attachée par des liens de fer.

Le renversement des chaises, le bruit des pas, les

exclamations désolées de Willem, éveillèrent les habitants du rez-de-chaussée. Deux femmes et un homme montèrent avec de la lumière. Tous frémirent en présence de l'horrible spectacle qui frappa leurs yeux : — la pauvre mère adossée au mur baisait son enfant en souriant... et son enfant n'était plus qu'un cadavre ! Depuis une heure l'innocente âme habitait le ciel !

D'abord la mère ne voulait pas se laisser enlever l'enfant; mais lorsqu'on lui eut fait comprendre peu à peu que Thérèse avait froid et qu'il fallait la coucher sous la couverture, elle la remit elle-même au lit et alla s'asseoir à côté.

Willem était en proie à un inexprimable égarement; la flamme de la folie brillait dans son regard perdu, et ses sourcils crispés sillonnaient son front de rides convulsives. Les nouveaux venus n'osaient fixer les yeux sur lui, et chez tous surgit la même pensée : — « Ce jeune homme va se tuer ! »

A peine l'ange de la mort avait-il enlevé de ce monde l'innocente enfant qu'il s'abattit beaucoup plus loin sur une grande maison de la ville d'Anvers.

Ce soir-là, lorsque monsieur Standel s'assit pour souper, il vit une bouteille de vin sur la table. Cela l'étonna grandement, car bien que les Standel fussent riches à trésors, il était rare qu'il parût autre chose que de l'eau à leur repas du soir. Standel demanda donc tout naturellement à sa femme :

— De qui donc est-ce la fête aujourd'hui?

La femme lui répondit en riant :

— Comment? Tu ne te souviens pas qu'il y a juste-

ment un an aujourd'hui que ce maudit coquin de Hensmans a été exposé sur l'échafaud! Nous devons fêter ce jour-là. Ne nous le sommes-nous pas promis?

Soit que monsieur Standel éprouvât depuis quelque temps un remords quant à la manière dont il avait arraché à Hensmans l'aveu du vol, soit qu'il doutât déjà de sa culpabilité, il pâlit en entendant les paroles de sa femme et pencha la tête sans parler.

— Ne l'avons-nous pas promis? reprit la femme : tu sais bien, le soir même de l'affaire... Nous avons même vidé un verre en réjouissance de ce que l'hypocrite voleur était marqué...

— Promis! promis! murmura monsieur Standel; il se peut que dans un premier moment de colère nous ayons promis quelque chose de semblable; mais maintenant je n'en veux plus entendre parler... Ote cette bouteille de devant mes yeux; je ne veux pas en boire!

L'étrange expression du visage de son mari et l'accent sérieux de sa voix parurent faire une profonde impression sur la femme étonnée. On eût dit qu'une secrète terreur s'emparait d'elle aussi. Elle fixa un instant sur son mari un regard interrogateur, puis poussa un long éclat de rire moqueur. Sur ses traits se peignit un sentiment d'ignoble méchanceté, de haine et de vengeance.

On dit que le cœur de la femme est un trésor d'amour, de générosité et de dévouement : il n'en est pas toujours ainsi. Le cœur de la femme est une harpe dont les cordes résonnent au moindre attouchement; la raison, la réflexion n'en gouvernent pas les chants; le sentiment du moment est le doigt puissant qui seul en sache éveiller

les accords. L'instrument est-il monté au ton de la bonté et de l'amour, oh ! alors la femme est un ange de consolation et de tendresse sur cette terre; mais si la harpe a la méchanceté pour ton dominant, hélas! son chant ne respire plus alors que la persécution, l'envie et la calomnie.

Madame Standel était une de ces âmes basses qui semblent ne pouvoir vivre que dans la fange du mal et le fiel de la haine; elle fut extrêmement étonnée d'avoir surpris chez son mari un signe de repentir; elle le prit comme un reproche et riposta avec colère :

— Ah ! ah ! ne dirait-on pas que cela vous fait peine que ce brigand d'Hensmans soit monté sur l'échafaud? Il fallait sans doute relâcher ce voleur de nuit, n'est-ce pas? Cela lui aurait permis de s'introduire de nouveau chez nous. Standel, mon ami, tu deviens vieux et faible. Cela tremble et pâlit rien qu'à entendre le nom de Hensmans ! Eh bien, pauvre homme, laisse le vin là; je saurai bien en boire un bon coup pour me réjouir le cœur.

— La justice l'a condamné, répondit tristement monsieur Standel; il a mérité son châtiment, je n'en doute pas; mais cinq années de travaux forcés et la marque ne suffisent-ils donc pas à l'expiation de son crime? Laisse le criminel expier sa faute. Pourquoi faut-il que nous fassions fête à l'occasion du malheur de celui qui, après tout, est homme comme nous?

— Homme comme nous ! le malheur ! Que signifient toutes ces sottises? dit madame Standel en ricanant C'était toute autre chose le 15 janvier de l'an dernier;

alors il me fallut te raconter quelle contenance le scélérat avait eue sur l'échafaud, comment le bourreau lui avait appliqué le fer rouge sur l'épaule, comment il avait rugi de douleur. Je ne pus oublier la moindre circonstance. Alors le vin te goûtait très-bien, et tu ne craignais pas de boire un coup pour célébrer la marque de cet hypocrite larron...

— Tais-toi, pour l'amour de Dieu, dit monsieur Standel en l'interrompant, je n'y puis rien, femme; mais tes paroles me font frémir. Depuis quelque temps, je dois l'avouer, une voix secrète dit à mon cœur que nous faisons mal de nous réjouir des souffrances d'un malheureux prisonnier, — fût-il même un assassin. Tout ce que tu viens de dire est méchanceté et péché, je n'en prends pas ma part.

— Ah ! c'est comme cela ! dit la femme d'une voix aigrie; ce que je dis est mal ! Tu es un saint, sans doute, toi ! N'est-ce pas toi qui as conduit Lambert Hensmans à l'échafaud? Tu ne lui as pas mis le pistolet sur la poitrine? Tu n'as pas nié ce fait-là devant la justice, n'est-ce pas ? Non, non, tu n'en étais pas capable; c'est moi qui l'ai fait, n'est-il pas vrai?

— C'est toi qui me l'as conseillé! s'écria monsieur Standel avec une colère soudaine.

Alors s'éleva entre les deux époux une vive querelle, dans laquelle ils se reprochèrent mutuellement la mauvaise action qu'ils avaient concertée et exécutée en commun. Il ressortait suffisamment de leurs paroles qu'au fond de leur conscience aucun des deux n'était convaincu de la culpabilité de Hensmans; en outre, il

était facile de comprendre à leurs amers reproches qu'ils se détestaient l'un l'autre comme de mauvaises gens qu'ils étaient.

Après s'être longuement disputés, la femme seule toucha au vin, et bientôt après tous deux s'allèrent mettre au lit tout en grommelant.

Ils dormaient de leur sommeil, lorsque l'ange de la mort quitta la mansarde de la famille Hensmans et descendit sur la maison des Standel.

La femme Standel s'éveilla soudain ! Une angoisse terrible comprimait son sein ; il lui semblait que des torrents de sang se précipitaient de son cœur à son cerveau ; tout tournait autour d'elle ; des milliers d'étincelles tourbillonnaient sous ses yeux. Toute tremblante, elle éveilla son mari, et lorsque celui-ci bondit en sursaut en s'écriant :

— Mon Dieu, qu'y a-t-il, femme ? elle lui dit d'une voix rauque et étranglée :

— Ah ! vite ! vite ! du secours ! De l'air, de l'air, ou j'étouffe ! Vite, de l'air, de l'air !

Le mari, effrayé, aida sa femme à descendre du lit, la déposa sur une chaise, mais elle, elle montrait la fenêtre en gémissant et murmurait :

— Ouvre ! ouvre, pour l'amour de Dieu ! Je suffoque... le sang... la mort !...

Monsieur Standel se hâta d'ouvrir la fenêtre. L'ouragan s'engouffra violemment dans la chambre, le vent du nord enveloppa la mourante de ses funèbres hurlements, la neige rafraîchit son front brûlant... Elle parla d'une voix moins distincte encore.

— Cela ne sert de rien : la mort est là ! Un prêtre, un prêtre ! que je ne meure pas sans confession ! Ah ! par pitié, vite, un prêtre !

Saisi de terreur et d'inquiétude, monsieur Standel ne savait que faire. Tout désespéré, il courut à l'escalier, et de là cria à la servante de descendre ; puis il revint à sa femme, et lui lava le visage et les mains avec de l'eau et du vinaigre. Peu après il envoya la servante chercher le curé et le médecin.

Madame Standel était frappée d'apoplexie. Elle semblait inanimée : seul le râle qui déchirait son gosier attestait que la lutte entre la vie et la mort n'était pas encore terminée en elle. Déjà ses lèvres étaient bleues, une légère écume couvrait ses dents, ses yeux étaient fermés, sa tête s'inclinait lourdement sur son épaule. Tout présageait une mort imminente, quand le prêtre parut soudain dans la chambre et alla vers la malade.

Comme si la présence du juge souverain de tous les hommes eût fait frémir celle-ci d'angoisse, ses membres se crispèrent convulsivement, et elle cria d'une voix déchirante :

— Hensmans ! Hensmans !

Le prêtre s'approcha : — il ne trouva qu'un cadavre !

L'ange de la mort conduisit l'âme de l'enfant et l'âme de la femme devant le tribunal de Dieu...

Le lendemain, vers midi, un inconnu se présenta à la demeure de la famille Hensmans, et remit à la femme du rez-de-chaussée un paquet cacheté à l'adresse de Willem. Le jeune homme, en l'ouvrant, le trouva tout

rempli de coton, et au milieu de ce coton découvrit un morceau de papier enveloppant cinq napoléons.

Qui pouvait lui envoyer ce trésor? Était-ce Karel Moerens? Était-ce Clara? Willem n'osa prononcer sur ce point: la somme était trop forte, et il n'avait pas d'autres amis sur la terre.

De quelque main que vînt l'argent, le jeune homme le reçut avec reconnaissance; c'était une consolation dans son infortune. Maintenant, il pouvait acheter une couronne pour Thérèse et faire dire une messe à l'intention de la pauvre chère âme [1].

XXI

Comme si la pauvre Thérèse eût été une victime expiatoire, le sort de la famille Hensmans changea tout à coup après la mort de l'enfant. En comparaison de leur misère antérieure, ils étaient riches maintenant, car même cinq mois plus tard il leur restait encore deux napoléons.

La cause de ce changement était que Willem avait à tenir les livres d'une petite maison de commerce, et pour deux heures de travail par jour recevait une indemnité annuelle de quatre cents francs. Dès lors rien ne manqua plus à la famille, et Willem put visiter son père toutes

1. En Brabant, on ensevelit les enfants avec une couronne de fleurs artificielles et vêtus autant que possible du costume qu'on prête aux anges dans le ciel. Il y a quelque chose de consolant et d'élevé dans cette belle, simple et touchante coutume populaire.

les semaines; on lui avait envoyé à cet effet une permission sous enveloppe cachetée sans qu'il sût à l'intervention de qui cette faveur extraordinaire lui avait été octroyée. Mais ce qui le réjouissait le plus, c'est que non-seulement sa mère avait recouvré son ancienne tranquillité d'âme, mais même qu'elle semblait de jour en jour gagner une mémoire plus sûre et un jugement plus ferme. Le jeune homme avait craint, non sans raison, lors de la mort de sa Thérèse bien-aimée, que la malheureuse femme ne fût frappée pour toujours d'une démence complète, et cela d'autant plus que dans les premiers jours qui suivirent la mort, une action étrange de la mère sembla confirmer les craintes de Willem. Afin de lui épargner autant que possible les tristes ressouvenirs, Willem avait caché sous son lit au grenier les vêtements de Thérèse et tout ce qui lui avait appartenu; mais la mère avait probablement découvert la cachette, car ce jour-là même, lorsque Willem rentra à la maison, il vit les petits souliers de l'enfant suspendus à la muraille au-dessous du crucifix, et sa mère agenouillée devant et récitant tout bas son chapelet. Dans le cours de la journée, il enleva de nouveau les souliers; mais lorsque la mère s'en aperçut, elle courut en pleurant et se lamentant de la chambre au grenier, et s'abandonna à un si navrant désespoir, que Willem se vit forcé de remettre les souliers sous le crucifix.

Depuis ce moment, la pauvre femme n'avait plus parlé de Thérèse : elle était toujours de bonne humeur et jouissait paisiblement du bien-être relatif que le travail de son fils procurait à Ursule et à elle.

Willem était surpris au plus haut point du brusque changement survenu dans sa position : une mystérieuse protection semblait veiller sur lui et être sans cesse à l'œuvre pour le garantir de nouvelles infortunes. Il n'était pas allé lui-même demander à tenir les livres de commerce qui lui étaient confiés : on était venu à lui et on l'avait, pour ainsi dire, prié d'accepter cet emploi.

Il eut beau torturer son esprit à ce sujet, il ne put comprendre comment on était venu le chercher, lui, le fils de Lambert Hensmans, pour le charger d'une mission toute de confiance. On voulait donc le consoler non-seulement par de l'argent, mais encore par d'incontestables témoignages d'estime ! — Qui pouvait être son bienfaiteur? Clara? Le père de celle-ci lui avait bien permis de venir en aide à la famille de Hensmans, sous la condition qu'elle ne mettrait plus jamais le pied chez eux; mais ce qui arrivait à Willem dépassait évidemment le pouvoir de la jeune fille. Et cependant Willem avait d'autres motifs encore de penser qu'une mystérieuse personne s'efforçait de lui faire du bien. Quatre jours auparavant, un avocat était venu le trouver chez lui et lui avait fait signer une supplique dans laquelle était demandée la grâce de son père. L'avocat lui dit que l'occasion était des plus favorables : les puissances alliées avait chassé les Français de notre pays et constitué les Pays-Bas en royaume sous Guillaume, prince d'Orange. L'inauguration solennelle de ce souverain devait avoir lieu peu de jours après, et l'avocat profiterait de cette circonstance pour lui remettre la supplique en mains propres. Il ferait même un voyage à cet effet à la rési-

dence du prince pour y chercher un intercesseur qui appuyât la requête en grâce.

Lorsque le jeune homme étonné lui demanda si les frais de ce déplacement ne s'élèveraient pas trop haut, l'avocat quitta la chambre en disant :

— Ne vous inquiétez pas de cela : je suis payé.

Bien que Willem n'eût pas mis grande confiance dans les promesses de l'avocat, celles-ci ne lui en avaient pas moins fait entrevoir un nouvel espoir de voir son père en liberté, et rien que ce peu d'espoir était déjà du bonheur.

Vers ce temps-là, monsieur Standel était un jour assis tout pensif auprès d'une fenêtre ouverte et donnant sur son jardin. La brise du soir était douce et fraîche, la végétation renaissante, verte et riante. Et cependant monsieur Standel était là, les yeux opiniâtrément attachés sur le parquet de la chambre, et si immobile qu'on l'eût dit plongé dans un lourd et profond sommeil. Quiconque eût pu le voir eût deviné au premier coup d'œil qu'une secrète et terrible souffrance torturait cet homme, et qu'un cuisant remords rongeait incessamment son cœur. Monsieur Standel, dont le visage portait un an auparavant tous les signes du bien-être matériel, la teinte pourprée que donne une existence luxueuse et oisive, le demi-sourire d'un dédaigneux égoïsme, le regard de l'homme satisfait de lui-même, ce même monsieur Standel était aujourd'hui maigre et languissant; son visage était pâle, ses joues avachies, tous ses mouvements lents et pesants.

La mort subite de sa femme et le nom de Lambert Hensmans, qui s'était échappé comme un cri de désespoir de ses lèvres mourantes, avaient arraché brutalement le bandeau qui l'aveuglait, et lui avaient montré toute l'horreur de sa conduite envers Hensmans. Maintenant qu'il avait perdu la perverse compagne de sa vie, il était livré sans défense à la faiblesse native de son caractère. Ses émotions s'exaltèrent, et bientôt il se tint pour convaincu que sa femme avait infailliblement été précipitée dans l'enfer et y souffrirait pendant l'éternité, en expiation de la part qu'elle avait prise à l'injuste accusation portée contre un innocent. Dans ses rêves, il la voyait entourée de démons et de flammes; il entendait sa voix plaintive retentir dans son cœur et le menacer de la colère de Dieu. Ni jour, ni nuit, il ne trouvait de repos, et sentait sans relâche les cruelles morsures du ver rongeur de la conscience; son corps s'était affaissé sous cet accablement moral, et déjà ces secrètes tortures l'avaient tellement épuisé, que les domestiques et les voisins ne doutaient pas qu'avant peu il ne mourût de consomption.

En réalité, monsieur Standel eût volontiers donné la moitié de sa fortune pour délivrer Hensmans de la prison; mais comment atteindre ce but? Irait-il déclarer à la face de la ville entière qu'il avait trompé la justice pour faire marquer à l'épaule un malheureux père de famille peut-être honnête et innocent? Une lutte terrible s'était engagée en lui depuis plusieurs mois sans qu'il pût se résoudre à accepter la réprobation publique. D'ailleurs eût-il fait connaître le moyen auquel il avait eu

recours pour convaincre Hensmans du crime, cela n'eût pas mis en lumière l'innocence du condamné. Standel même s'estimait toujours certain que c'était réellement Hensmans qui l'avait volé.

Cependant, poursuivi comme il l'était par sa conscience toujours en éveil et sans repos, monsieur Standel ne pouvait demeurer inactif; et plus il voyait la mort s'approcher de lui, plus il torturait son esprit, afin de trouver les moyens de libérer Hensmans et de consoler ses enfants. Il avait facilement atteint ce dernier but en sacrifiant quelque argent, mais il n'avait pas encore réussi dans les efforts qu'il avait fait faire auprès du prince pour obtenir la grâce de Hensmans; bien plus, le dernier espoir de succès de ce côté lui avait été enlevé par un refus péremptoire.

Il était donc assis à la fenêtre, songeant encore à sa femme morte et à Hensmans captif. Peut-être allait-il se décider à faire connaître publiquement la fausseté de l'accusation portée par lui, car après être demeuré longtemps immobile, il se leva brusquement et s'écria :

— Eh bien, soit! Peut-être délivrerai-je même par là l'âme de ma femme. Peut-être retrouverai-je désormais mon repos. Je m'enfuirai, et irai finir ma vie loin d'ici...

Il allait se préparer à sortir, lorsqu'un coup de sonnette le cloua au milieu de la chambre. La servante lui apporta une lettre.

Dès que monsieur Standel eut déployé le papier et vu la signature, une profonde surprise se peignit sur son visage, et il se mit à trembler de curiosité. La lettre lui était adressée de Bruxelles par l'avocat qui avait plaidé

pour les Standel contre Lambert Hensmans. Que peut-il avoir à lui écrire? — Écoutez, monsieur Standel lit d'une voix sourde et de plus en plus altérée :

Bruxelles, 10 juillet 1814.

Monsieur,

Hier un certain forçat du nom de Locbergs a été condamné ici par la cour d'assises pour vol avec effraction et tentative de meurtre. Après le prononcé de la sentence, il a demandé au président qu'il lui fût permis de faire une révélation. Cette permission lui ayant été octroyée, il parla en ces termes : — Je suis un voleur et un coquin, c'est vrai, j'ai mérité ma peine; mais je ne veux pas pourtant que des innocents souffrent pour moi. Il y a à Vilvorde un certain Lambert Hensmans qui est condamné à cinq ans de travaux forcés et à la marque pour un vol qui a été commis il y a un an et demi à Anvers, au marché aux Œufs, chez monsieur Standel. Ce vol, j'en suis l'auteur : Hensmans est innocent. Et pour preuve que je dis vrai, je suis prêt à dire où se trouve une partie des objets volés et ce qu'est devenu le reste.

Ce Locbergs a prouvé en effet d'une manière évidente que lui seul était l'auteur du vol commis jadis chez vous. Sur mes instances, on a instruit l'affaire avec la plus grande célérité, et aujourd'hui même un ordre de mise en liberté est parti pour Vilvorde, porté par un messager, auquel j'ai prêté mon meilleur cheval. Lorsque

vous recevrez cette lettre, peut-être Lambert Hensmans sera-t-il déjà libre et en route pour Anvers.

Monsieur, lorsque vous me chargeâtes de plaider votre affaire contre Hensmans, vous étiez convaincu de la culpabilité de l'accusé, et vous niâtes lui avoir arraché par la violence l'aveu du crime; — je veux croire que vous étiez de bonne foi, bien que j'aie le droit de présumer que vous m'avez induit en erreur. Ma lettre, Monsieur, n'a pas pour but de vous faire des reproches; je veux seulement vous donner un conseil.

Songez que Lambert Hensmans porte sur l'épaule la marque de l'infamie; sa famille est probablement réduite à la misère. Vous êtes riche, et vous pouvez encore réparer en partie le mal que vous lui avez fait. Considérez que tout le monde va se soulever contre vous, et qu'il n'y a qu'un moyen de détourner l'animadversion publique et de prouver d'une façon éclatante que vous avez été la victime d'une erreur. Arrachez, aux yeux de tous, la famille Hensmans à la misère, comblez-la de bienfaits, et l'on demeurera convaincu que c'est par suite d'une loyale méprise que vous en avez poursuivi le chef avec tant d'ardeur.

Et si vous avez vraiment fait ce que Lambert Hensmans a déclaré devant la justice, songez à Dieu, vengeur de l'innocence, — songez à moi, que vous avez induit par vos faux renseignements à accuser un innocent ouvrier.

En tout cas, Monsieur, j'ai aussi un devoir à remplir vis-à-vis de Hensmans, et si vous ne lui faites pas oublier son malheur, je le ferai, quoique j'aie de nombreux

enfants. Mais vous sentirez, je l'espère, que votre propre intérêt et le repos de votre vie exigent le paiement de cette dette.

C'est dans cet espoir, Monsieur, que je demeure votre humble et obéissant serviteur.

VAN MEESSEN.

Monsieur Standel avait souvent interrompu la lecture de cette lettre; l'haleine lui manquait; à mesure qu'il avançait, une profonde émotion l'avait fait tressaillir de plus en plus. Quand il eut fini, il porta les mains à ses yeux et se mit à pleurer silencieusement, tandis que sa bouche murmurait presque indistinctement : — Songez à Dieu ! songez à Dieu !

Et tout à coup il releva la tête comme si une énergique résolution lui eût prêté de nouvelles forces. Il jeta sa robe de chambre et endossa un autre vêtement. Puis il prit quelques papiers dans une cassette, les fourra dans sa poche, et franchit la porte comme s'il eût été poursuivi.

XXII

Madame Hensmans priait avec un profond recueillement en égrenant son chapelet à grains blancs. A côté d'elle, assise sur une chaise plus petite, Ursule tricotait un bas.

L'enfant semblait en proie à une certaine crainte dans la pénombre du crépuscule, et jetait de temps en temps un regard inquiet du côté de sa mère. C'est qu'en effet

la pauvre femme n'était pas dans son état de calme habituel : ses yeux égarés brillaient d'un feu inaccoutumé, et chaque fois que quelqu'un faisait un mouvement au rez-de-chaussée ou que tout autre bruit se faisait entendre, quelque imperceptible qu'il fût, elle était saisie d'une émotion subite et d'un tremblement visible. Depuis longtemps Ursule épiait avec anxiété le trouble de sa mère sans oser rien dire; car seule comme elle l'était avec la pauvre folle, et forcée de penser que l'intelligence de sa mère était complétement égarée, l'enfant était en proie à une profonde terreur.

Elle allait précisément se lever et allumer la lampe, bien qu'il fît encore passablement clair dans la chambre, lorsqu'on entendit la porte d'entrée s'ouvrir et se fermer. La mère hors d'elle bondit de sa chaise, et s'écria en montrant la porte :

— Le voilà ! le voilà !

Mais comme rien ne se fit plus entendre, elle revint s'asseoir, reprit son chapelet en main, et dit avec désespoir :

— Pas encore !... Il doit revenir pourtant.

— Ah ! chère maman, demeurez assise, dit Ursule avec inquiétude. Il ne reviendra pas aujourd'hui, vous le savez bien.

— Ne pas revenir aujourd'hui, Ursule ! reprit la mère; ne pas revenir !...

La petite fille n'osa répondre, tant l'intimidaient les yeux brillants de sa mère; elle alla s'asseoir en silence, et, le cœur ému, reprit son tricot. Tout à coup la femme étendit la main, et dit d'une voix altérée :

— Ah! ah! ne pas revenir! Regarde là-bas, là-bas, bien loin dans la campagne! La porte d'une grande maison s'ouvre : il en sort. Vois comme il sourit joyeusement. Un ange lui a prêté ses ailes, — il vole comme un oiseau par-dessus les arbres et les clochers. — On va si vite quand on vole, Ursule, ah! si vite!... Il vient... le voilà... Vois donc comme il rit, le pauvre homme!...

Un long silence régna après ces paroles jusqu'à ce que la mère dit enfin avec indifférence à la petite fille :

— Ursule, allume la lampe, mon enfant; Willem va rentrer, et il te faut encore repasser ta leçon.

L'enfant, toute joyeuse du calme qu'avait retrouvé sa mère, obéit à l'ordre de celle-ci. A peine s'était-elle assise devant la table et avait-elle ouvert un petit livre de lecture, que la mère bondit de nouveau, et, toute tremblante, regarda du côté de la porte; mais, lorsqu'elle entendit la voix de son fils retentir dans l'escalier, un doux sourire éclaira son visage.

En ce même instant, Willem rentrait au logis l'âme ivre de joie, la tête pleine de rêves d'amour et de bonheur. En revenant du bureau du négociant dont il tenait les livres, il était entré dans l'église des Dominicains et s'était agenouillé sur un banc avec l'intention de prier pour l'âme de Thérèse et pour son père. Il était là depuis un quart d'heure, immobile et recueilli, quand soudain il fut saisi d'une indicible émotion; son cœur se mit à battre plus vite; une ardente rougeur enflamma son front: on eût dit que l'air lui apportait de mystérieuses émanations; on eût dit qu'auprès de lui était venue se placer une chose qui devait le faire rougir et précipiter

le cours de son sang. Il ne savait ce qui se passait en lui, et pourtant il tourna la tête comme si quelqu'un l'eût appelé par son nom.

Son regard se fixa instantanément sur une jeune fille en prière qui, agenouillée loin derrière lui devant un banc de bois, les mains jointes, s'oubliant elle-même, semblait implorer du ciel une grâce ardemment désirée. C'était Clara ! Son cœur avait pressenti la présence de son ange protecteur !

Willem avait jeté un furtif coup d'œil sur ce doux visage, miroir de son âme, qu'il lui était interdit de contempler, et avait détourné la vue, comme effrayé de son audace. La tête baissée et tout tremblant, il s'efforçait de rappeler son âme au calme et à la piété. Il ne put pas prier davantage, prit son chapeau et se mit en devoir de quitter précipitamment l'église ; mais sous le portail il se trouva tout à coup en présence de Clara qui sortait par une autre porte latérale. Il n'y avait pas moyen d'éviter la rencontre : le regard et les lèvres devaient rendre témoignage des sentiments qui agitaient le cœur !

Le jeune homme, confus et muet, fixa les yeux sur le sol, et s'arrêta, comme s'il laissait le passage libre par pure politesse ; mais l'émouvante pression d'une main connue le fit tressaillir et le força de lever son regard sur les yeux de son amie. Il ne put dire qu'un mot : Clara ! Mais pour lui ce mot renfermait tout ce que son cœur recélait de consolation et d'espoir. Deux larmes brillantes coulèrent sur les joues de la jeune fille ; ce fut sa réponse.

Assurément ces deux jeunes âmes eussent longtemps

encore parlé le brûlant langage des yeux si d'autres personnes n'eussent par leur sortie de l'église troublé cette silencieuse entrevue. Clara retira sa main après une dernière étreinte, et l'on entendit à peine s'échanger sur le seuil du portail ces deux saluts : — Adieu, Willem ! — Adieu, Clara !

Lorsque le jeune homme se trouva seul, il demeura un instant encore tout hors de lui. Il crut d'abord avoir été le jouet d'une illusion ; mais bientôt son cœur battit plus librement, et il eut pleine conscience de ce que lui avait dit sa généreuse amie. Sous son regard ébloui scintillaient encore ces deux diamants de feu qui disaient : — Je vous aime encore ; je suis venue prier pour vous : continuez d'espérer !

Lorsqu'il quitta le portail de l'église, sa physionomie rayonnait d'une expression de ravissement, et il se hâta, d'un pas léger et joyeux, de regagner sa demeure pour donner à sa mère une part de sa joie. Il n'avait pas l'intention de lui parler de Clara ; mais ce jour-là il lui était arrivé un autre bonheur encore, et un bonheur qui devait sans nul doute réjouir la pauvre insensée.

Il monta l'escalier tout en chantant, poussa vivement la porte et vola au cou de sa mère en s'écriant :

— J'ai de bonnes nouvelles, d'excellentes nouvelles !

— De bonnes nouvelles ! répéta la mère. L'as-tu vu aussi ? Ah ! ah !

Willem se souvint alors que sa mère ne le comprendrait peut-être pas. Sa physionomie se calma soudainement ; il la prit par la main avec une sorte de solennité,

la fit asseoir à côté de lui, posa d'un air caressant le bras sur son épaule, et dit :

— Chère maman, faut-il vous dire une chose qui vous réjouira?

— Oui, mon enfant! répondit la brave femme tandis qu'une vive curiosité se peignait sur ses traits.

— Écoutez bien, maman. Le négociant dont je tiens les comptes vient de m'annoncer tout à l'heure qu'il me donnerait désormais six cents francs par an. Comprenez-vous, chère maman? Cela fait deux cents francs de plus!

— Deux cents francs de plus? murmura la mère. Seigneur! c'est beaucoup!

— Oui, reprit Willem, c'est beaucoup, sans doute. A partir d'aujourd'hui je gagne déjà cinquante francs par mois sans compter mes vers. Nous pouvons vivre tranquilles maintenant, n'est-ce pas? Réjouissez-vous donc, chère maman, et toi aussi, Ursule : pour dimanche, je vous achèterai à chacune une robe neuve!

Il embrassa tendrement sa mère et la regarda fixement comme s'il eût craint qu'elle ne l'eût pas bien compris. Cette présomption semblait, en effet, fondée, car la brave femme gardait le silence. Après avoir réfléchi un instant, elle demanda avec un soupir :

— Combien de temps encore coucheras-tu sous les tuiles, Willem?

Ursule courut à sa mère, et lui dit d'une voix suppliante :

— Oh! chère petite maman, faites mettre mon lit au grenier; je n'ai pas peur, et j'y coucherai bien toute seule.....

— Taisez-vous donc toutes deux ! s'écria Willem en interrompant l'enfant avec une joyeuse impatience. Aucun de nous ne couchera plus sous les tuiles. Ursule, laisse la mère m'écouter une bonne fois. J'ai maintenant deux cents francs de plus, voyez-vous, maman ; avec cela nous pouvons faire quelque chose. Si nous louions de nouveau toute la maison et si nous demeurions en bas ; si vous ni Ursule n'aviez plus à transporter ici toute cette eau ; si vous pouviez vous remettre à travailler à la fenêtre de la belle grande chambre et vous amuser à voir ce qui se passe dans la rue ; si tout cela pouvait se faire, qu'en diriez-vous, hein ?

Un radieux sourire illumina la physionomie de la pauvre femme ; elle s'écria en levant les mains :

— Mon Dieu, Ursule, cela serait beau !

L'enfant s'élança de sa chaise et embrassa sa mère avec un transport de joie.

— Il ne faut pas croire que je dise cela pour rire, poursuivit Willem ; les gens d'en bas délogent après-demain ; je suis allé trouver le propriétaire. Elle est louée, mère, la maison est louée !

Cette fois, la femme parut comprendre tout à fait, et dit d'un ton joyeux :

— Ah ! ce sont là de bonnes nouvelles ! Willem couchera dans la belle chambre d'en haut, et je ferai des rideaux neufs à son lit, des rideaux en belle étoffe à carreaux ! On mettra le lit d'Ursule dans cette petite chambre, et le père et moi nous coucherons en bas. O mon Dieu ! c'est juste comme autrefois ! Que le père sera content, mes enfants ! qu'il sera content !

Le jeune homme s'aperçut avec tristesse que l'intelligence de sa mère n'était pas encore complétement dégagée des nuages de la folie. Pour la détourner de son idée fixe, il dit à sa sœur :

— Allons, Ursule, récite ta leçon, et montre-moi ta page d'écriture.

Mais la mère le prit par la main et lui dit d'un ton étrange :

— Les gens disent que je suis folle, Willem ; ce n'est pas vrai cependant, mon enfant.

Willem regarda sa mère avec stupéfaction et secoua la tête négativement. Elle poursuivit :

— Oui, oui, ils m'appellent la folle, et veulent me persuader que le père ne reviendra plus ! Ah ! ah ! ne plus revenir ! Regarde là-haut, — le voilà qui vole !

Tout à coup on entendit la porte de la maison s'ouvrir, et il se fit au rez-de-chaussée un grand bruit de voix comme s'il arrivait quelque chose d'imprévu.

— C'est lui ! c'est lui ! s'écria la femme avec enthousiasme en bondissant sur sa chaise.

Willem et Ursule se lèvent aussi ; leur cœur bat ; ils tremblent, dominés par un indéfinissable sentiment d'anxiété.

La porte s'ouvre. Trois cris qui se confondent en un seul se font entendre.

— Le père ! le père ! Lambert ! Lambert !

La mère et les enfants se suspendent au cou de celui qui vient d'entrer, et il se passe quelque temps avant qu'on puisse rien distinguer au milieu des ardents baisers et des bienheureuses effusions de joie.

Lambert Hensmans presse sa femme sur son sein, et ses lèvres étanchent les larmes qui baignent ses joues. — Ah! il revoit la fidèle compagne de sa vie, la pauvre folle qui a perdu l'intelligence par amour pour lui. Il serre aussi sur son cœur son fils Willem, son premier-né, son seul, son noble fils! Et la petite Ursule aussi qui grimpe sur son dos parce qu'elle ne saurait atteindre autrement aux joues de son père! Il raconte en paroles entrecoupées comme quoi son innocence est reconnue et ses chaînes tombées pour toujours. Ce récit provoque de nouvelles larmes, des larmes d'indicible joie, et de brûlants remerciements s'élèvent vers Dieu.

Heureux et solennel instant pour toi, Lambert Hensmans! Ne doute pas de ton bonheur : ce sont bien les lèvres de ton fils qui brûlent ton front, c'est bien la main de ta femme qui tremble dans la tienne, c'est bien la voix argentine de la petite Ursule qui chante à ton oreille : Cher petit papa!

Mais pourquoi ton regard se fixe-t-il si obstinément sur cette petite chaise? Ce ne sont pas des larmes de joie seulement qui mouillent tes joues... Tu sens qu'il reste dans ton cœur une place vide. Thérèse te manque, n'est-ce pas? Pauvre Thérèse! . . . .

. . . .

Willem vit une ombre de tristesse se répandre sur le visage de son père. Combien l'absence de la pauvre enfant morte tendit aussi à diminuer sa joie! Il s'arracha à ce triste souvenir, et vola au cou de son père en s'écriant :

— Libre? libre? Mon père libre? O mon Dieu, je n'y puis croire. Clara! ô Clara!

— Vous ne retournerez plus en prison, n'est-ce pas, cher petit papa? demanda Ursule en le caressant.

— Libre! répéta Willem. Libre et déclaré innocent! Comprenez-vous, mère, déclaré innocent! Ah! la nuit va me sembler bien longue. Demain, je me promène par la ville toute la journée avec vous, mon père; je pourrai donc enfin relever la tête! vous montrer avec orgueil... Ah! cet heureux jour ne peut finir ainsi! Nous sommes riches, mon père; il faut que nous fassions fête aujourd'hui... Aussi bien ne pourrions-nous pas dormir!

Il se leva et donna une pièce de monnaie à Ursule en lui disant:

— Va, Ursule, va chercher deux bouteilles de vin au coin de la rue, et dis à tout le monde que le père est revenu...

L'enfant s'élança dans l'escalier, légère comme une biche.

Willem se hâta de débarrasser la table des livres de sa sœur et alluma une lampe plus grande pour faire rayonner dans la chambre la lumière des jours de fête. Son visage avait une expression inaccoutumée de fierté; l'œil rayonnant, il faisait le tour de la place à grands pas, et l'on eût dit que cet espace restreint était devenu soudain trop étroit pour lui. Tout en allant et venant il murmurait des paroles incompréhensibles et souriait à ses radieuses pensées. Sans nul doute la flamme de la poésie s'était rallumée en lui, et il était occupé à célé-

brer par des vers improvisés le retour de son père, car il répétait à voix basse :

Que nos joyeux accents s'élèvent jusqu'au ciel
Pour remercier Dieu d'avoir rendu le père
A la pauvre famille.....

Tandis que Willem s'efforçait d'achever son poëme et préparait tout pour la fête, le regard de Lambert Hensmans se fixait avec amour, mais aussi avec une anxieuse inquiétude, sur sa femme assise à côté de lui, et dont les yeux pleins de larmes étaient attachés sur les siens.

— Chère Jeanne! dit-il, je te revois! Je ne croyais pas avoir encore ce bonheur. Tu as été bien malade, n'est-il pas vrai?

— Malade? oui, répondit la femme; mais je savais bien que tu reviendrais. Willem ne voulait pas me croire, et les gens se moquaient de moi; ils disaient que j'étais folle. Mais qu'y faire? Tu vois bien que je ne me trompais pas. C'était Dieu même qui m'avait inspiré ce pressentiment.

Ces paroles et le ton dont elles furent dites devaient assurément causer à Lambert Hensmans une inexprimable joie, car il passa les bras au cou de sa femme et la pressa sur son cœur en versant de nouveau d'abondantes larmes de bonheur. Grand Dieu, sa chère Jeanne, son excellente femme, n'était pas folle! Il le croyait, du moins, et ce fut avec cette bienheureuse conviction qu'il leva les mains au ciel et remercia le Dieu de miséricorde.

Ursule revint et donna les deux bouteilles à Willem,

qui avait déjà mis sur la table une nappe blanche et tiré des verres de l'armoire.

Les parents, le sourire sur les lèvres, rapprochèrent leurs chaises, et, sur un signe de Willem, chacun prit en main un verre de vin. Le jeune homme leva le sien avec enthousiasme, et allait à coup sûr porter un toast, — on le voyait assez à l'animation de son regard ; — mais soudain on entendit la porte d'en bas s'ouvrir rapidement et une voix de femme retentir. Clara ! Clara ! s'écria Willem tout tremblant d'émotion.

Une jeune fille, dont les larmes jaillirent dès qu'elle parut sur le seuil, tomba à genoux devant Hensmans assis, et noua ses bras au cou du prisonnier libéré.

— Lambert, mon père, s'écria-t-elle, vous êtes libre ! vous êtes innocent ! Ah ! béni soit Dieu de ce qu'il permet que nous vous revoyions !

Elle lâcha le brave homme ému et embrassa aussi sa femme, tandis que sa voix altérée balbutiait : Ma mère ! Puis elle se releva, et, comme ivre de joie, elle attacha son doux regard sur Willem, qui, en proie à la plus vive émotion et près de s'évanouir, s'appuyait sur la table et tremblait tellement que les verres s'entre-choquaient. Clara fit un pas vers lui et tendit les bras ; mais elle s'arrêta... Enfin, vaincue par l'amour, elle s'écria : Willem ! Willem ! et s'élança au cou du jeune homme.

Ce fut un instant solennel et saint que celui où, dans un religieux silence, le père se leva lentement, et dans le coin le plus obscur de la chambre tomba à genoux aux pieds du crucifix en levant les mains au ciel, — où la mère, sans pouvoir prononcer un mot, enferma Willem et

Clara dans un même embrassement, et versa sur leurs fronts les douces larmes du bonheur, — où la petite Ursule se mit à genoux à côté de son père, et de sa voix argentine rompit le silence en disant : — « Notre père qui êtes au ciel, que votre nom soit sanctifié ! »

Bientôt après tous étaient de nouveau assis à la table et buvaient à leur bonheur. Willem avait oublié de porter son toast ; vis-à-vis de lui il voyait Clara qui, de temps en temps, levait sur lui son œil noir et le baissait bien vite toute confuse : le regard de la jeune fille parlait un langage émouvant, tout plein d'espérance et d'avenir ! Par moments, le jeune homme distrait semblait tout absorbé par une pensée. Alors Clara pouvait le regarder sans que son front rougît ; c'est que Willem écoutait une voix mystérieuse et douce. A côté de lui se retrouvait l'ange de ses rêves d'autrefois qui murmurait à son oreille :

> Et puissions-nous revoir souvent ce jour heureux,
> Où vos enfants, le cœur débordant de tendresse, etc.

La même voix murmurait aussi à l'oreille du père, et alors celui-ci pressait avec plus d'amour encore la main de la jeune fille assise à côté de lui.

Déjà un doux entretien avait remplacé le muet langage des yeux ; on était occupé à former mille heureux projets ; on se concertait sur la manière dont on ornerait la chambre d'en bas, sur les fleurs qu'on cultiverait sur l'appui des fenêtres, sur les oiseaux qu'on suspendrait en cage à la façade, en un mot, sur la façon dont on s'y prendrait pour retrouver toutes les jouissances et

le modeste bien-être d'autrefois, lorsque quelqu'un d'en bas vint annoncer qu'un vieux monsieur demandait à parler à Willem Hensmans seul à seul.

— Priez-le de monter, répondit le jeune homme. Qu'il soit le bienvenu!

Lorsque la porte s'ouvrit et que le vieux monsieur parut sur le seuil, tous tressaillirent d'un même mouvement, et saluèrent le nouveau venu d'un seul cri, cri de répulsion et d'effroi. Le vieillard s'arrêta à l'entrée de la chambre; il courba la tête comme un criminel qui paraît devant ses juges et attend qu'on prononce sa sentence.

Willem était devenu pâle comme un mort; ses yeux s'attachèrent sur le vieillard avec une terrible fixité, tandis que ses lèvres frémissantes balbutiaient des paroles incompréhensibles; les coins de sa bouche se relevaient convulsivement et donnaient à sa physionomie une effrayante expression. Dans cette attitude, on eût dit qu'il voulait percer l'étranger de son regard. Bientôt sa voix éclata, et étendant vers lui une main tremblante, il s'écria :

— Va-t'en! va-t'en d'ici, suppôt de l'enfer! Ah! toi aussi, Standel, tu as appris que l'innocence de mon père est reconnue! Toi aussi, venimeux serpent! cela ne te laisse pas de repos, scélérat que tu es! Il faut que tu viennes ici troubler notre joie, empoisonner l'air que nous respirons, apparaître comme un spectre de malheur pour revoir la proie qui t'a échappé... Démon, démon, va-t'en d'ici! va-t'en!

Monsieur Standel se prit à trembler comme un roseau

sous la menaçante apostrophe du jeune homme, et gagna le mur pour y appuyer sa main. Dans cette attitude, et le visage à demi détourné de la table, il se mit à pleurer avec des sanglots étouffés.

Personne ne parlait; la répulsion et la haine se peignaient sur toutes les figures. Seule la petite Ursule, qui peut-être ne connaissait pas l'homme, se mit à pleurer aussi par sympathie en entendant ses déchirants soupirs, et avant qu'on pût l'en empêcher elle avait saisi le vieillard par la main et cherchait à l'entraîner vers la table; mais l'enfant fut tout interdite par la voix tonnante de Willem.

— Malheur! malheur! Ursule; lâche-le! lâche cette main! Vite, et lave le poison qui souille tes doigts... Éloigne-toi de lui ou je te maudis, ma sœur! Et toi, impudent scélérat, ôte-toi de devant mes yeux!

Ursule lâcha, en effet, la main de monsieur Standel, mais sans s'éloigner de lui pourtant. Elle restait là immobile et contemplant le vieillard de ses yeux qu'humectait la pitié. Lui aussi attachait un regard suppliant sur le doux visage de l'enfant, et comme si celle-ci lui eût donné force et courage, il dit en tendant les mains vers la famille Hensmans :

— Ah! mes chers amis, laissez-moi dire quelques mots pour l'amour de Dieu!

— Amis? grommela Willem. Il blasphème Dieu! Va-t'en, te dis-je... tu me fais mourir...

Il était évident que le vieillard avait une chose importante à dire, autrement il n'eût osé braver si longtemps la colère de Willem, ni s'asseoir sur une chaise, comme

il le fit en cet instant, malgré les sourdes menaces du jeune homme. Mais Clara était allée auprès de Willem, et avait passé le bras à son cou. De cette manière elle le força de demeurer tranquille. Monsieur Standel, les yeux noyés de larmes, s'adressa d'une voix suppliante au père :

— Grâce! grâce! Lambert Hensmans! Pardonnez à un vieillard qui va mourir le mal qu'il vous a fait... Hélas! toutes les tortures de l'enfer déchirent mon cœur; le remords me ronge... Je le sens bien, il n'y a plus pour moi ni repos sur la terre, ni bonheur dans le ciel. Voyez mon visage : les tourments de la conscience ont creusé mes joues et desséché mes os; chaque nuit la mort menaçante se dresse à mon chevet; je dois mourir... mourir désespéré comme un Judas; paraître devant le tribunal de Dieu chargé du poids écrasant de mon forfait et de votre juste colère... Me faudra-t-il mourir ainsi, Lambert Hensmans?

— Je te maudis! s'écria Willem d'une voix vibrante et irritée.

Le vieillard tressaillit épouvanté par l'implacable arrêt du jeune homme, et dit en baissant les yeux comme anéanti :

— Vous me maudissez? Oui, vous avez raison, jeune homme : c'est moi qui ai fait monter votre père à l'échafaud et vous ai accablé de la réprobation publique. Hélas! je le sens, je ne puis trouver de grâce ici. Chargez-moi de votre haine, de vos mortelles imprécations : je les mérite! Mais, s'il me faut mourir sans que vous m'ayez pardonné, ah! ne me refusez pas du moins une

dernière grâce, une grâce que j'implore à mains jointes de votre pitié !

A ces mots, monsieur Standel tira un portefeuille de sa poche et le posa sur la table. Des larmes plus abondantes jaillirent de ses yeux, et il dit d'une voix sourde :

— Depuis cinq mois, je me suis efforcé de réparer mon crime ; j'ai veillé sur votre famille, Lambert Hensmans, et pris pour but unique de ma vie votre délivrance et le bonheur de vos enfants. Vous me maudissez ; il me faut renoncer au dernier espoir qui me restât... C'est justice ! Jouissez donc en paix de ce que je vous offre, et, si c'est possible, souvenez-vous de moi dans vos prières... Je mourrai sans espoir, sans pardon ! Adieu ! adieu !

Monsieur Standel se leva et voulut gagner la porte et se retirer; mais Willem s'arracha à l'étreinte de Clara, et s'écria d'une voix menaçante :

— Arrête !...

Il ouvrit le portefeuille avec une impatience fébrile, et déploya les papiers qui s'y trouvaient. Tout en y laissant courir son regard, il dit avec un rire ironique :

— Un testament ? Il nous lègue sa fortune ? La moitié de ses revenus jusqu'à sa mort ? Ah ! ah ! quelle infernale raillerie !

— Pour l'amour de Dieu, acceptez ! s'écria le vieillard en se jetant à genoux devant Willem. Ah ! acceptez, jeune homme ! Ne me tuez pas en refusant ce que je vous donne !

Willem irrité repoussa loin de lui monsieur Standel, jeta par terre le portefeuille et le foula aux pieds.

— Oh, honte ! s'écria-t-il. Comment, tu oses nous offrir de l'argent, toi ? Viens-tu acheter le sang de mon père, scélérat ? Est-ce l'âme de ma sœur qu'il te faut, démon ? Arrière, arrière, avec tes dons maudits !

— Grâce ! grâce ! s'écria monsieur Standel en embrassant les genoux de Willem et en rampant à sa suite. Ah ! ne soyez pas plus implacable que Dieu lui-même ! Ne m'empêchez pas de faire le bien ! Acceptez ! acceptez !

Lambert Hensmans contemplait cette scène, le cœur palpitant ; il versait des larmes de compassion sur cet homme qui l'avait persécuté et accusé. Jusque-là la colère de Willem l'avait retenu cloué sur sa chaise ; mais quand il vit monsieur Standel abaisser ses cheveux blancs jusqu'aux pieds de son fils, quand il le vit se traîner suppliant et en larmes, il ne put résister davantage à l'impulsion de son cœur. Il s'avança vers monsieur Standel, le releva, imprima silencieusement un baiser sur les lèvres du vieillard, après quoi il dit :

— Je vous pardonne, monsieur Standel. Laissez-nous, et allez en paix !

A la vue de cette réconciliation, Willem s'arracha les cheveux, et s'écria avec désespoir :

— Heure maudite ! Ah ! mon père, vous acceptez donc le prix de l'infamie ? le prix de la mort de Thérèse ?...

— Je n'accepte rien, répondit Lambert Hensmans avec calme. Nous travaillerons, mon fils, et nous gagnerons, comme par le passé, notre pain à la sueur de notre front. Mais Dieu m'a réuni aujourd'hui à tous

ceux que j'aime : il m'a comblé de bonheur. Cet homme m'a fait du mal, je le sais ; il m'a fait un mal irréparable ! Mais ce n'est pas en vain, pourtant, qu'il aura imploré son pardon en invoquant le saint nom du Seigneur le jour de mon retour ici. Je lui pardonne du fond du cœur, et toi aussi, Willem, il faut que tu lui pardonnes avant qu'il sorte d'ici...

— Moi, s'écria Willem, moi ? Ah ! vous pouvez le faire ; mais moi, non. J'ai un père à venger... j'ai à punir celui qui vous a attaché au poteau d'infamie... Qu'il soit maudit, maudit pour l'éternité !

Le vieillard se jeta de nouveau aux pieds de l'impitoyable jeune homme et embrassa encore ses genoux. Sa mère, Clara, Ursule, son père lui-même, implorèrent de lui le pardon du vieillard. Cela dura longtemps, jusqu'à ce que Willem coupât court enfin à toutes les prières en s'écriant :

— Non ! non ! laissez-moi tranquille ! Arrière ce serpent !

Enfin, les prières de sa mère et les baisers de Clara le fléchirent. Il saisit d'une main tremblante et pressa convulsivement la main de monsieur Standel, détourna la tête, et dit comme vaincu :

— Eh bien ! je vous pardonne au nom de Dieu !

Un cri de joie s'échappa de la poitrine du vieillard, qui franchit précipitamment la porte comme s'il eût craint le retour de la colère de Willem. Du haut de l'escalier, il cria d'une voix profondément émue :

— Ah ! merci ! merci ! Dieu vous en récompensera !

XXIII

Et maintenant, cher lecteur, peut-être vous demandez-vous ce qu'a de commun le récit que vous venez de lire avec la scène entrevue par moi par la fente d'un volet dans la maison délabrée. Vous l'avez probablement deviné déjà. En tout cas, soyez convaincu que, dans cette lugubre nuit, il ne se trouvait dans cette maison personne autre que Willem Hensmans, sa femme, Clara et leur ami Karel. Ce qu'ils y faisaient, je dois vous l'expliquer, n'est-ce pas? Peu de mots y suffiront.

Monsieur Standel mourut peu après la scène que nous venons de raconter, et légua tous ses biens à Lambert Hensmans, qui promit au lit de mort du vieillard repentant d'accepter le legs. Par là les Hensmans se trouvèrent riches, et ils allèrent habiter un village isolé entre Anvers et Malines.

Bientôt après, Karel Moerens obtint son diplôme de docteur de la faculté de Paris. Au lieu de s'établir à Diest, comme le projetait sa vieille tante, il se fixa dans le village où ses amis avaient élu domicile et demeura sous le même toit qu'eux. Ce qu'il avait prédit dans sa lettre consolatrice à Willem se réalisa pour ainsi dire à la lettre. La mère recouvra la raison, le père eut encore une vie heureuse, et le mariage unit Willem à sa généreuse amie. Seul, Karel Moerens n'a pas encore rencontré de cœur de femme qui l'ait décidé à échanger son indépendance contre un lien d'amour. Peut-être l'ardente amitié et le dévouement sans limites qui rem-

plissent son âme ont-ils rendu celle-ci insensible à une passion moins désintéressée.

Les Hensmans achetèrent au vieux maçon la maison qu'ils habitaient. Depuis lors elle est restée inhabitée et tout à fait dans l'état où elle était quand la famille Hensmans la quitta.

En accomplissement d'un vœu solennel, tous les membres de cette famille y viennent chaque année célébrer la fête du père dans la soirée qui précède la Saint-Lambert, et ils y demeurent jusqu'à minuit.

Durant quelques années, tous furent présents à cet anniversaire; peu à peu, cependant, la mort en ravit quelques-uns. Ainsi, le père, la mère et Ursule prirent tour à tour le chemin du ciel. Mais bien qu'ils cessassent d'être présents de corps à la fête, ils n'y assistaient pas moins par le souvenir des survivants; le verre rempli pour chacun des absents était une éloquente commémoration de ces morts bien-aimés.

Je n'ai surpris par la fente du volet rien autre chose que cette touchante et solennelle fête du cœur.

LE FILS DU BOURREAU

I

La veille de la Pentecôte de l'année 1507, la nuit était plus sombre que d'ordinaire à Anvers : on eût dit qu'on pouvait toucher du doigt l'obscurité ; c'était comme si un nuage épais et impénétrable se fût étendu sur la ville. On n'entendait rien dans les ténèbres que le clapotement des gouttes d'eau tombant des toits baignés par une pluie fine, mais abondante, et parfois le bourdonnement lointain et monotone d'une cloche d'église. Le plus profond silence régnait dans toutes les rues, bien que peu de citoyens se fussent déjà livrés au repos, car il n'était que neuf heures du soir.

Celui qui se fût trouvé en cet instant sur la place des

Arquebusiers, et qui eût pu sonder du regard l'épaisse obscurité, eût aperçu le long du mur de cet édifice un homme, le dos appuyé contre un peuplier, les yeux grands ouverts, les bras croisés sur la poitrine, dans l'attitude, en un mot, d'une personne qui, en plein jour et par un temps serein, se fût livrée à une attentive contemplation. De temps en temps, quelques paroles inintelligibles, bien que fortement accentuées, s'échappaient de sa bouche, et un geste énergique accompagnait ces sombres exclamations: un instant après, on entendait un soupir triste et étouffé, une aspiration comme celle d'un portefaix qui se débarrasse de son fardeau. Si on eût pu voir le visage de l'inconnu, on y eût aperçu un sourire; non pas ce sourire ouvert qui annonce la joie et le bonheur, mais bien cette contraction expressive qui trahit les plus cruels tourments intérieurs, et qui, chez l'homme, tient la place des larmes qui manquent souvent à son désespoir. Il riait, mais tandis que ses traits portaient la trompeuse empreinte de la joie, il mordait ses lèvres jusqu'au sang et sa main droite déchirait sa poitrine avec une cruelle volupté.

Oh! cet homme était infortuné, mille fois infortuné! Il n'avait pas à craindre les plus affreux supplices de l'enfer, car depuis vingt ans il portait l'enfer dans son cœur!

Quand, au sortir du sein de sa mère, il salua la vie de son premier cri, sa mère ne posa pas sur son front le doux baiser de la bienvenue; non, elle repoussa l'enfant loin d'elle. Son père n'éprouva aucune joie, bien au contraire, il demanda au ciel, en pleurant, la mort de son premier-né, de son unique fils; oui, il pleura sur

cet enfant, comme sur le fruit d'un crime horrible.

Et quand l'enfant, nourri des larmes de sa mère plutôt que de son lait, vint se mêler aux autres enfants, il fut maudit, honni, maltraité, comme si son front eût porté un stigmate infernal; — cependant il était si doux et si patient, que jamais il ne lui échappait une marque de colère ou d'emportement contre ses persécuteurs; seul son père savait combien de fiel s'amassait dans le cœur de son fils.

Maintenant, l'enfant était devenu un homme. Malgré ses souffrances, les muscles de ses membres s'étaient développés, et il était passablement robuste. Il éprouvait l'ardent désir de vivre dans la société des autres hommes, d'épancher son cœur dans le leur; il avait soif de leur estime; mais la haine et les persécutions auxquelles il était voué ne l'avaient pas abandonné : il lui suffisait de se présenter quelque part pour que les malédictions, les outrages, les injures lui tombassent en partage; et s'il ne s'éloignait pas, comme un vil esclave, la physionomie demandant grâce, on le chassait comme un chien en le maltraitant. Pour lui, pas de justice sur la terre; la prière seule lui restait, et c'était à Dieu seul qu'il lui était permis de demander des consolations et l'adoucissement de ses maux.

Telle était la vie de l'homme qui s'appuyait contre le peuplier, l'âme en proie au désespoir et aux plus cruels tourments.

Et pourtant son cœur était sensible et aimant, sa tête intelligente et douée de tous les dons de l'esprit : ses traits étaient nobles, sa démarche fière et virile, sa voix

douce et grave... En ce moment, il s'écriait à haute voix en levant les bras au ciel :

— O mon Dieu, mon Dieu, si votre sainte volonté m'a créé pour souffrir, accordez-moi donc aussi la force de supporter le fardeau qui m'accable ; mon front brûle ! ma tête se perd ! Seigneur, Seigneur, sauvez-moi du désespoir ! Enracinez en moi la consolante pensée que vous êtes bon... que vous êtes juste... car un doute mortel pénètre dans mon âme !

Sa voix s'abaissa par degrés et s'éteignit en un inintelligible murmure; et, s'élançant soudain en avant, il suivit d'un pas rapide la rue des Arquebusiers jusqu'aux Trois-Bornes, et gagna, en tournant, la rue de la Garde. Dès lors il ralentit peu à peu sa marche, et l'on pouvait remarquer qu'il était dominé par une idée qui le préoccupait vivement, car de temps en temps il demeurait immobile comme quelqu'un qui, pour mieux réfléchir, arrête le mouvement du corps. Tout à coup un bruit strident et sec s'échappa de sa poitrine, un bruit lugubre comme le cri d'un oiseau de nuit. Il dit en soupirant :

— Oh ! la soif brûle ma poitrine, il faut que je boive !

Ce disant, il se mit à longer les maisons d'un pas circonspect ; il s'arrêtait un instant devant toutes les fenêtres où scintillait une lumière ; mais chaque fois il poursuivait son chemin, car il entendait dans l'intérieur des voix humaines, et c'en était assez pour le faire s'éloigner précipitamment. Arrivé dans la rue Saint-Jean, il s'arrêta un peu plus longtemps devant un cabaret et écouta avec plus d'attention à toutes les fenêtres;

à la suite de cet examen, une expression de joie se peignit sur son visage, et il dit à demi-voix :

— Ah ! il n'y a personne, — je pourrai boire !

Il leva le loquet de la porte et entra. Le malheureux ! Il pensait qu'il n'y avait personne dans le cabaret, parce qu'il n'entendait aucun bruit; mais combien il se trouva déçu en voyant la chambre remplie de toutes sortes de gens qui, assis le verre en main autour d'une table, paraissaient considérer quelque chose avec une vive attention.

Un des buveurs faisait l'escamoteur, au grand plaisir des autres, et était précisément occupé aux préparatifs d'un tour d'adresse au moment où l'inconnu écoutait à la fenêtre. Les spectateurs ayant les yeux fixés sur les mains de l'exécutant pour surprendre le secret du tour, ne bougeaient pas et suivaient en silence les mouvements de leur compagnon.

L'étranger, altéré, frémit à la vue de tant de monde, et fit un pas en arrière vers la porte pour sortir de la maison; mais voyant que toutes les têtes étaient curieusement tournées vers lui, et craignant d'être poursuivi, il alla au comptoir et demanda une pinte de bière à l'hôtesse. Celle-ci considéra d'un œil méfiant le mystérieux chaland et s'efforça d'apercevoir son visage sous le bord de son chapeau; mais l'inconnu, s'apercevant de cela, baissa la tête davantage et échappa ainsi à cette curieuse perquisition.

Tandis que l'hôtesse descendait les escaliers de la cave pour aller querir la bière demandée, les regards des autres buveurs s'étaient portés sur l'étranger, et ils

chuchotaient à l'oreille les uns des autres; l'un d'eux semblait en colère, et ses gestes brusques et irrités laissaient assez voir qu'il éprouvait le vif désir de maltraiter l'inconnu; celui-ci leur tournait le dos et attendait sans bouger la pinte de bière, tremblant de crainte et d'anxiété, tellement qu'il frissonnait sous son manteau. L'hôtesse se hâta un peu plus que d'habitude et tendit la pinte remplie à celui qui avait si vivement mis en jeu sa curiosité.

Le jeune homme but avidement et vida d'un seul trait la moitié de la pinte, et posant celle-ci sur le comptoir, il donna à l'hôtesse une pièce de deux *stuivers*. Au moment où elle allait lui rendre un *blanc*, l'un des buveurs s'élança en colère de l'autre bout de la salle, saisit la pinte sur le comptoir et lança la bière qu'elle contenait encore au visage du jeune homme tremblant.

— Maudit enfant de bourreau! s'écria-t-il. Comment! tu oses venir boire dans notre société! Je ne sais ce qui me retient de te casser bras et jambes; tu as du bonheur que je ne veuille pas me salir les mains en t'empoignant, pilier de potence!

Le malheureux qu'on venait de nommer *enfant de bourreau* était en effet le fils unique de l'exécuteur des hautes œuvres d'Anvers; il se nommait Gérard, et n'avait guère plus de vingt ans. La haine et le mépris qui le poursuivaient partout font comprendre suffisamment la crainte qu'il éprouvait en présence des hommes. Ce qui lui arrivait maintenant se répétait chaque fois qu'un bourreau osait se mêler aux autres citoyens.

Le malheureux Gérard courba la tête avec résignation

et considéra la bière qui découlait de ses habits, sans adresser un seul mot à son cruel adversaire. Celui-ci ne cessait pourtant de lui adresser les apostrophes les plus outrageantes, et il finit par crier à l'hôtesse :

— Femme, demain notre société déloge d'ici pour aller au *Saint-Sébastien;* nous ne dépenserons plus notre argent ici... Peut-être nous feriez-vous boire demain dans la pinte du bourreau.

— Tenez ! la voilà la pinte ! s'écria l'hôtesse inquiète et irritée en brisant en mille morceaux sur le sol le pot de grès ; est-ce ma faute si ce fils de potence met le pied dans une honnête maison ?

Et se tournant vers Gérard :

— Sors de chez moi, coquin ! Tourmenteur d'hommes ! Tu n'es pas encore parti, engeance de bourreau ?

Jusque-là le jeune homme avait tout écouté avec résignation ; mais toutes ces amères invectives avaient peu à peu réveillé dans son cœur une virile fierté, et, au lieu de se retirer devant les cris de l'hôtesse, il releva noblement la tête et répondit avec calme à celle qui l'injuriait :

— Femme, je m'en irai. Quoique fils de bourreau, j'aurais de mon prochain plus de pitié que vous. Mon père torture les coupables parce que la loi et les hommes l'y contraignent, mais vous tous vous me torturez sans que rien vous y force et sans que je vous aie jamais fait de mal. Songez que vous péchez envers Dieu, en me traitant comme un chien !

La voix du jeune homme était si douce et si touchante que l'hôtesse en fut surprise ; elle ne comprenait pas

qu'un homme pût rester si calme après avoir été si durement traité. Une larme brilla dans ses yeux, et prenant la pièce de monnaie sur le comptoir, elle la jeta à Gérard en disant :

— Tenez ! je ne veux pas votre argent, reprenez-le et allez-vous-en en paix !

Celui qui avait lancé la bière à la figure de Gérard ramassa la pièce à terre, la considéra et la jeta avec horreur sur une table :

— Voyez, voyez, il y a du sang sur cette pièce ! s'écria-t-il. Du sang humain !

Tous se pressèrent autour de la table et reculèrent d'effroi comme s'ils eussent vu le cadavre dont ils croyaient que le sang avait rougi la pièce de monnaie. Un cri général de réprobation et d'horreur contre Gérard retentit.

Le jeune homme savait combien était peu fondé le reproche qu'on lui adressait, car il avait reçu, le soir même, la pièce de monnaie en question d'un loueur de chaises pendant le salut. L'injustice de ses ennemis l'irrita tellement qu'il perdit tout son sang-froid et devint de colère aussi pâle qu'un linge. Il enfonça son chapeau plus avant sur son front, s'élança vivement vers la table où se trouvait la pièce, et éclata en imprécations contre ses adversaires comme un lion furieux :

— Méchants que vous êtes ! Que parlez-vous de sang ? Ne voyez-vous pas que cette pièce est de mauvais aloi et a une teinte rouge comme toutes les autres ? Mais non, la passion du mal vous aveugle. Vous dites que je suis le fils d'un bourreau ; — oui, Dieu l'a ainsi voulu, —

mais vous êtes plus méprisables que moi, et je suis fier, je m'enorgueillis de ne ressembler ni par mon nom, ni par ma conduite, à des hommes aussi pervertis que vous !

A peine eut-il prononcé ces mots, que coups de poing et coups de pied l'assaillirent de toutes parts : il se défendit bravement et força plus d'un des attaquants à lui demander grâce, mais le nombre l'emporta sur ses forces...

Malédictions et injures retentissaient confusément dans la place, pots et verres s'abattaient au milieu des tables renversées et des chaises brisées, l'hôtesse appelait au secours...

Après avoir lutté pendant quelque temps, Gérard se trouva au milieu de la rue, tout étourdi et tout contusionné par les coups qu'il avait reçus : il rajusta son manteau, redressa son chapeau froissé, et reprit sa route, comme il l'avait commencée, sans songer davantage à cette querelle. Son imagination évoquait sous ses yeux dans les ténèbres des choses bien plus terribles.

Pendant que Gérard était engagé dans la lutte que nous venons de peindre, il y avait quelque part une jeune fille dont le cœur battait bien fort et qui attendait avec inquiétude la venue du fils du bourreau comme si un mystérieux pressentiment l'eût avertie qu'une mésaventure devait lui arriver. Elle seule était un ange de consolation pour le malheureux adolescent, et elle l'aimait d'autant plus qu'elle le savait méprisé et dédaigné par tout le monde. Son amour avait résisté aux réprimandes de sa mère, aux reproches des voisins, aux rail-

leries des autres jeunes filles. Quand on lui jetait comme une injure la sanglante mission du père de Gérard, quand on l'appelait femme de bourreau et pire encore, elle se réjouissait, car elle mesurait seulement alors toute la générosité et la pureté de son amour, et sentait que l'affection qu'elle portait à son bien-aimé était agréable à Dieu. Elle avait raison, l'excellente jeune fille; car ne possédant ni argent, ni richesses pour venir en aide à son prochain, selon la volonté du Seigneur, elle donnait, en revanche, le plus précieux trésor de son âme, un pur et innocent amour, au plus malheureux de ses concitoyens.

Apollonia ou plutôt Lina, c'était son nom, habitait dans la ruelle du Sureau une petite chambre avec sa vieille mère et son frère Frans, — un brave garçon qui, pendant cinq jours de la semaine, gagnait son pain à la sueur de son front, passait en prières une demi-journée à l'église, et l'autre demi-journée à boire et à chanter au cabaret, d'où il revenait rarement sans un œil poché.

Pendant les cinq jours qu'il consacrait au travail, impossible de trouver un menuisier plus habile et plus entendu; aussi apportait-il sans faute, le samedi, une bonne part de son salaire à sa vieille mère, qui, pour ce motif, lui portait la plus tendre affection.

Tandis que Gérard s'acheminait rapidement vers la ruelle du Sureau, Lina et sa mère faisaient de la dentelle auprès de la cheminée; comme elles ne faisaient brûler qu'une lumière par économie, elles avaient placé cette lumière de façon à ce qu'elles se trouvassent pla-

cées en face l'une de l'autre. Un peu plus loin, à l'autre bout de la chambre, se trouvait un établi de menuisier, auprès duquel le laborieux Frans était occupé à façonner quelque meuble. Quant à la chambre elle-même, elle était d'une exquise propreté, parsemée de sable blanc, ornée d'un crucifix et de quelques images de saints, mais on n'y voyait rien de coûteux, ni de recherché, car ceux qui l'habitaient ne gagnaient pas grand'-chose par leur travail quotidien.

Gérard venait habituellement à huit heures du soir; jamais il n'y avait manqué sans prévenir Lina : or, il était déjà dix heures, et il n'avait pas encore paru. La jeune fille ne savait que penser, et était si abattue et si distraite qu'elle ne répondit pas à une question que lui faisait sa mère :

— Eh bien, ma fille, dit la vieille, qu'est-ce donc qui te tourmente? S'il ne vient pas aujourd'hui, il viendra demain. Il ne manque pas de jours dans l'année.

— Oui, mère, vous dites vrai; mais je crains qu'il ne lui soit arrivé malheur : il ne vient jamais si tard... Les gens lui en veulent tant!

— Sans doute, mon enfant, mais il est le fils du bourreau, et ses pareils ont toujours été détestés. Ainsi on a mis à mort le bourreau Harmen, et on a noyé au pied de la tour de Kroonenburg le bourreau Hans!

— Et qu'avaient-ils donc fait, mère?

— Je l'ignore, — rien à ce que je crois. Mais c'est parce que les bourreaux pendent tant d'innocents.

— Mais le bourreau fait ce que le juge lui ordonne, mère; pourquoi ne pas noyer le juge plutôt?

— Oh! oh! Lina, cela a toujours été ainsi; et il y a un proverbe qui dit que dans une niche où il y a plusieurs chiens c'est toujours le plus petit qui a le moins à manger et est le plus mordu...

— C'est là un vilain proverbe, mère...

Longtemps encore elles conversèrent sur ce ton, jusqu'à ce que la mère, fatiguée de veiller, dit en bâillant à sa fille :

— Lève-toi, mon enfant, et allons nous coucher, car il se fait bien tard!

Cette invitation déplut à la jeune fille, car elle n'avait pas perdu l'espoir de voir arriver Gérard; elle ne savait quel prétexte trouver pour retenir sa mère. Fallait-il mentir? Après un instant de réflexion, elle risqua un petit mensonge :

— Mère, dit-elle, veillons encore un peu : encore trois fleurs, et ma dentelle sera achevée.

— Eh bien, dépêche-toi donc, ma chère enfant, car mes yeux se ferment.

— Je ne vais pas encore me coucher! cria Frans de son établi. Je dois finir ce carreau pour l'hôtesse du *Poulain;* elle viendra le chercher demain matin.

— Jeune homme, jeune homme, dit la mère avec un sourire où perçait un reproche, tu auras sans doute bu dimanche au *Poulain* plus que ne le permettait ta bourse : travaille donc pour payer ta dette... Je vais au lit. Bonne nuit! et n'oubliez pas de dire vos prières avant de vous coucher.

Elle se leva et se disposa à gagner une petite chambre voisine, tout en marmottant encore un bonsoir.

A peine la mère était-elle au lit, que Gérard frappa à la porte et fut introduit par Frans.

Il était très-pâle, et son visage portait l'empreinte d'une profonde tristesse, mais cela n'étonna pas Lina, parce qu'elle avait rarement vu son amant sans qu'une pensée douloureuse imprimât des rides sur son front. Le jeune homme s'avança lentement vers la jeune fille, prit silencieusement sa main, et la pressa toujours en silence sur son cœur. C'était là son salut habituel; mais à défaut des paroles auxquelles il recourait rarement, ses yeux exprimaient la plus profonde reconnaissance et le plus ardent amour.

— Gérard, s'écria Lina, qu'as-tu ? Ta main est froide comme glace ! Dieu ! ton cou est ensanglanté...

— Ce n'est rien, Lina : je me suis blessé par mégarde dans l'obscurité. Combien je serais heureux si je ne souffrais que du corps !

Ces derniers mots furent accompagnés d'un profond soupir, dont la tristesse remplit Lina d'anxiété et d'inquiétude. Le regard sombre et pénétrant de Gérard lui faisaient appréhender une terrible nouvelle. Elle enleva de son front avec une affectueuse sollicitude le peu de sang qu'y avait répandu une légère blessure, et saisit en même temps la main de son bien-aimé, en la pressant comme pour lui inspirer du courage et lui faire sentir, en guise de consolation, toute la ferveur de son amour.

Gérard contemplait la jeune fille d'un œil fixe et immobile : on eût dit qu'il voulait faire passer son âme dans la sienne, et son regard s'arrêtait sur elle avec tant

d'obstination qu'elle lâcha sa main et s'affaissant sur une chaise s'écria :

— O Gérard, ne me regarde donc pas ainsi ! La vie m'abandonne...

Le jeune homme courba la tête et baissa les yeux, mais bientôt il la regarda de nouveau, et sa voix prit un ton qui trahissait une si mortelle angoisse que le cœur de Lina en fut déchiré. La jeune fille écoutait presque inanimée, et lui, s'asseyant sur une chaise auprès d'elle, reprit :

— Mon amie, écoute-moi attentivement, je t'en prie, car je parlerai longtemps ; tu entends aujourd'hui ma voix pour la dernière fois.

Sans prendre garde à la pâleur de la tremblante Lina, il poursuivit :

— Tout enfants, nous avons joué ensemble ; quelque chose que nous ne comprenions pas et qui s'est changé depuis en ardent et irrésistible amour, nous attirait l'un vers l'autre. Tu ne savais pas alors, ange que tu es, ce que c'est que d'être le premier-né d'un bourreau ; tu ne savais pas que celui qui pend, roue et marque d'un fer rouge est chargé de plus d'ignominie que celui qui est pendu, roué et marqué par lui. Plus tard, tu en as su quelque chose ; mais ton âme innocente et pure n'a pas voulu partager l'injustice des hommes, et plus mon infortune se dévoilait à tes yeux, plus ton amour grandissait, parce que tu savais que j'avais besoin de cet amour pour ne pas mourir. Oh ! oui, sans toi les intolérables douleurs qui déchirent mon âme m'eussent tué depuis longtemps, car je ne croyais plus à rien qu'à la

justice de Dieu qui me réserve une meilleure vie et à l'éternité de ton amour. Les hommes me persécutent comme un maudit; le sang que tu viens de voir perler sur mon cou a été versé par leur haine acharnée; mais ce ne serait rien que cela, ma bien-aimée; oh! non, mon corps fût-il brisé sur le pavé de la rue, je ne pousserais pas une plainte; mais c'est là qu'est la souffrance, là qu'est la torture!

Et il appuya le doigt sur son front pâle en poursuivant ainsi :

— Savoir qu'avec la vie la plus irréprochable, avec le cœur le plus aimant et le plus dévoué, on est condamné à être honni, maltraité, détesté par tous, — sans que jamais, quelque générosité qu'on ait dans l'âme, jamais on reçoive autre chose qu'une boue ignominieuse au visage! Ange de bonté, comprends-tu que c'est là plus que je ne puis endurer, et que cette désolante conviction brise mon cœur?

— Je comprends cela depuis longtemps, dit avec un soupir Lina tout en larmes; tes souffrances n'ont-elles pas leur écho dans mon cœur? La tristesse se peint-elle sur tes traits sans que mes yeux se remplissent de larmes amères?

Gérard cessa un instant de parler pour écouter son amie; mais il poursuivit sans se détourner du cours de ses idées :

— Nous nous sommes bercés de l'espoir qu'un événement imprévu me délivrerait un jour de la tâche de bourreau, et qu'alors, tranquilles et inconnus, nous pourrions aller habiter une autre ville; mais, hélas!

chère Lina, c'était un vain rêve : l'heure fatale est arrivée, — demain, oui, dès demain, tu verras sur l'échafaud ton infortuné Gérard le glaive meurtrier au poing! Voilà pourquoi cette main qui doit donner la mort est froide comme glace. Tiens, sens!

Et il tendit une main livide à son amie.

— Mon père est au lit, malade, ajouta-t-il, et le juge m'a ordonné d'exécuter demain le pêcheur Herman.

Comme si toute la force d'âme de Gérard eût vraiment passé dans Lina, ses larmes cessèrent soudain de couler, et, le contemplant d'un regard plus ferme encore que le sien :

— Que désires-tu donc? demanda-t-elle.

— Je désire que tu m'oublies et que tu m'abandonnes seul à la douleur et au mépris qui m'attendent. Oh! Lina, donne-moi cette consolation!

— Mon amour te pèse-t-il, Gérard? Mon amour est-il aussi un tourment pour ton cœur?

— Non, mon amie; ton amour est, au contraire, le seul bien que Dieu m'ait accordé. Mais un autre motif me porte à te demander une éternelle séparation; pour l'amour de moi, tu as passé tes jeunes années en proie aux injures et aux outrages des hommes, et tu as couvert le fils du bourreau de ton affection pour le soustraire aux coups de la haine; par toi seule, j'ai pu goûter des instants d'un bonheur qui, sans toi, m'eût été à jamais inconnu. Oui, tu t'es sacrifiée pour moi comme une martyre. Le sentiment qui m'attachait à toi m'a jusqu'ici aveuglé; mais songes-y, ma bonne Lina, demain, je ne serai plus le fils du bourreau, mais le bourreau lui-même.

Et crois-tu, peux-tu croire un moment que je puisse te demander un pareil sacrifice? Crois-tu que je puisse souffrir qu'on te reproche d'avoir le bourreau pour amant? Me crois-tu assez dégradé pour que demain j'ose encore te toucher de mes mains, toi la pureté et l'innocence elle-même, de mes mains qui se seront baignées dans le sang humain? Oh! dis-moi, toi, qui du moins, apprécies ma grandeur d'âme, dis-moi que tu connais mon cœur, et que tu sais que je ne ferai pas, que je ne puis faire cela!

Un changement étrange s'opéra dans la physionomie de la jeune fille; une expression, reflet indubitable d'un sentiment de joie, s'y peignit; ses yeux brillèrent d'une vive flamme et un doux sourire apparut sur ses lèvres. Sans se rendre compte de la passion qui l'entraînait, elle céda à l'inspiration de son cœur, et ressentit cette joie intime qu'amène avec elle une généreuse action. Elle répondit sans s'émouvoir :

— Eh bien, mon ami, je comprends parfaitement ce que tu veux dire; je connais ton noble caractère. Mais penses-tu que je ne te porte pas un amour égal au tien, et que mon cœur ait moins de noblesse et de dévouement que ton cœur? Oh! je reste à toi, toute à toi, demain comme aujourd'hui, demain et pour toujours! Je te serrerai dans mes bras, bourreau ou non, — sur l'échafaud comme ici. Gérard, je comprends mon devoir; un jour je serai ta femme, en dépit du mépris des hommes, et je verserai sur tes blessures le baume de l'affection la plus dévouée...

— Jamais! jamais! Lina, tu ne seras la femme d'un

bourreau! Oh! si j'étais assez coupable pour souffrir que cela soit, je mériterais l'éternelle malédiction; pourrais-je jamais t'entraîner avec moi dans l'abîme de la honte et du mépris? Oh! non, jamais!

— Je ne te quitterai jamais, Gérard; je veux m'attacher indissolublement à ton sort, et toi-même ne seras pas assez puissant pour m'arracher de toi. Crois-tu que je veuille te laisser mourir? Mon ami, si tu savais comme je suis fière et orgueilleuse à cette heure! Oh! j'approcherai avec confiance de la Sainte-Table, car je sens dans mon cœur que le Dieu juste et bon me récompensera de ce que je viens de dire.

Dire ce qu'éprouvait le jeune homme surpris, serait impossible : il contemplait d'un œil égaré cette enfant qui s'immolait si généreusement pour son bonheur, et qui voulait se livrer en proie à la honte et au mépris pour l'amour de lui. Cette fois, un véritable bonheur se peignit sur son visage, et un profond soupir soulagea sa poitrine. Il leva les yeux au ciel, et s'écria :

— O mon Dieu, pardonnez-moi! J'osais vous accuser, et vous m'avez donné pour compagne un de vos anges!

Lina se sentit ennoblie par cet élan de reconnaissance; une pudique rougeur couvrit son front et une étincelle de fierté brilla dans ses yeux.

Pendant que cet entretien avait lieu entre les deux amants, Frans avait continué à travailler sans faire grande attention à sa sœur et à Gérard; mais lorsque son carreau fut achevé, la veille commença de lui peser singulièrement. Il s'approcha de Lina avec sa lampe, et dit :

— Ah ça ! Lina, j'ai grand sommeil, et j'irais volontiers me coucher. Tu devrais dire à Gérard de venir un peu de meilleure heure demain.

Bien que Gérard eût encore beaucoup de choses à dire à sa bien-aimée, il ne voulut pourtant pas priver le bon Frans de son repos ; il prit son chapeau, et, se disposant à sortir, il dit :

— Frans, demain je dois décapiter un homme sur l'échafaud.

— Fais bien attention ! répondit Frans avec indifférence, car si tu frappes mal, tu seras mis à mort comme le bourreau Harmen ; mais, dans ce cas-là, je te viendrai en aide.

Le jeune exécuteur regarda Lina avec une profonde tristesse, et, s'avançant vers la porte, il allait prendre congé de la jeune fille en essuyant une larme qui perlait dans ses yeux. Elle se jeta à son cou, et lui dit d'une voix rapide et expressive :

— Je serai au pied de l'échafaud..... regarde-moi bien !

Et elle entendit, les larmes aux yeux et le cœur serré, les pas de son amant retentir dans la rue et se perdre dans l'éloignement.

II

Lorsque Frans, tombant de sommeil, avait inopinément coupé court à l'entretien des deux amants, Gérard n'avait pas répété à sa Lina l'éternel adieu, parce qu'il voulait lui épargner de nouvelles douleurs ; cependant,

aux yeux du jeune bourreau, cet adieu était irrévocable, car il avait pris la ferme et inébranlable résolution de ne jamais associer la pure et généreuse fille à son misérable sort.

Il suivit d'un pas rapide, bien que mal assuré, les rues qui conduisaient de la ruelle du Sureau à sa demeure, et arriva enfin, sans s'en apercevoir, auprès du Rempart. Il frappa à une porte dont la couleur sanglante indiquait, pendant le jour, la maison du bourreau.

Dès que le domestique eut ouvert, Gérard lui dit :

— Eh bien, Jean, le juge est-il venu ici ?

— Oui, il vient de partir. Votre père m'a ordonné de vous dire qu'il vous attend.

Gérard monta l'escalier et entra dans la chambre où son père malade gisait sur son lit de douleur.

Le vieux bourreau était pâle et maigre ; on voyait que de vives souffrances avaient desséché ses joues et profondément enfoncé dans l'orbite ses yeux vitreux.

Bien que les maladies de langueur épuisent tellement le corps qu'il ne reste guère de celui-ci que les os et la peau, elles laissent à l'âme toute son énergie, et même il semble qu'à mesure que le corps s'éteint l'intelligence devient plus forte. Il en était de même chez le vieux bourreau; bien que souffrant et affaibli physiquement, son esprit était aussi libre que celui d'un homme en bonne santé. Quand son fils entra, il tourna vers lui ses yeux étincelants, mais ne prononça pas un mot.

Gérard se hâta de prendre une chaise, la plaça au chevet du lit, puis il glissa sa main sous la couverture,

saisit la main de son père, la pressa, et s'écria d'une voix tremblante et altérée :

— Mon père ! mon père ! le juge est venu ici ! Dites-moi, quelle est ma sentence ? Serai-je bourreau ?

— Mon fils, répondit le père attristé, j'ai épuisé auprès du juge tous les efforts ; il ne veut pas que notre valet prenne ta place. Ni or ni prières ne peuvent le fléchir ; tu seras bourreau, mon malheureux fils !

Le pauvre jeune homme avait prévu cet arrêt, dont la nouvelle positive fut cependant un coup pénible pour lui. Un frémissement d'émotion courut dans tous ses membres, et il serra la main de son père avec une violence convulsive. Ce mouvement ne dura qu'un instant. Gérard retomba bientôt dans sa mélancolie habituelle, et dit en soupirant :

— C'est donc demain, demain, mon père ! que le dernier espoir de bonheur doit m'échapper. Demain, le sang d'une victime rejaillira sur moi... Ma misérable carrière va commencer... Assassin payé ! assassin !

— Mon fils, dit le père en l'interrompant d'une voix émue, prépare-toi à une vie de martyre et de souffrance ; chaque tête que tu abattras retombera sur ton cœur comme un rocher, et quand il y aura assez de rocs sur ton cœur, alors tu mourras comme je meurs... Mais il y a là-haut un juge qui dédommage en raison des épreuves subies.

Gérard s'appliqua la partie affligeante des paroles de son père sans prêter l'oreille à la consolante perspective de la fin. Il poursuivit :

— Oh ! je comprends maintenant la haine des bour-

geois contre moi ! Ne puis-je être appelé tous les jours à mettre à mort l'un d'eux, qu'il soit innocent ou coupable ? Et cependant, s'ils pouvaient voir ce qui se passe dans mon cœur en ce moment, ils ne me haïraient pas. Ils pensent que le bourreau trouve plaisir à verser le sang, et, quand à la vue du cou nu de la victime, le bourreau pâlit et tremble, quand ses mains ne peuvent plus soulever le terrible glaive, alors on l'assomme à coups de pierre, parce qu'il n'est pas assez bourreau et que la pitié l'a rendu faible !

— J'ai songé souvent à cette contradiction, mon fils, mais jamais je ne l'ai comprise.

— Moi, mon père, je l'ai comprise depuis longtemps. Il faut dans toute réunion d'hommes une victime, un malheureux sur qui toute la cruauté, toute la haine qui se cache au fond des cœurs, puisse se déverser ; — ce patient est couvert d'opprobre par la société, parce qu'on peut le maltraiter et le mépriser sans avoir à s'en repentir ; c'est toujours par un degré de plus de méchanceté que l'homme répare son injustice... Mais, mon père, il n'y a donc plus aucun moyen à tenter pour échapper à mon sort ? Je ne puis me familiariser avec la pensée de tuer mes semblables ; il me semble que demain je serai devenu en réalité une vile et méprisable créature ; oui, je me mépriserai moi-même. Et plus d'espoir ! Il le faut !

— Mon fils, dit le père en dirigeant les yeux vers la table, prends ce livre que le juge m'a montré, et lis ta sentence sur la page ouverte.

Gérard lut avec une profonde anxiété son irrévocable

destinée ; il jeta le livre par terre avec indignation et colère, et s'écria :

— Maudite soit la loi injuste qui dès le sein de ma mère m'a condamné à verser le sang et à être abreuvé d'opprobre ! O société ! c'est donc vrai ! — tu t'es penchée sur mon berceau, et tu as dit : — Cet enfant m'appartient, car c'est le premier-né d'un bourreau : qu'on le livre aux outrages de la foule ; qu'il soit couvert de sang et de calomnies ; qu'il vive parmi ses frères comme un serpent dont on fuit la vue avec terreur... Raillerie amère ! Tandis qu'on prononçait sur moi cet arrêt, moi j'étais dans mon berceau, souriant au soleil rayonnant !... Mon père, croyez-vous donc que ma mère m'ait mis au monde sans cœur, et que cela ne me fasse rien d'être ainsi enseveli sous la boue de l'ignominie ?

— Le désespoir t'entraîne trop loin, Gérard, répondit le père en soupirant. Je comprends ta tristesse, j'ai eu si longtemps à la combattre ! Mais songe que le bourreau est absolument nécessaire dans la société, et soumets-toi au sort que le Seigneur t'a réservé ; peut-être rencontreras-tu dans ta vie, tout amère qu'elle soit, des heures de calme et de repos ?

— Des heures de repos ! En avez-vous rencontré, mon père ? Est-ce le repos qui vous conduit au tombeau ? Sont-ce des larmes de joie que vous avez depuis vingt ans versées sur la tête de votre fils ? Oh ! ne me cachez pas l'horreur de ma destinée : vous avez eu le courage de supporter la vôtre bien longtemps ; mais moi, mon père, je ne me sens pas aussi fort... Et pourtant mourir, c'est mourir : si la mort nous frappe en même temps

demain, nos âmes, libres et heureuses pour jamais, monteront vers le tribunal de Dieu et se retrouveront peut-être dans le ciel.

Le vieux bourreau entendit avec plaisir qu'un rayon d'espoir avait pénétré dans le cœur de son fils; il le présuma du moins d'après ses paroles. Voulant le décider à se livrer au repos, il lui dit :

— Ce long entretien a beaucoup fatigué ma poitrine; je ne te donnerai plus qu'un conseil. Quand demain tu monteras sur l'échafaud, ne regarde pas le peuple; car tous ces yeux, dans lesquels brille une sanglante curiosité, te déconcerteraient, et tu tremblerais. Imagine-toi être seul avec le condamné sur l'échafaud, et mesure bien ton coup; car si tu ne tuais pas la victime d'un seul coup, mille voix s'élèveraient contre toi, et peut-être ne te reverrais-je plus vivant. Pendant ce temps-là je prierai Dieu que dans sa miséricorde il te donne la force d'accomplir ta fatale tâche... Va, mon fils, et que ma bénédiction repose sur toi!

Déjà les paroles affluaient sur les lèvres de Gérard, et sans doute il se fût encore répandu en longues plaintes; mais il vit son père essuyer une larme, et résolut de ne pas confirmer les douloureuses préoccupations du vieillard. Il allait dire : — Oh! je tremblerai, je ne pourrai frapper! Mais il se retint par amour pour son père malade; il l'embrassa tendrement, comme s'il allait se séparer de lui pour toujours, et répondit avec une émotion profonde :

— Dormez en paix, mon bon père; oh! oui, dormez en paix!

Entré dans sa chambre, il en ferma solidement la porte, alla s'asseoir auprès d'une table, et posa son front sur sa main; il dirigea les yeux vers son lit, et, sans voir celui-ci non plus qu'aucune autre chose, il demeura là, le regard fixe et immobile.

Le lendemain, lorsque le soleil vint éclairer la chambre de ses premiers rayons, il trouva le jeune homme infortuné toujours dans la même attitude, assis devant la table, les yeux opiniâtrément fixés sur la lame d'un glaive qu'il tournait et retournait comme s'il se fût complu à en voir reluire le brillant acier.

III

Le lendemain était un beau jour de printemps; le soleil versait sa bienfaisante lumière du haut d'un ciel pur et transparent, dont l'azur était semé çà et là de petits nuages ouatés. L'influence du beau temps se faisait vivement sentir sur l'humeur des habitants d'Anvers. On ne voyait partout que gens en promenade qui avaient déployé et endossé avec un battement de cœur les grands habits de fête aux vives couleurs; les enfants jouaient et sautaient dans les rues, et une foule de petits insectes ailés s'abattant de la campagne dans la ville, annonçait que la nature avait ouvert son sein fécond et leur avait rendu la vie.

A dix heures, toute la population était rassemblée dans les environs de l'église Notre-Dame pour voir sortir la procession de la Fête-Dieu; la tête découverte, les spectateurs regardaient défiler les magnifiques bannières

et les riches étendards, jusqu'à ce que le Saint-Sacrement approchât d'eux; alors ils étalaient leurs mouchoirs de poche sur le pavé de la place et s'inclinaient pleins de respect devant Dieu. Tandis que l'or éclatant des chasubles et des étoles attirait les yeux des spectateurs sur le prêtre et le sanctuaire, un chant majestueux et grave de voix d'hommes vint ajouter à l'émotion générale. En cet instant il ne se trouva pas un seul cœur dans la foule qui n'oubliât sa demeure terrestre pour s'élever en imagination vers la demeure de Dieu.

Immédiatement après la procession défilèrent les membres des six *gildes* [1]. C'était, d'abord la gilde des Escrimeurs, puis les Arquebusiers, puis les confrères de la grande et de la petite Arbalète, enfin ceux du grand et du petit Arc, tous en élégant costume et portant des armes étincelantes. Les gildes étant entrées, il se fit dans le peuple un violent mouvement d'oscillation; chacun s'efforçait de se grandir et de lever la tête au-dessus des autres; on grimpait sur les fenêtres et sur les bornes, et un cri général, accompagné de battements, expliqua la joie de la foule :

— L'ommegang! voilà l'ommegang!

Et en vérité, un poisson monstrueux, nageant dans des vagues peintes, débouchait lentement sur le Grand-Marché, au milieu des curieux. Sur le dos du monstre marin était assis Cupidon, le petit dieu d'amour qui, d'un signe de sa main puissante, dirigeait sur les curieux les deux sources d'eau que le cétacé lançait par les narines à une trentaine de pieds de hauteur. Il faisait beau

1. Prononcer *guildes*; qualification générique des corporations flamandes.

voir les bons bourgeois s'enfuir avec des cris et des éclats de rire, pour se mettre hors de portée du monstre ennemi; mais quelques efforts qu'ils fissent, ils ne pouvaient percer la foule épaisse, et Cupidon, voyant leur frayeur, dirigeait vers eux la colonne liquide et les inondait d'un torrent d'eau. Qu'on ne croie pas qu'ils fussent tristes de la mésaventure; non, leurs cris de joie n'en étaient que plus vifs, et ils s'inquiétaient peu du dommage survenu à leur toilette, tant le jeu traditionnel les transportait d'allégresse.

A la suite de la baleine venait le géant Druon Antigon qui tourne la tête de côté et d'autre, roule ses yeux d'une façon terrible et regarde par les lucarnes du grenier des plus hautes maisons. On vit apparaître ensuite les dauphins, le char de Neptune, Europe sur le taureau, le Parnasse avec les Muses, le char de la Pucelle, la Fortune sur un éléphant, le vaisseau du commerce, et nombre d'autres belles figures emblématiques.

Chaque fois qu'une chose nouvelle passait, les bons bourgeois reprenaient leurs applaudissements; les acclamations se succédaient tantôt en l'honneur de la beauté du groupe même, tantôt en l'honneur des amis ou des parents qui en figuraient les personnages, et comme l'ommegang était très-long, des cris de joie s'élevaient de toutes les rues de la ville. Sous l'influence de cette douce journée de printemps, les spectateurs se sentaient plus disposés à la gaieté, ce qu'attestait assez le sourire persistant stéréotypé sur leur visage.

Cependant, tandis que la multitude inconsidérée s'amusait de ces plaisirs d'enfant et trépignait de conten-

tement, comme si le malheur lui eût été inconnu, il y avait quelque part un homme dont la vie n'avait cessé d'être abreuvée d'amertume, et qui maintenant, hélas! était si profondément enfoncé dans l'abîme de douleur qu'il en touchait le fond.

Le pauvre Gérard était assis de nouveau auprès du lit de son vieux père, silencieux, les bras croisés sur la poitrine, affaissé sur lui-même comme un homme dont les muscles ont perdu toute élasticité; ce n'était plus ce jeune homme aux beaux cheveux noirs qui donnaient à son visage une si mâle expression; non, à l'heure qu'il est, il était devenu aussi vieux que son père malade. Des rides profondes sillonnaient ses traits dans tous les sens... Et un autre témoignage, terrible indice! attestait combien son cœur avait été brisé la nuit précédente : — ses cheveux étaient blancs comme la neige! Les tourments de l'âme avaient rendu son système nerveux tellement irritable, que le moindre bruit le faisait tressaillir, et chaque fois que la cloche de Saint-Jacques annonçait une heure de plus, une froide sueur perlait sur son front, et ses cheveux blanchis se dressaient sur sa tête.

Deux heures après midi sonnèrent, et la même agitation vint saisir le souffrant Gérard pour la sixième ou la septième fois.

— Aie du courage, mon pauvre fils, dit le père; partage avec moi tes angoisses : peut-être mes paroles t'apporteront-elles quelque consolation. Il y a si longtemps que tu es assis là sans parler!

Gérard posa la main de son père sur son cœur souf-

frant et le pressa d'une étreinte frémissante; il comprit à l'accent de son père que son silence le peinait. Il répondit d'une voix sourde et altérée :

— Mon père, je mesure la distance qui me sépare de l'éternelle infamie. Encore quatre heures et je serai une créature maudite et réprouvée; j'aurai trempé mes mains dans le sang de mon prochain. Épouvantable certitude ! Le chemin de la vie sera alors irrévocablement fermé derrière moi... Il ne m'est plus possible de reculer; il faut marcher en avant, sans regarder autour de moi, dans la voie d'opprobre et d'ignominie; et si un être compatissant, — une femme, ô Lina ! Lina ! — me tend la main, je saurai que je ne puis la serrer que d'une main qu'aura souillée le sang humain ! Mon père, je ne puis vous exprimer ce que je ressens; je suis hors de moi. Faut-il vous le dire? Oh ! oui, cela vous donnera la mesure de mes souffrances : cette nuit, j'ai porté la main sur un couteau avec l'intention de m'ôter la vie ! Mais il m'a semblé que votre main me retenait avec force. J'ai pensé à la tristesse que vous eût causée ma mort, et j'ai pleuré jusqu'à ce que le couteau eût échappé à mes doigts défaillants.

Tandis que son fils parlait ainsi, la terreur s'était peinte sur la face amaigrie du vieux bourreau; deux larmes coulèrent sur ses joues, et il était facile de voir à l'expression de sa physionomie qu'un sinistre pressentiment l'oppressait.

— Mon fils, s'écria-t-il d'une voix suppliante, mon fils, vois la douleur de ton vieux père; songe combien doivent le faire souffrir des paroles comme celles que

tu viens de prononcer. Sais-tu bien, Gérard, que tu m'annonces ta mort certaine? Sais-tu que tu me dis : — Ce soir, mon corps sera mis en pièces par une multitude furieuse, et vous, mon père, vous ne retrouverez plus mes membres épars sur le champ des supplices, car je serai brisé, écartelé, déchiré, et mon cadavre sera foulé aux pieds par le peuple? Sais-tu, cruel fils, que tes paroles renferment cette horrible prédiction?

— Oui, je le sais, répondit Gérard avec un calme si effrayant que le vieux père en trembla de tous ses membres. Quel affreux secret ne venait-il pas de découvrir dans le cœur de son fils!

Avec un pénible effort, il se souleva à demi dans son lit, et, attirant son fils vers lui, il passa ses deux bras autour du cou et l'embrassa en versant un torrent de larmes.

— O Gérard! s'écria-t-il, je te comprends; tu veux mourir! Tu prends plaisir à cette criminelle pensée, à cet épouvantable rêve! Victime volontaire, tu vas t'abandonner à la rage de la multitude... Et moi, moi vieux et malade, je resterai seul au monde? Tu me laisseras en proie à ma douleur! Tu n'as sans doute pas songé à la cruelle ingratitude de ton projet, Gérard?

Ces plaintes produisirent sur le jeune homme une impression surprenante; il tremblait comme le coupable auquel on impute à juste titre un crime affreux et infâme. Voyant combien la séduisante perspective d'une mort prochaine l'avait détourné du sentiment du devoir, et pesant l'immense douleur qui déchirerait le cœur de son

père s'il le délaissait seul sur la terre, sa cruauté lui fit horreur de lui-même. La pensée de mourir ce jour-là lui avait souri toute la nuit; et maintenant, par amour pour son père, il lui fallait faire tous ses efforts pour conserver une vie qui lui était à charge.

— Mon père, dit-il, pardonnez-moi, je comprends mon devoir. Oui, il faut que je vive ! Eh bien, je monterai courageusement à l'échafaud... Que tout l'opprobre, que toute l'ignominie que peut supporter un homme tombe sur moi, et je tiendrai tête à la haine et à la réprobation ! Je ne crains plus rien maintenant : prêt à donner le coup mortel avec indifférence, je tremperai mes mains dans le sang de mes frères sans qu'un sentiment d'horreur s'élève en moi. C'est dit. — Ils l'ont voulu ! Ne pleurez plus, mon père, votre fils sera bourreau, — et avec un cœur de bourreau.

On aurait pu croire que Gérard était soudainement transformé, et que l'horreur du sang versé avait disparu en lui, ou bien qu'une virile énergie lui avait donné la force de surmonter cette horreur; mais il n'en était pas ainsi : Gérard trompait et lui-même et son père; ses paroles n'étaient que l'expression de la rage intérieure qui s'était emparée de lui en se voyant forcé de choisir entre deux résolutions qu'il lui était également pénible, également impossible d'accomplir : se livrer à la mort et montrer par là la plus grande ingratitude envers son vieux père, ou devenir bourreau de cœur et d'âme. La torture à laquelle le soumettait cette cruelle alternative se trahissait visiblement par sa contenance; il était saisi d'un tremblement comme il n'en avait jamais éprouvé, et

lorsqu'il dit : Ne pleurez plus, mon père ! d'abondantes larmes jaillirent de ses propres yeux, et il laissa tomber sa tête sur le sein de son père.

Ils demeurèrent longtemps dans cette position, cherchant à se consoler l'un l'autre, mais inutilement; car le vieux bourreau craignait, non sans raison, que la fermeté nécessaire fît défaut à son fils, et Gérard redoutait l'existence qui lui était réservée s'il parvenait à accomplir sa première exécution.

IV

C'était à sept heures du soir que le pêcheur Herman devait être exécuté; on avait différé le supplice jusqu'à cette heure à cause des réjouissances populaires qui avaient eu lieu ce jour-là.

Longtemps avant l'instant fixé on voyait déjà des groupes nombreux s'acheminer par la porte *Saint-Joris* vers le lieu du supplice, pour assister au sanglant spectacle. Il n'est rien qui allèche la curiosité populaire comme la promesse de voir rouler de l'échafaud une tête grimaçante, tandis que des flots de sang teignent le sol d'une rougeur fumante. Quel affreux plaisir ! quelle horrible curiosité que celle qui se complaît à assister à l'anéantissement de l'homme !

La nouvelle de la décapitation prochaine fait tressaillir de joie bien des gens par avance : ils iront voir ! Arrivés là ils sont péniblement affectés; ils témoignent de la pitié pour le condamné. Pourquoi ? pour dissimuler devant les autres et devant eux-mêmes leur odieuse nature,

car ils sentent aussi la cruauté qui se cache sous leur infâme curiosité.

Le champ du supplice même était aussi couvert de peuple; des femmes de toute condition et de tout âge s'y trouvaient avec leurs filles et leurs fils; et le vieillard caduc, que tout autre motif n'eût pas arraché du coin du foyer, a consumé ses dernières forces pour porter encore une fois ses membres raidis au pied de l'échafaud et assister au sanglant spectacle d'une décollation. C'était un douloureux aspect que celui de la foule, riant et plaisantant, pour abréger l'attente, tandis qu'au-dessus des têtes, gibets, potences et roues étalaient des squelettes dépouillés et des cadavres à demi-décomposés.

Au milieu de la foule et tout près de l'échafaud se tenait Lina; son cœur battait bien fort dans sa poitrine oppressée, et peut-être se fût-elle mise à pleurer malgré les curieux qui l'entouraient si elle ne fût venue pour donner du courage à Gérard, et si elle n'eût senti que ce n'était pas par des larmes qu'elle pouvait atteindre son but. Son frère Frans était à côté d'elle, proprement vêtu, un large chapeau sur la tête, un manteau brun sur les épaules, comme en portaient la plupart des bourgeois de cette époque. Lina lui avait fait part de la terrible situation dans laquelle se trouvait Gérard, et le jeune menuisier, mû par cette générosité un peu brutale qui lui était propre, avait solennellement juré de casser la tête au premier qui lancerait une pierre au jeune bourreau s'il était vrai que la chose dût arriver. Comme il était déjà tard et qu'il faisait déjà une demi-obscurité, les valets du bourreau s'occupaient activement de tout

préparer sur l'échafaud; on n'attendit plus longtemps, car, en cet instant même, la fatale charrette fendit la foule, et son approche fut annoncée par un murmure immense et universel. Le condamné Herman, vêtu de toile noire, était assis avec un prêtre sur l'arrière de la voiture. Gérard, armé du grand glaive de la justice, se tenait avec son valet sur l'avant-train.

Il eût été impossible de dire ce qui se passait dans le cœur du jeune bourreau, car son visage était impassible; il tenait les yeux baissés et ne regardait pas le peuple. En vérité, si le glaive ne l'eût fait reconnaître, on n'eût pu dire lequel de lui ou de Herman était le condamné; ce qu'on pouvait regarder comme certain, c'est que Gérard ressentait plus de confusion et de tristesse que celui qu'il devait exécuter. Heureusement pour lui, son père l'avait forcé de faire couper ses cheveux blanchis qui lui donnaient une physionomie trop étrange; sans cette précaution, la foule l'eût accueilli dès son arrivée par des injures et des outrages. Le jeune homme, égaré, monta sur l'échafaud sans le savoir, et se trouva tellement étourdi par tout ce qui l'entourait, que rien n'apparut distinctement ni à ses yeux ni à son intelligence; il ne vit pas non plus Lina, bien que celle-ci lui fît faire à plusieurs reprises des signes par son frère.

Les aides du bourreau voulurent conduire le condamné de la charrette sur l'échafaud; mais le patient prétendit qu'il n'avait pas fait une bonne confession et qu'il voulait purifier tout à fait sa conscience, puisqu'il voyait qu'il n'y avait plus aucune chance de salut. Peut-être fondait-il quelque espoir sur l'obscurité qui s'épais-

sissait de plus en plus; déjà ceux qui étaient un peu éloignés ne pouvaient plus distinguer l'échafaud. Le peuple, craignant que les ténèbres ne privassent ses yeux du beau spectacle qu'il attendait, se mit à réclamer à grands cris l'exécution de la sentence. Alors on entraîna de force le condamné sur l'échafaud, sur le devant duquel on le fit s'agenouiller. L'aide de l'exécuteur mit à nu le cou de la victime et le désigna à Gérard avec un regard significatif, comme s'il eût voulu dire : Maître, c'est là qu'il faut frapper!

A la vue de cette chair nue qu'il devait trancher, Gérard sortit soudain de son insensibilité; ses jambes se mirent à frissonner tellement que l'échafaud en trembla et le glaive échappa à son poing; toutefois, cet incident passa inaperçu, le signal de l'exécution n'étant pas encore donné. Le valet ramassa l'arme meurtrière et la rendit à son maître, qui la saisit d'une étreinte convulsive.

L'homme à la verge rouge, ou l'officier de la haute-justice, donna le signal; mais Gérard n'entendit pas sa voix et ne vit pas la baguette s'abaisser.

— Vite, maître, vite! cria le valet, tandis qu'un sinistre murmure courait déjà parmi le peuple.

Gérard rassembla tout le courage, toutes les forces qui lui restaient encore, et leva le glaive sur le cou du patient avec la sincère intention de frapper. Il ne savait, l'infortuné, où il se trouvait, ce qu'il faisait, ce qu'il pensait; perdu de honte et de terreur, une sorte de rage venait de s'emparer de lui, et il allait frapper un coup aussi terrible que jamais coup frappé sur un écha-

faud; mais au même instant le condamné tourna la tête, aperçut le glaive menaçant, et jeta un cri lamentable. Alors Gérard perdit toute son énergie et laissa tomber le glaive sur le corps de Herman, mais sans lui donner d'impulsion et même sans faire la moindre blessure.

Le coupable qui, au contact du fer, avait senti un frisson glacial parcourir tout son corps et qui s'était cru mort, se releva soudain, et tendant les mains vers le peuple, appela à son secours en criant qu'on le martyrisait méchamment.

Il n'était plus nécessaire d'exciter la fureur de la multitude; la pitié donnait dans un pareil moment une teinte de générosité aux actes de violence que le peuple voulait accomplir.

— A mort! à mort, le tourmenteur d'hommes!

Tels étaient les cris qu'on entendait de toutes parts. Des pierres volèrent à la tête de Gérard, mais peu nombreuses, parce qu'il était difficile d'en trouver sur la place des exécutions.

Le jeune homme, interdit un instant, s'avança sur le devant de l'échafaud, croisa les bras, et se présentant à la foule comme un martyr qui demande la mort, il s'écria d'une voix forte :

— Me voilà! tue-moi, peuple sanguinaire!

Ces paroles mirent le comble à la rage populaire; femmes, enfants, bons bourgeois, s'enfuirent dans toutes les directions loin de l'échafaud, et il ne demeura plus autour de celui-ci que la lie du peuple, foule méchante et furieuse, qui se ruait avec un formidable élan vers l'échafaud, et s'efforçait de s'emparer du bourreau mal-

gré la résistance des gens de justice; c'étaient des clameurs comme jamais on n'en entendit; une cohue, une mêlée comme jamais on n'en vit; une mer lançant jusqu'au ciel des vagues écumantes ne donne pas une idée aussi complète de désordre et de fureur.

Tous les gens de justice s'étaient réunis sur l'échafaud autour du bourreau, dans le but de le protéger, mais plutôt encore pour retenir le condamné qui s'efforçait maintenant d'échapper à leurs mains par la force. En ce moment, une personne inconnue monta d'un pas très-lent sur l'échafaud, et, arrivée près du bourreau, murmura à son oreille les paroles suivantes :

— Gérard, Lina vous conjure, au nom de Dieu et de votre amour pour elle, de venir lui parler une fois encore; elle est là, en bas, — suivez-moi!

Et lui-même sauta à droite, au milieu du peuple, pour indiquer à Gérard l'endroit où se trouvait sa bien-aimée. Le jeune bourreau obéit à une pensée d'amour, et résolut de dire du moins un dernier adieu à Lina avant de mourir. Il s'élança de l'échafaud et courut à la jeune fille qui fondait en larmes. Frans, qui n'était autre que le personnage inconnu qui l'avait appelé, lui jeta son propre manteau sur les épaules et lui mit son chapeau sur la tête, et, passant le bras de Lina sous celui de son amant, il leur dit à voix basse :

— Traversez tranquillement la foule et allez m'attendre dans le petit bois derrière la seconde potence.

Voyant que Lina obéissait à son ordre et que Gérard muet se laissait guider par elle comme s'il eût été privé de sentiment, il courut du côté opposé de l'échafaud et

se mit à pousser des cris et à faire un bruit tel que la multitude, croyant qu'il avait appréhendé le bourreau, se précipita impétueusement dans cette direction, et laissa le chemin libre devant Lina et Gérard. Frans, continuant son adroit stratagème, ne cessait de crier :

— A mort! à mort! Voici le tortureur! Il nous faut sa vie!

Et il se mit à lancer des pierres aux gens de justice avec une rage de possédé. Ce vacarme et l'obscurité, qui jetait déjà sur cette scène de désordre une teinte grise et incertaine, permit à Lina de conduire son amant hors de la foule sans qu'on le reconnût : le manteau et le chapeau de Frans dissimulaient suffisamment le costume de bourreau. Cependant, avant que les deux amants eussent atteint le bosquet indiqué par Frans, l'échafaud avait été pris d'assaut par la populace; on avait délivré et laissé fuir le condamné, et l'on voulait à toute force s'emparer du bourreau et le mettre à mal. Tandis qu'on maltraitait les gens de justice pour leur faire dire où se trouvait l'exécuteur, il se trouva un homme qui avait vu Frans jeter son manteau sur les épaules de Gérard; il avait remarqué la direction dans laquelle Lina avait disparu avec le jeune homme déguisé, et l'idée lui vint soudain, avec toute raison, que ce jeune homme devait être indubitablement le bourreau.

N'écoutant que sa fureur, il se mit à courir de toutes ses forces dans les divers chemins qui aboutissaient au champ du supplice, et aperçut enfin Gérard et Lina qui disparaissaient à quelque distance derrière un bosquet. Il proféra une imprécation où la joie se mêlait à la colère,

se précipita sur les deux amants tout tremblants, et, arrachant le manteau de Gérard, il découvrit son costume de bourreau. Il fit trêve aux injures, leva son lourd bâton, et asséna un coup tellement violent sur la tête de l'infortuné jeune homme, qu'il tomba privé de sentiment sur le sol. Le barbare assassin voulut pousser plus loin ses actes de brutalité sur la victime qui gisait devant lui; mais Lina, qui revenait seulement de son abattement, s'élança vers lui, noua ses deux bras autour de son corps et l'empêcha d'avancer malgré sa force. Le désespoir et le ressentiment lui avaient prêté une force qu'elle n'avait jamais eue; elle serra ses bras autour des reins de son adversaire avec une énergie si convulsive qu'elle l'enlaça comme dans un lien invincible; on eût dit un faible serpent qui veut étouffer dans ses nœuds une puissante proie. La vue du corps de son amant étendu sans vie à ses pieds avait éveillé en elle une sorte de fureur, et, comprenant qu'il valait mieux avoir affaire à un seul ennemi qu'à plusieurs, elle ne poussa pas un cri afin que personne n'accourût attiré par sa voix.

Heureusement que le bruit de la foule qui cherchait toujours avec obstination le bourreau au centre de la place étouffait les imprécations de l'assassin de Gérard, car, sans cette circonstance, Lina eût été en peu de temps certainement entourée de nombreux ennemis. Au moment où elle épuisait ses dernières forces dans un suprême effort, et sentant qu'elle ne pourrait pas résister plus longtemps, Frans son frère apparut précisément au détour du taillis et vit sa sœur luttant contre

un inconnu. Le corps inanimé de Gérard lui donna bientôt le mot de l'énigme.

Un terrible cri de vengeance s'échappa de son sein, et, avant que Lina s'aperçût de sa présence, il bondit, et, posant ses deux mains pesantes sur les épaules de l'inconnu, il le renversa en arrière sur le sol.

— Lina ! s'écria-t-il tandis qu'il traînait par les jambes l'homme terrassé vers le lieu du supplice, cache Gérard sous le taillis ; s'il vit encore, il est à jamais sauvé et délivré. Hâte-toi !

A ces mots, il entraîna son adversaire loin de là avec une telle rapidité, que le malheureux n'eut le temps de rien comprendre et put à peine proférer quelques plaintes que lui arrachait la souffrance. A peine Frans se trouva-t-il au milieu de la foule, qu'il se mit à crier à haute voix en traînant toujours sa victime à la remorque :

— Victoire ! victoire ! voici le bourreau !

Un formidable cri de mort s'éleva des masses, et tous se précipitèrent à la suite de Frans pour assister à l'immolation promise. Quand le frère de Lina se vit suffisamment entouré d'un peuple furieux, il lança au milieu de la foule l'homme qu'il traînait par les jambes, en s'écriant :

— Voilà le bourreau !

— A mort ! à mort !

Et cent coups de toute espèce d'armes, bâtons, pierres, couteaux, morceaux de bois, tombèrent à la fois sur le corps de cet homme, qui gémissait et suppliait, et que les ténèbres faisaient prendre pour le bourreau véritable, et cela d'autant plus que ses ardentes supplica-

tions n'étaient entendues de personne et se perdaient dans le tumulte général. Il ne vécut pas un quart d'heure; ses vêtements lui furent arrachés du corps, et il fut tellement maltraité, foulé aux pieds et rendu difforme, qu'il ne conservait plus rien d'humain, et qu'il eût été impossible de le reconnaître.

Frans laissa la foule égarée à sa lâche et ignoble vengeance, et revint bientôt à sa sœur qu'il trouva agenouillée auprès du corps inanimé de son amant, et demandant grâce pour lui au Seigneur; lui, s'assura rapidement de l'état de Gérard : il s'aperçut que le cœur battait encore, et qu'un simple étourdissement l'avait privé de sentiment; il quitta sa sœur, courut à un ruisseau voisin et baigna d'eau fraîche le visage et la poitrine de Gérard, qui revint à lui peu à peu, mais très-lentement. La première sensation qu'il éprouva à son retour à la vie fut un baiser de sa chère Lina, qui, à son tour, était près de s'évanouir de joie, et qui n'eût pas trouvé d'expressions pour rendre son émotion, quand même son frère ne lui aurait pas défendu de parler.

Dès que Gérard eut complétement repris ses forces, tous trois s'éloignèrent avec précaution de la fatale place, et regagnèrent la ville, où Gérard se tint caché dans la demeure de Lina jusqu'à la nuit close. Quand les cloches des églises annoncèrent l'heure redoutée de minuit, il gagna, accompagné de Frans, la maison de son père, et entra inopinément dans la chambre du vieillard.

Le vieux bourreau, qui pleurait sur son lit de souffrance la mort de son fils, ne crut pas à un retour qu'il

prenait pour un rêve, pour une trompeuse illusion ; mais lorsque les étreintes passionnées de Gérard l'eurent convaincu, et que celui-ci eut appris en peu de mots sa miraculeuse délivrance, on eût pu croire que le tendre père allait succomber à son émotion : il ne fit pas un mouvement, sa physionomie demeura calme; le rayonnement de la joie brillait bien dans ses yeux, mais ces yeux étaient immobiles et attachés avec une fixité extraordinaire sur les yeux de son fils. Enfin, comme s'il sortait d'un songe, il se souleva avec effort, et s'écria :

— Mon fils! mon fils! tu ne comprends pas ton bonheur. Non-seulement tu es sauvé du martyre, mais encore et pour jamais de tout opprobre, de toute infamie. La malédiction qui pèse sur notre race s'éteint par la mort... Tu es mort, mon fils!

— Et je n'ai pas versé de sang! s'écria Gérard avec transport.

— Va-t'en, va vivre loin de tes frères injustes, reprit le père, quitte Anvers, épouse ta bonne Lina, aime-la toujours bien, — et puisse le ciel vous accorder une nombreuse famille! Vos fils ne seront pas bourreaux de naissance, et vous ne pleurerez pas sur vos enfants comme j'ai pleuré sur toi. Les trésors qu'ont amassés nos pères vous mettent à jamais à l'abri du besoin; employez-les bien et vivez heureux...

Sa voix se brisa un peu et devint sourde et étouffée sous le poids de l'émotion trop vive qui remuait son cœur. Gérard pressait sur son sein son père épuisé, et ne savait que balbutier des remerciements entrecoupés, car, en ce moment suprême de ravissement et de bon-

heur, il ne pouvait trouver de paroles capables d'exprimer ce qu'il ressentait. . . . .

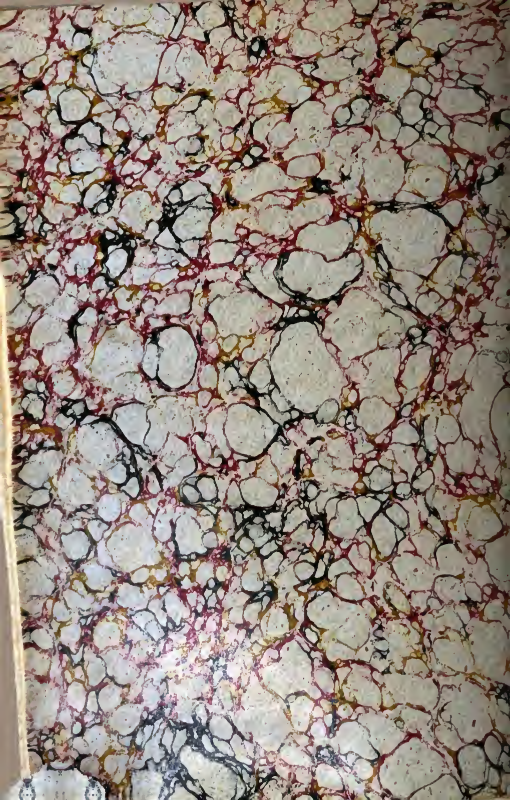
. . . .

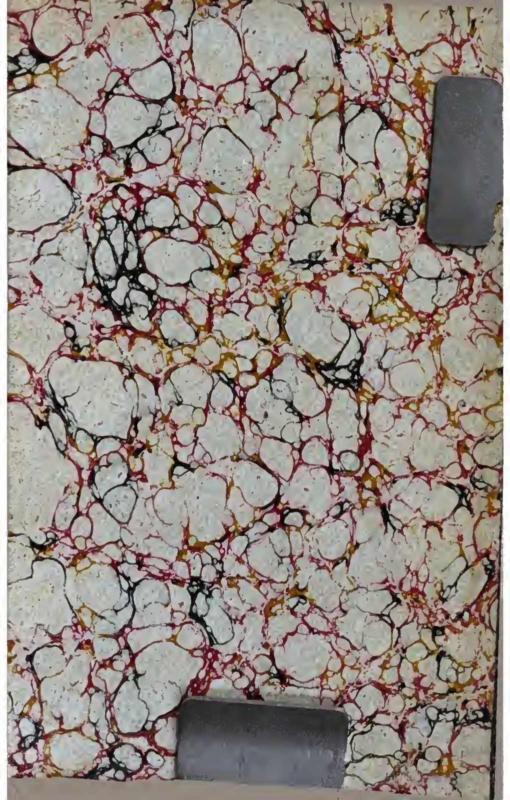
Longtemps après les événements que nous venons de raconter, Gérard, le fils du bourreau, vivait encore à Bruxelles sous un autre nom, partageant un tranquille bonheur avec sa chère Lina devenue sa femme, et qu'il aimait toujours de l'amour le plus tendre. Et quand, devenu vieux à son tour, il s'étendit sur le lit de mort, de nombreux enfants se pressaient autour de sa couche.



TABLE

LAGNY. — Imprimerie de A. VARIGAULT.






BIBLIOT
SCAF
PLUT
N.° C